

TABLEAU ANNUEL

DE LA LITTÉRATURE.

TOME PREMIER.

TABLEAU ANNUEL

DE LA LITTÉRATURE;

PAR J. M. B. CLÉMENT (DE DIJON).

Impia que æternam timuerunt secula noctem.

VIRG.

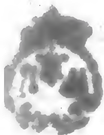
TOME PREMIER.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE D'EMERY,

RUE DU FOIN-SAINT-JACQUES, N°. 295.

AN IX (1801).



INTRODUCTION.

Le beau siècle de Louis-le-Grand expirait à peine, et l'on se plaignait déjà d'un dépérissement sensible dans les Arts et dans les Lettres. Déjà le faux bel-esprit se reproduisait sous différentes formes; déjà l'ignorance, sa fidèle compagne, présentait ses innovations fantasques, comme des inventions hardies, et décorait ses subtilités du nom d'esprit philosophique.

Ce n'était plus cette véritable philosophie, cette perfection du bon-sens, qui formait le principal caractère des productions du génie : c'était une déraison ingénieuse; c'était le mauvais sens en jolies phrases, le mauvais goût en principes, et le sophisme dans toute sa perfection.

Quelques hommes supérieurs au charlatanisme du bel-esprit, assez forts de leurs talens pour résister à ses usurpations, ou dont le goût incorruptible conservait le feu

sacré des grands modèles, luttaient encore avec succès contre les ennemis du bon-sens; mais la licence des mœurs, si effrayante sous la Régence, et dont les progrès ne se sont jamais rallentis, combattait victorieusement en faveur de toute doctrine licencieuse dont elle s'autorisait; et de tout tems, le triomphe du mauvais goût et des opinions scandaleuses accompagna, sur le même char, le triomphe des mauvaises mœurs.

Et combien cette triple contagion a de force contre les meilleurs esprits eux-mêmes, puisqu'aucun homme justement célèbre du dix-huitième siècle n'a pu entièrement s'en garantir; puisqu'il n'en est pas un seul dont la raison ou le goût ne se soit égaré en quelque point de doctrine philosophique ou littéraire. Sans parler des opinions hazardées de Montesquieu et de Buffon, on connaît leurs préjugés contre la poésie, ou du moins l'insensibilité qu'ils affectaient aux doux charmes des plus beaux vers. Les singularités du Citoyen de Ge-

nève n'ont pas épargné Molière, ni Lafontaine. Condillac n'est pas moins fameux par ses ridicules critiques de Despréaux, que par les mystères de sa métaphysique. *Electre* et *Catilina* n'attestent pas moins l'ignorance que le génie de leur Auteur. Piron, né poëte, et grand poëte, ne voulait-il pas justifier l'ingratitude de son oreille aux douceurs de l'harmonie? Et sans nous arrêter aux erreurs ou aux défauts de quelques autres génies du second ordre, quel homme célèbre a plus cédé à la corruption des mœurs et du bon-sens, que le détracteur d'Athalie, le commentateur de Corneille, et le chantre de la Pucelle!

Il est inutile de répéter ici ce qu'on a dit ailleurs de l'influence de Voltaire sur l'esprit de son siècle. Ceux qui en ont démontré les funestes effets, et qui en ont prédit les conséquences plus funestes encore, furent accusés, dans le tems, de haine personnelle, et de jalouse partialité. Ah! qu'ils auraient voulu n'être pas si bien justifiés par les évènemens!

Cette. influence pernicieuse d'un génie effréné, longtems balancée par l'autorité de quelques génies plus sages, et repoussée par des esprits vigoureux, amis de l'ordre et de la raison, aurait pu facilement être réprimée par la fermeté d'un bon Gouvernement. Mais qu'espérer de l'indolence d'une Cour amollie, qui nageait sans cesse entre le déréglement et le scrupule, et passait du scrupule à la corruption; qui croyait racheter ses longs désordres par quelques momens d'une tardive pénitence, et dont les rigueurs passagères, promptement effacées par des complaisances sans bornes, n'étaient que trop souvent et lâchement réparées par des récompenses plus scandaleuses que la licence qui les obtenait?

Du moment qu'une secte nouvelle domine dans un État, on peut assurer que cet État est menacé de subversion. Il en est de même de la République Littéraire. Ici, c'était la même secte qui menaçait l'État et la Littérature. Aussi l'un et l'autre ont été écrasés sous les roues du tombereau

philosophique. Le chef de ce parti n'a goûté que les prémices du triomphe dévastateur, dont peut-être eût-il été la première victime. Mais détournons nos regards des ruines politiques ; c'est principalement sur la ruine des Lettres et des Arts que doit se fixer notre attention. Il suffit d'avoir montré la source de ce double ravage, dont la fureur, signalée par tant d'écroulemens et de destructions, s'est rallentie avec peine au milieu des débris et des décombres qu'elle ne cessait d'accumuler.

Si le grand Corneille a pu dire, sans crainte d'être démenti :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée;

Voltaire, s'il eût tenu le même langage, aurait vu toute sa cabale s'élever contre lui. Cet homme, qui, toute sa vie, a cabalé contre toutes les réputations, se servit, avec une vigilance infatigable, de la secte dominante, pour envahir à lui seul l'empire de la renommée. Sa volumineuse correspondance est un témoignage irrécusable de cette avidité d'éloges, qui n'est pas

l'amour de la gloire, et de sa passion tracassière pour l'intrigue, que lui seul a pu concilier, on ne sait par quel prodige, avec une vie si laborieuse, et avec un talent qui n'avait pas besoin de ces honteuses ressources.

La secte, à qui elles étaient plus utiles, en fit une étude plus rafinée, et la cabale fut réduite en systême. Il n'y eut plus d'autre mérite, d'autre esprit, d'autre goût, d'autre jugement public que celui de la cabale. Elle seule se déclarait l'arbitre des talens, des réputations; rien n'était beau, n'était bon, n'était vrai que par elle; c'est-à-dire, que tout devint fausseté, imposture et corruption; car jamais cabale ne se forma pour la vertu, le génie et la vérité. Ainsi la République des Lettres fut enchaînée sous le despotisme encyclopédique; et après la mort des chefs, les écoliers de ce despotisme ont été nos maîtres de liberté en tout genre.

Tâchez de concevoir quelle école nombreuse avaient dû rassembler des profes-

seurs de sophisme et de cabale, qui promettaient fortune, renommée, considération, honneurs même au défaut de l'honneur, et encouragemens de toute espèce. Les intrigans, les charlatans, les petits talens, les présomptueux, les libertins, les hommes târés de toute couleur, depuis la pourpre jusqu'à la bure, depuis la simarre jusqu'à la robe d'avocat, depuis le large cordon bleu jusqu'au petit ruban rouge, depuis la barette jusqu'au petit colet, tout s'enrôla sans distinction, et dans la France, et dans l'Europe, sous la grande bannière de l'Encyçlopédie. Paris fut le chef-lieu de cet ordre nouveau, devant qui tous les ordres devaient disparaître. C'était de-là qu'on donnait des ministres, des maîtresses aux princes souverains, et des instituteurs à leurs héritiers présomptifs, et des correspondans journaliers qui faisaient circuler la doctrine dans toutes les cours. Les puissances, les trônes redoutèrent cette domination dispensatrice de la renommée; et Frédéric lui-même,

qui en savait assez pour la mépriser, feignit de la considérer, et se contenta de se soustraire à son influence, sans avoir pu se dérober à ses calomnies (1).

Tandis que les profés et les initiés, par leurs voyages ou leurs relations, étendaient l'empire de leurs principes dans les hauts rangs, et jusque dans les cabinets des rois, la multitude effroyable de leurs novices et de leurs frères-quêteurs se répandait dans toutes les classes de la société. Point de sénat, point d'université, ni d'aggrégation civile ou militaire, où ne se fussent glissés plusieurs d'entr'eux, sous la protection toute-puissante de l'Encyclopédie. La diplomatie, la finance, la jurisprudence, l'instruction publique et particulière, tout fut peuplé de sophistes. Les maisons opulentes en regorgeaient; les tables splendides en étaient assiégées. Les familles étaient gouvernées par eux; les mariages, les adultères, les séparations,

(1) Témoin la *vie secrète* de ce roi.

les testamens, les fidéi-commis, tout passait par leurs mains. Directeurs des maris, confidens des femmes et chassant les confesseurs, précepteurs des enfans, patrons des domestiques, intendans, surveillans, espions, tous les rôles utiles étaient à leur convenance. Rien n'était au-dessous d'eux. L'intérêt de la secte et l'intérêt personnel ennoblissaient tout.

Ajoutez à ce plan de domination corruptrice, tous les moyens imaginables d'envahir la considération littéraire, qui semblait couvrir cette immense cabale du voile de la gloire. Mais certes ce n'était point à la gloire que prétendaient tous ces postulans de la fortune et du crédit. La gloire était pour eux un mot vide de sens. Qu'a de commun la gloire avec des associations d'intrigue, des marchands de réputation, des bureaux d'imposture, et des cotteries d'esprit. C'était aux pensions, aux places qu'ils couraient à travers les applaudissemens éphémères et les bruyans éloges de leurs affidés. Les journaux, les gazettes

qu'ils faisaient parler, publiant avec emphase les triomphes qu'ils se décernaient à eux-mêmes, dictaient aux ignorans admirateurs les faux jugemens qu'il fallait répéter, et le faux goût qu'il fallait répandre. C'était là toute la gloire de ces nouveaux Niquées.

Et comment les sectaires du sophisme, et de l'incrédulité, de la corruption des mœurs, auraient-ils pu favoriser le bon goût, ce sentiment pur et exquis du beau et du vrai? La seule vérité qui existât pour eux était leur intérêt; qu'y avait-il de beau à leurs yeux que la fortune et la faveur? Et leur goût tout sensuel, tout matériel, n'était plus réveillé que par l'assaisonnement de la licence, par le sel de l'impiété.

Car c'était sur l'impiété qu'ils échafaudaient toute leur doctrine et les succès de leur cabale. Il faut à notre nation une doctrine légère et commode; et celle de l'impiété, qui se réduit à satisfaire ses passions, n'a rien d'embarrassant; cette étude est facile, et la raison n'y est pour rien. Il

faut à notre nation railleuse un sujet intarissable de plaisanteries ; et l'impiété ne peut tarir, puisqu'elle s'exerce sur l'infini. Ce genre de raillerie ne demande qu'une dose très-médiocre d'intelligence et d'esprit ; l'effronterie et la grossiéreté audacieuse de ses bons mots sont à la portée des plus ignorans. Un sot impie a presque l'air d'un homme d'esprit. Quel progrès ne devait pas faire une philosophie nouvelle, qui mettait le méchant à son aise, et qui donnait de l'esprit aux sots ! Par les lumières de cette philosophie triviale, les anti-chambres furent aussi éclairées que les sallons ; les comptoirs des marchandes n'eurent rien à envier au bureau de madame Geofrin ; les cafés et les tavernes devinrent des lycées d'athéisme, et la canaille philosophe marchait, pour ainsi dire, de pair avec la bonne compagnie.

Voilà cependant comme, de toutes les opinions corrompues, se formait cette nouvelle opinion publique, de laquelle on a fait une puissance ; et ce vertige, crois-

sant de jour en jour, s'est si bien fortifié dans toutes les têtes, qu'il s'est appelé la sagesse d'une grande nation.

Au milieu de tout cela, que devenait la bonne littérature? Elle consolait quelques sages éloignés du noir tourbillon; elle n'osait paraître qu'en bravant les huées, les sarcasmes, les persécutions même. Plus d'une fois le bon goût eut la palme du martyr dans les académies, plus d'une fois la saine critique fut honorée d'une lettre de cachet.

Mais les encouragemens, les grâces, les récompenses de toute espèce, étaient prodigués à la livrée de la philosophie. Plus cette livrée se multipliait, plus le talent devenait rare; et si, par hazard, le mérite véritable se trouvait entraîné dans cette cohue, il voyait bientôt se flétrir cette fleur de talent qui promettait les plus beaux fruits; c'est par-là qu'on peut expliquer la dégradation prématurée de quelques esprits heureux, qui n'ont donné de bon que leur premier ou-

vrage; et pour ne parler que d'un seul, de celui-là même, dont on espérait le plus, qui aurait cru qu'un jeune poëte, après avoir débuté par la belle épître d'*Héloïse*, ne dût transmettre que son début aux suffrages de la postérité?

Ainsi le génie se dénaturait au sein de la licence des mœurs et du faux goût. L'esprit d'intrigue et de cabale avait rendu nécessaire une communication fréquente et intime entre les gens du monde et les sophistes qui se disaient gens de lettres. Ceux-ci, par leurs principes, corrompaient le jugement de leurs cotteries; les gens du monde n'applaudissaient plus qu'à des ouvrages conformes à ces principes. Ce commerce de contagion devint général; les auteurs et les lecteurs, dignes les uns des autres, furent ligués ensemble contre le public; ce public, réduit à un trop petit nombre, perdit de son autorité; et le vulgaire, usurpateur ignorant, s'empara de son tribunal.

Dans tous les pays et dans tous les tems,

le vrai public, celui dont le jugement irréfragable donne aux actions et aux ouvrages le prix qu'ils méritent, n'est composé que de belles ames et des esprits bien faits; c'est dire assez qu'il n'est jamais fort nombreux; mais l'estime et le respect qu'il inspire lui donnent ce pouvoir moral, le premier de tous, qui entraîne la multitude et la soumet à l'opinion des gens de bien. Quelques soient les faiblesses de l'espèce humaine, à-peu-près toujours semblables, tant que les gens de bien conservent cette prépondérance d'opinion, le cours des mauvaises mœurs et des mauvais jugemens vient se briser contre cette digue puissante; le vice repoussé, la vertu accueillie sont mis l'un et l'autre à la place qui leur convient. Le vulgaire suit l'impulsion du public: il ne sait pas discerner et juger; mais sa conscience n'étant point égarée lui tient lieu de jugement; le sentiment est sa raison; il approuve ce qu'il n'est pas capable d'apprécier; il condamne même le mal qu'il peut faire, et il est juste sans être sage, ni vertueux.

Cette autorité des gens de bien, plus ou moins balancée, plus ou moins étendue, fait la gloire ou la honte des nations si différentes d'elles-mêmes à diverses époques : car il n'est pas vrai, comme l'ont dit les sophistes, que la corruption des siècles soit toujours la même; elle varie à l'infini, et toujours en raison du nombre et du crédit de ces hommes privilégiés qui conservent le dépôt de la morale publique.

Il en est de même pour le goût et la littérature qui se perfectionnent ou se détériorent comme les mœurs, et avec elles, selon que ce public, fait pour les sentir et les juger, jouit de son bon sens et de son autorité. Un accord merveilleux entre l'honnête et le beau, a voulu que les amis de la vertu fussent les meilleurs juges du talent; qu'il y eut une sympathie glorieuse entre les grandes ames et les grands génies, et que le goût de la belle nature fût le partage des cœurs purs et des esprits bien faits.

Ne soyons donc pas surpris qu'une secte audacieuse et intrigante, armée de toutes les passions du vulgaire, et soulevant la multitude contre le public, ait donné à l'opinion une direction toute opposée au cours qu'elle avait eu sous l'influence des gens de bien. Ne soyons plus surpris que les destructeurs de tous principes, les instituteurs de la dépravation morale, se constituant les juges des actions et des ouvrages, et pervertissant les idées qu'on devait avoir des unes et des autres, aient entraîné les mœurs et la littérature, et avec elles l'édifice de la société, dans cette ruine commune, où l'esprit de sophisme a toujours précipité, et précipitera toujours les Etats qui souffriront sa domination; car la société humaine étant fondée sur la justice et la vérité, par-tout où dominent l'imposture et l'injustice réduites en principes, le corps social n'a plus de nerfs, il tombe en lambeaux et en dissolution.

Cependant les maîtres de cette nouvelle opinion

opinion publique qui s'était substituée à celle des gens de bien, gardaient encore ces ménagemens qu'inspire la prudence au défaut de la sagesse; ils n'aimaient point la vertu, mais ils croyaient avoir besoin de la décence; ils ne déprimaient les grandes et sublimes actions, que pour leur préférer les actions lucratives et profitables; ils n'insultaient au bon-sens qu'avec toute l'obscurité de la métaphysique, et au bon goût qu'avec toute la subtilité du bel-esprit; s'ils offensaient les mœurs, s'ils colportaient des ordures et des libelles, c'était sous le manteau de l'anonyme; s'ils attaquaient la religion, c'était sous le nom de fanatisme, et en faveur de l'humanité; enfin, s'ils étaient intolérans ou persécuteurs, c'était du moins en prêchant bien haut la tolérance.

Les enfans des gens de bien sont rarement méchans; ceux des hypocrites de religion sont presque toujours d'une licence désordonnée; c'est ce qu'on avait vu sous la régence : mais que devait produire l'hy-

pocrisie de l'humanité? Une génération d'égoïstes féroces.

A peine leurs chefs les plus considérables avaient cessé d'exister, que cette foule de disciples d'une doctrine indisciplinable, possesseurs furieux d'un amour-propre infiniment supérieur à leur mérite, et jaloux avec la même fureur d'une considération où ce mérite infiniment petit ne pouvait atteindre, sur le point de se voir les jouets de leur vanité, et de tomber dans un mépris égal à leur présomption désespérée, trouvèrent le moyen de se rattacher au timon de l'opinion publique, en saisissant avec avidité un évènement où ils pouvaient se rendre fameux, du moins comme Érostrate. Ce rassemblement nombreux, employé jusque-là à une intrigue de philosophie et de littérature, se voyant décrié comme littérateur et comme philosophe, mais savant pour le désordre et habile à profiter de la dégradation des esprits, déploya tout son système de cabale et de corruption, dans une expérience de guerre

civile, proposée sous le nom de régénération politique, et comme résultat infaillible des lumières de la philosophie. Ces sophistes audacieux et profondément fourbes, eurent l'adresse d'entraîner les chefs de l'État dans leur conspiration contre l'État; et après avoir renversé et l'Etat et ses chefs, ils ont régné comme on a vu. Nous n'en dirons pas davantage d'une révolution trop vile et trop atroce dans ses excès, pour occuper jamais l'attention de l'histoire, qui lui réserve, pour toute mention, une lacune infâmante, avec ces deux mots: *NEFANDA TEMPORA* (1).

(1) Il est probable qu'avant la fin de ce dix-neuvième siècle, le *bas-français* aura étouffé la véritable langue *française*, qui ne sera plus qu'une langue morte; et qu'alors le petit nombre des savans et des lettrés donnera la préférence à la langue latine, surtout pour l'histoire; c'est ainsi qu'au tems du bas empire et de la basse latinité, plusieurs Littérateurs Romains, et notamment l'Empereur Julien, n'écrivirent qu'en grec. On peut assurer que la langue latine redeviendra la langue universelle de l'Europe, à moins que les Russes et les Tartares n'y fassent dominer un plus barbare idiôme.

Mais ces prétendus philosophes, ces prétendus lettrés, dont les frauduleuses lumières avaient ébloui, égaré, précipité toute une nation dans un effroyable vertige, sitôt qu'ils l'eurent jetée au fond de l'abîme, prirent la résolution, afin qu'elle ne vît jamais jour à en sortir, d'éteindre toute espèce de lumière, et de gouverner cette nation dans les tenèbres de la plus profonde ignorance, au milieu du cahos des erreurs et des impostures, lui faisant embrasser des monstres et des chimères, accumulant autour d'elle tous les crimes qu'ils nommaient des vertus.

Ainsi se vérifia cette prédiction faite plus de vingt ans auparavant, et consignée dans un écrit qui valut à son auteur la perte de sa liberté : LES SOPHISTES RAMÈNENT AVEC EUX LA BARBARIE.

Voyez-les donc renversant les monumens des arts, les institutions morales, religieuses et civiles, les écoles du goût et de la littérature, en un mot toute l'éducation qui avait formé nos grands hommes,

pour la remplacer par une éducation qui ne formât, selon leur gré, que des machines à calcul et à cartouches, des citoyens de vif-argent, comme l'automate de Dédale, et tout au plus des singes de philosophie et d'athéisme.

Il est évident qu'ils cherchaient un appui à leur domination féroce dans cette éducation purement physique, qu'ils voulaient établir ; et quelques rêveurs avaient prétendu que c'était-là un des grands ressorts de la perfectibilité humaine. Oui, certes, c'est la perfection de l'homme sauvage, dont les devoirs ne balancent point l'usage de ses forces; mais dans l'état social, où la balance doit toujours être en faveur des devoirs et de la justice, plus vous attribuez aux forces physiques, plus vous diminuez de la force morale; et plus la science morale est négligée et se corrompt, plus la science matérielle, ou physique, devient redoutable en se perfectionnant. Si vous rompez, d'un côté, le frein religieux qui modère les passions;

si vous leur procurez, de l'autre, une plus grande force d'activité et de plus puissans moyens pour se satisfaire, n'est-il pas démontré que votre éducation physique ne perfectionne que des brutes, ou des scélérats toujours en guerre les uns contre les autres, luttant sans cesse pour le triomphe de leurs passions et de leur intérêt. J'aime à croire que J. J. Rousseau ne prévit point le danger de son système d'éducation; mais on ne peut douter que, par l'abus de ce système, les facultés du corps, perfectionnées exclusivement au préjudice des facultés de l'ame, n'aient formé la plûpart de ces machines à révolution, qui ont bien eu cette force aveugle qui renverse et qui détruit, et jamais cette force d'intelligence qui réprime et qui conserve. Ainsi toutes ces leçons d'éducation spartiate étaient bien déplacées en les appliquant à un peuple corrompu par le luxe et par les sophistes La nature est bien plus sage; elle veut que les hommes, en perdant la vigueur de l'ame, perdent aussi

celle du corps ; que le courage de nuire diminue en même-tems que la volonté de bien faire, et que la force physique ne puisse causer des plaies incurables à la société humaine, quand la force morale n'est plus capable de veiller à sa conservation. C'est donc en contrariant les vues de la nature, et en perfectionnant la matière, tandis qu'ils dépravaient l'intelligence, que les sophistes nous ont amenés à un désordre épouvantable, qui ne ressemble, ni à l'état sauvage, ni à l'état social, à une lutte perpétuelle d'ambition et d'intérêt, où l'homme n'emploie ce qu'il peut acquérir par la pensée, qu'à donner plus de puissance à ses facultés corporelles, et abuse des ressources de son esprit, pour assurer le succès de ses passions et de sa perversité.

Cette éducation, si savante dans toutes les branches d'intérêt matériel et d'utilité personnelle, nous a déjà montré tous les fruits qu'elle était digne de produire. Nous avons vu sortir de ses écoles de petits pro-

diges d'arithmétique, de chymie et de matérialisme; subtils agioteurs et profonds usuriers à poils folets, brûtalement plongés dans la plus grossière débauche, portant dans la société le ton des mauvais lieux, prenant leur esprit chez les marchands de calembours, leur goût dans les lycées et dans les journaux, leurs sentimens dans leurs sens dépravés, leur morale dans leur intérêt, leur religion nulle part, et leur politique à la pointe de la baïonnette. Pour eux, la perfection de l'esprit humain est la poudre fulminante, les ballons, la femme invisible, la phantasmagorie, le panorama et les cent mille romains du jour. Leur connaissance des hommes et du monde se borne à un cours perpétuel de spectacles, aux théâtres barbares dont nos cités sont remplies. C'est-là qu'apprenant des comédiens à imiter l'allure, le maintien, et sur-tout la coëffure des grecs et des romains, ils viennent nous offrir le contraste de la frivolité licencieuse, avec l'austère gravité d'une tête à l'antique.

Autrefois nos grands acteurs se formaient sur le ton de dignité de nos grands hommes; aujourd'hui nos jeunes héros de société sont les singes de nos histrions Quelle que soit leur place ou leur fonction, tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils disent en public, est un jeu scénique, une représentation théâtrale; ils se flattent de saisir la majesté de Pompée ou de César, en copiant les airs de Monvel; leur gracieuse urbanité, leur ingénieux atticisme ne vont pas plus loin que les facéties de Cadet Roussel et les pointes de Figaro; leur héroïsme n'a pas d'autre ambition que d'atteindre à la grandeur d'ame de *Robert, chef des brigands.*

Pour une nation naturellement imitatrice et frivole, la pire des éducations est, sans contredit, celle du théâtre; sur-tout quand cette éducation *mimique* est répétée tous les jours, à toutes les classes du peuple, dans tous les quartiers d'une ville; et quand elle est confiée à toute sorte d'esprits, qui, pour la plûpart, n'ont aucune

instruction, aucun principe de morale, ni de goût, ni de l'art même dont ils font métier et marchandise. Leur seul talent est de flatter la grosse licence et les passions sensuelles de l'oisiveté abonnée pour les faire vivre. Peuvent-ils donner à leur parterre l'esprit qu'ils n'ont pas, et le sentiment du beau qu'ils sont incapables d'avoir? Ils noircissent l'imagination d'intrigues lugubres, où le bon-sens n'est pas moins sacrifié que la vertu au crime insensé et triomphant; ou bien ils font admirer l'adresse et la subtilité d'un coquin à quolibets, toujours très-applaudi, tandis que l'honnête homme, chargé du rôle d'ennuyeux, est le plastron complaisant des acteurs et des spectateurs. Qui peut dire combien cette habitude d'indulgence, d'admiration même, puisée tous les jours au théâtre, en faveur de méchans audacieux ou adroits, a énervé l'indignation de tout un peuple, quand des méchans et des scélérats, non plus fictifs, mais réels, sont venus jouer leurs farces sanguinaires, non

plus sur des tréteaux, mais sur des échafauds? Il est certain du moins que la plûpart des principaux personnages de cet abominable drame, étaient des histrions, des baladins, des dramaturges, des charlatans, des orateurs de buvettes, de caffés et de carrefours; et que, parmi les plus hupés, il n'y en avait peut-être pas un seul qui n'eût, à sa maison de ville ou de campagne, une salle de comédie, où il avait pris le masque, la déclamation, et même le poignard théâtral qu'il apportait à la place publique, ou à la tribune.

Ce fut une grande méprise de Louis XIV, dans ses encouragemens pour les beaux arts, d'avoir accordé trop d'influence et d'extension aux jeux du théâtre: cependant il ne permit, sous son règne, que deux ou trois salles de spectacle; et nous, si supérieurs à Louis XIV, nous avons perfectionné sa faute en la décuplant. Mais l'erreur capitale de ce monarque fut d'avoir souffert des représentations de tous les jours, d'avoir laissé les comédiens arbi-

très des pièces et des auteurs, et les auteurs eux-mêmes se jeter en foule et sans choix dans cette carrière. Si l'on eût dit à ce grand Roi, non moins accessible à la raison qu'à la gloire, que la politique et le goût des anciens avaient été plus éclairés, en ne donnant au peuple ces sortes de spectacles, que de loin en loin, aux fêtes les plus solemnelles; sur-tout en instituant des magistrats, juges des pièces dignes d'être représentées, juges de la musique, des auteurs et des acteurs, et enfin chargés de toute la magnificence de la représentation, et des couronnes qu'ils devaient décerner aux vainqueurs dramatiques; si l'on eût ajouté que cette politique n'était pas moins utile aux mœurs qu'aux beaux arts, puisqu'elle encourageait seulement les bons auteurs, et n'offrait point un appât à l'oisiveté des spectateurs; qu'elle ne leur faisait point un besoin d'un plaisir, ni, d'une leçon de goût et de morale poétique, le motif d'une insatiable et dangereuse curiosité pour toute espèce de représentations

bonnes ou mauvaises; si enfin l'on eût dit à Louis XIV: Voulez-vous faire du peuple Français une nation de comédiens, en lui ouvrant une école publique et journalière de comédie, école attrayante pour les passions et le désœuvrement, et qui fera bientôt abandonner toute instruction grave et solide? Ce peuple aura-t-il toujours des Corneille, des Racine, et des Molière, pour élever son ame, épurer son goût, et corriger ses ridicules? Ne voyez-vous pas que ces grands hommes auront peu de rivaux dignes d'eux; qu'ils ne pourront suffire à des représentations si fréquentes; que leurs chefs-d'œuvres, chaque jour revus et répétés, perdront de leur attrait aux yeux d'une multitude affamée de nouveautés; qu'il faudra, pour satisfaire ce besoin habituel, admettre toute sorte d'auteurs, toute sorte de pièces; que bientôt la féconde médiocrité va inonder le théâtre, cabaler contre le génie, l'éloigner peut-être d'une scène avilie, étouffer dans les spectateurs le sentiment du vrai et du beau,

les dégoûter enfin des bons modèles, pour les attirer aux déclamations des Boyer, aux fadeurs des Campistron, aux farces grossières des Mont-Fleury et des Dancourt? Songez enfin, grand Roi, que le théâtre français, qui a tant contribué à la gloire des beaux arts, peut en être la honte, s'il devient une pépinière de mauvais histrions et de mauvais poëtes; et qu'il n'y a pas de plus sûr moyen de replonger ce peuple dans l'ignorance et le mauvais goût dont vous l'avez tiré, que de l'abandonner, sans règles et sans bornes, à cette fureur du théâtre où sa curiosité toujours irritée, et souvent lassée sans être assouvie, ne pourra plus à la fin être réveillée que par les imitations les plus bizarres et les plus folles où la singerie humaine puisse se porter.

Si l'on eût suggéré ces pensées à Louis XIV, je ne doute point qu'il n'eût donné une autre forme à l'établissement des spectacles, qu'il ne les eût rendus beaucoup moins fréquens, plus imposans et plus

utiles ; qu'attentif à n'y appeler que les grands talens, il n'en eût fait une véritable école de mœurs nationales, de beaux sentimens, de bon goût et d'urbanité. Nous n'aurions pas, il est vrai, trente ou quarante mille pièces de théâtre enterrées les unes sur les autres ; nous n'aurions pas aujourd'hui vingt salles de comédie ouvertes tous les soirs aux désœuvrés de Paris ; nous n'aurions pas un corps d'artisans dramaturges, apprentifs rappetasseurs de pièces déguenillées, et cent fois retournées, et cent fois revendues pour du neuf, par les fripiers de ces halles de spectacle ; nous n'aurions pas ces importantes compagnies d'artistes histrions, mimes et pantomimes, auxquelles nous avons vu s'associer, pour la perfection de l'art, les pétards de Ruggiéri, et les rosses de Franconi. Nous n'aurions pas, que sais-je? Tout ce que nous avons ; nous serions moins riches en pauvretés, et moins dégoûtés de nos véritables richesses. Nous aurions quelques acteurs qu'on pourrait

louer sans flagornerie, parce qu'ils n'auraient pas été fournis par des entrepreneurs; ils seraient dignes de représenter Auguste, Polyeucte, Phèdre, Athalie, et le Misantrope, qu'on n'aurait point cessé de nous faire désirer, et qui, ne paraissant qu'à des époques solemnelles, nous sembleraient toujours nouveaux, et nous rendraient plus difficiles pour toutes les nouveautés. Nous aurions peu de poëtes dramatiques, parce qu'ils sentiraient la difficulté d'atteindre aux grands modeles, et que la carrière plus resserrée et plus épineuse laisserait moins d'espace à la médiocrité, à la cabale, à la vanité et à l'intérêt. Les autres genres de littérature seraient moins négligés; les écrivains apprendraient à écrire, quand ils n'auraient plus le honteux espoir de s'enrichir par des rapsodies, et d'être applaudis pour de mauvais vers soutenus du joli gosier d'une actrice, ou de l'emphase d'un bruyant déclamateur. Enfin nous verrions un public moins dupe et plus fin connaisseur, qui

qui n'aurait pas seulement des yeux et des oreilles, qui, n'ayant pas besoin de prendre le ton d'un acteur, saurait lire aussi bien qu'écouter, et qui ne jouant pas tous les jours le rôle oisif de spectateur, aurait le loisir de s'instruire, et d'être éclairé avant que d'être juge.

Ces regrets et ces vœux sont bien inutiles sans doute; mais il fallait montrer les principales causes de la corruption du goût, et il n'est pas douteux que la profusion et la licence des théâtres n'en soit une des plus fortes, après celle de l'impiété. Voyez combien cette éducation singeresse seconde l'éducation physique, devenue presque générale; voyez l'engouement de ces jeunes automates, sortis des nouveaux atteliers de l'ignorance; voyez leur fureur pour tous les jeux des baladins, des mimes et des saltimbanques; voyez enfin toute cette génération se perdre et s'engloutir dans ce triple goufre de matérialisme, d'ignorance forcenée et de grossière frivolité.

Et cependant l'on parle de revenir aux

principes inséparables de la saine morale et du bon goût; on sent la dégradation où l'on est tombé, et l'on se flatte de s'en relever. Ah! je souhaite que la nature, qui ne rétrograde jamais, fasse pour nous ce qu'elle n'a fait encore pour aucun peuple corrompu; qu'elle nous retire de nos savantes ténèbres pour nous rendre aux pures lumière du bon-sens; qu'elle nous redonne cette simplicité de mœurs, cet amour du vrai, cette naïveté de sentimens, cette élévation d'ame qui font les grands hommes en tout genre, et qui leur forment des admirateurs. Je souhaite, en un mot, que, d'un peuple vieilli dans tous les vices, dissous dans la mollesse, endurci dans l'imposture et l'égoïsme, elle fasse de nous un peuple tout neuf, fort de vertus et de raison, sensible, franc et généreux. Mais quelles sont nos tentatives, et quels sont nos efforts pour parvenir à cette glorieuse résurrection?

Depuis peu, je l'avoue, on a senti de quelle importance il était de réprouver l'es-

prit d'impiété, qu'accompagne toujours l'esprit de révolte contre les lois divines et humaines; ce que la raison n'avait pu persuader, des calamités sans nombre ne l'ont enfin que trop manifesté! On a reconnu que l'irréligion publiquement tolérée est une déclaration de guerre à tout l'état social, et que l'abjuration d'un Dieu est une conjuration contre le genre humain. Le délire de l'athéisme est repoussé avec mépris; les ouvrages impies et obscènes déshonorent leurs auteurs; il n'est plus de réputation à acquérir par une voie si facile, souillée de tant de turpitudes et d'horreurs. On est dégoûté d'un genre d'esprit qui s'est trouvé à la hauteur des plus vils scélérats. En effet, l'impiété vient de la bassesse de l'ame; elle a besoin du vice pour se soutenir; il lui est impossible de s'élever à de grands sentimens, et de parler au cœur; l'insolente dérision est son caractère; jamais un trait impie ne fut touchant ni sublime (1). Enfin la religion est redevenue

(1) C'est à l'esprit d'impiété sans doute qu'il faut at-

un besoin, quand elle a cessé d'être une loi de l'État; et les livres chrétiens se répandent avec plus de cours et de faveur, qu'au tems même où le christianisme était une puissance. Je veux croire que le ressentiment et l'esprit de cabale n'entrent pour rien dans toutes ces démonstrations d'un zèle si respectable quand il est sincère; je veux croire que l'intention n'est point de combattre une intrigue de philosophie par une intrigue de dévotion, laquelle ne serait pas moins méprisable, avec une tâche de plus, celle de l'hypocrisie qui n'est qu'un rafinement d'impiété. Je veux le croire, malgré le ton d'aigreur et d'emportement auquel on voit se livrer quelquefois de nouveaux zélateurs, qui n'ont pas encore assez dépouillé le vieil-homme de la philosophie..

Il est certain que la religion, vraie, pure,

---

tribuer, depuis cinquante ans, le peu d'élévation et de sensibilité des écrivains les moins vulgaires. Il ne faut point douter de son ame, pour en mettre dans ses ouvrages.

charitable, avec cet amour qui en est l'ame, cette modération qui fait son caractère, et cette humble élévation qui la distingue, pourrait seule opérer le miracle de notre régénération; elle seule nous rendrait des mœurs vraiment sociales, une éducation saine, ce goût de la vertu, cet enthousiasme des bonnes actions, cet élan vers la source éternelle et inépuisable de tout ce qui est vraiment beau et vraiment grand. Mais en ces matières, dit Montaigne, il est plus aisé de *décroire* que de croire une seconde fois. Quelques incrédules peuvent se convertir; une nation qui a perdu sa croyance n'y revient pas aisément. Le christianisme ne peut être une affaire de parti; la conviction même de l'esprit ne suffirait pas; il faut y croire de cœur; et c'est au cœur que l'impiété a fait ses blessures; c'est le cœur qu'elle a desséché, qu'elle a endurci; et qui ne sait qu'au moral, comme au physique, les maladies du cœur sont mortelles?

Je ne m'étendrai point sur un sujet si

délicat; il ne m'appartient pas de sonder les cœurs: mais le charlatanisme en tout genre est si méprisable, l'imposture est si odieuse, qu'il n'est aucun prétexte de politique et d'utilité qui puisse les rendre excusables à mes yeux (1). Par-tout où je vois se former un parti de dévots, brûlans de toutes sortes de passions, ardens pour leurs intérêts, se béatifier, non dans la gloire éternelle, mais dans la gloriole mondaine, je puis conjecturer, sans blesser la charité, que ce n'est pas la foi, mais la mauvaise foi qui les rassemble. Par-tout où je vois des menées, des intrigues, des tréteaux élevés pour les nouveaux prophêtes, et des niches pour les saints du jour; une dévotion orgueilleuse, acariâtre et bruyante, avide de réputation, ennemie de celle des autres, accaparant des

(1) Si la religion (dit Sully) souffre que la politique vienne à son secours, cela ne doit s'entendre que d'une politique simple, droite et pure comme elle. Toute autre paraît la servir; mais elle ne la sert pas véritablement, et tôt ou tard la détruit.

prôneurs et des journaux, faisant de sa mission un abonnement public, et de son zèle une spéculation marchande; en un mot, par-tout où je vois une cabale cherchant à dominer, à s'emparer de l'opinion, je ne vois point l'esprit de la religion modeste, paisible, fuyant l'ostentation et les applaudissemens d'une multitude frivole. Si la plûpart des nouveaux partisans de la religion sont sincères et convertis de bonne foi, comme j'aime à le penser, ils verront bientôt qu'ils sont mal dirigés, qu'on les mène par des voies suspectes; et que des intriguans de dévotion, loin de faire naître une race de vrais croyans, ne préparent qu'un nouveau triomphe à l'insolente et railleuse philosophie.

Je n'ignore point qu'en parlant ainsi, j'irrite, en même-tems, et les sophistes, et les dévots non moins irascibles, mais on sait que je n'ai jamais flatté aucun parti; nulle espèce de faction ne m'a vu sous ses drapeaux; mon seul mérite fut l'amour de la vérité, mon seul talent de la dire;

je n'ai vécu que pour elle, et je mourrai sans l'avoir trahie.

Je m'expliquerai avec la même franchise, et plus librement encore, sur les flatteuses promesses qu'on veut bien nous faire d'une prochaine régénération de la littérature, et sur l'efficacité des moyens qu'on applique au grand-œuvre de la renaissance du goût. Pour les mieux apprécier, rappelons ici quelques notions un peu trop oubliées.

Le goût ne parait pas être, comme le génie, un pur don de la nature; ou, si elle le donne, elle paraît en être beaucoup plus avare que de toute autre faculté intellectuelle. Il n'est point de climat, il est peu de nations qui ne produisent des hommes doués de quelque génie, même pour les bqaux-arts; mais on connaît un grand nombre de peuples, en qui l'absence du goût a laissé le génie presque brut, et les beaux-arts presque sauvages. Jusqu'ici le goût n'a été naturel qu'à une seule nation; on voit assez que je parle des grecs.

Par-tout ailleurs il a été transplanté comme une fleur exotique, et n'a prospéré qu'à la faveur d'une longue et pénible culture. Il n'est arrivé à quelque perfection chez les peuples modernes, qu'autant qu'on a su le concilier avec leur caractère, leur esprit, et le génie de leur langue; et il est resté plus ou moins imparfait, en raison de la résistance que chacune de ces choses, ou toutes ensemble, lui ont opposée. Après de longs efforts et d'extrêmes difficultés pour le naturaliser parmi nous, les grands hommes du siècle de Louis XIV trouvèrent enfin cet heureux accord entre le génie français, et ce goût d'adoption qui, sans perdre entièrement ce qu'il avait d'étranger, se lia si heureusement avec les grâces françaises et la tournure de notre esprit, qu'il sembla nous être devenu naturel. Il ne le devint cependant que pour une très-petite partie de la nation, pour celle qui continuait de le cultiver avec soin. Tout le reste ne le connaissait que de nom, et n'en avait

qu'une idée superficielle. On peut même dire que le goût général du peuple français n'a jamais cessé d'être un peu barbare, et que cette barbarie a reparu avec d'autant plus d'influence que le petit nombre des gens de goût perdait de la sienne.

Tant qu'une certaine classe de la société, en qui une éducation soignée épurait les sentimens, et rectifiait l'esprit, conserva la tradition du bon goût, donna le ton aux connaisseurs vulgaires, et forma l'opinion publique sur la littérature, comme sur les mœurs, les innovations du faux bel esprit furent souvent combattues avec avantage, et la raison ne perdait jamais tous ses droits. Cette lutte dura long-tems encore sous le règne des sophistes qui, pour attirer dans leur parti cette classe distinguée qui fixait l'opinion, affectaient de louer le goût en le dénaturant. Mais lorsque l'esprit des gens du monde eut été si bien sophistiqué, que cette ancienne tradition n'eut plus aucune autorité sur leur jugement, le goût et le

bon sens ne parurent plus à leurs yeux que des préjugés, comme la morale et la vertu. Ce fut alors que l'opinion du vulgaire étouffa celle du public ; ce fut alors que domina le goût bourgeois, et qu'une platte enflure, une niaiserie guindée remplacèrent la noble simplicité qui est le caractère du vrai beau. Cette pédanterie bourgeoise s'empara de tous les genres d'ouvrage, depuis le conte moral jusqu'à la tragédie. Nous en étions là, quand l'horrible crise du corps politique a tout confondu dans la même ignominie.. La plus licencieuse ignorance a fait triompher le goût populaire, c'est-à-dire le goût de la barbarie. Presque tout ce qui a paru, depuis dix ans, et dans les livres, et sur les théâtres, a été marqué au coin de cette licence triviale et grossière qui est le charme de la canaille. Au milieu de tout cela, on a vu dominer l'enflure de la déclamation bourgeoise qui n'a point lâché prise, sur-tout dans les tribunes. De ce mélange, il s'est formé un ton sauvage

et pédantesque à-la-fois, puérile et guindé, bas et empoulé, ignoble et effronté. On s'est fait un art de la déraison, un jeu de l'imposture, une ressource de la calomnie, une étude de l'invective, un besoin de l'insulte, une règle générale de n'en observer aucune, un talent de l'indécence, un génie du barbarisme, et un goût favori des mauvaises pointes. Le débordement des calembourgs a tellement inondé Paris et les cent départemens, qu'il semble avoir reporté la nation toute entière au siècle des Turlupins et des Rébus picards.

La dégradation de la langue française devait suivre et a suivi celle de l'esprit français. Déja corrompue par le jargon des sophistes et par le néologisme du faux bel-esprit, notre langue s'est vue défigurée par toutes les espèces de jargon populaire, par tous les patois transportés tout-à-coup des diverses provinces dans la capitale. Les locutions vicieuses de tous les coins de la France se sont simultanément emparées des tribunes de Paris; cent jour-

naux les ont reçues de la première main, les ont fait circuler, du matin au soir, dans les lieux publics et dans les coteries; de-là sur les vingt-six théatres, dans toutes les imprimeries, dans presques tous les livres; de sorte que dix mille, vingt mille volumes peut-être, seront mis par la suite à l'index de la librairie, comme productions tarées, imprimées en France à la fin du dix-huitième siècle, écrites par des français, et qui ne sont point françaises.

Voilà une esquisse de notre situation littéraire, et cette esquisse est fort adoucie. C'est de cet état d'avilissement qu'on veut retirer la littérature; et comment s'y prend-on pour faire, comme on le dit, revivre le goût dans toute sa pureté?

Avant tout, il faudrait faire revivre cet ancien tribunal du goût, composé des meilleurs esprits de la nation, indépendans de toute association académique, et qui perfectionnaient dans la société la mieux choisie, la culture et les fruits d'une excellente éducation. Il faudrait retrouver

cette noblesse d'âme, cette délicatesse de sentimens, cette élégance de mœurs, et cette belle simplicité de ton et de langage, qui formaient à-la-fois l'homme poli, l'homme aimable, et l'homme de goût. C'est d'un semblable tribunal, et de celui-là seul, que peuvent sortir ces jugemens sûrs, ces décisions heureuses qui font une opinion publique, et qui entraînent à sa suite toutes les opinions vulgaires. Mais les élémens dont se composait cette aggrégation privilégiée, cette bonne société, ont été bouleversés dans notre cahos révolutionnaire; le limon grossier de l'ignorance s'est élevé par-dessus tout, et le feu de l'intelligence, presqu'étouffé dans cette submersion, laisse à peine sortir de la vase quelque faible phosphore. Pour exprimer sans détour et sans figure toute notre pensée, il nous semble que la partie même la plus estimable de ce qui forme aujourd'hui la voix publique, ne montre pas assez de dispositions nécessaires pour s'établir juge ou régulateur de l'opinion générale en matière de goût : la

plûpart de nos connaisseurs actuels ressemblent un peu au *Bourgeois gentilhomme*, qui, tourmenté d'une grande envie d'avoir les belles manières et de savoir quelque chose, mais ne comprenant rien aux sciences qu'on lui euscigne, et distinguant à peine les vers d'avec la prose, finit par demander qu'on lui apprenne l'ortographe.

Nos connaisseurs, comme M. Jourdain, s'imaginent qu'avec de l'argent et des professeurs, ou des charlatans, on acquiert du goût et de l'instruction; ils s'abonnent aux cours et aux lycées; ils ont des loges à tous les spectacles; les livres qu'ils achètent ne sont qu'en papier vélin et ornés de gravures; tout cela est fort bon pour le commerce des professeurs et des libraires; mais la littérature n'y gagne rien. On leur dit qu'ils encouragent les beaux arts; et ils se rengorgent; et ils répètent, d'un ton de protecteurs : Nous encourageons les beaux arts. Mais ils n'encouragent que les charlatans et les cabales.

Je rends la justice qui est dûe à quelques

hommes de mérite, qu'on rencontre par hazard, dans ces rassemblemens, ou coteries d'esprit, et qui probablement ne s'y trouvent que malgré eux, et par nécessité; mais chacune de ces coteries n'est qu'un foyer d'intrigues pour les petits auteurs, ou les petits savans, qui dressent là un tréteau à leur réputation et à leur fortune. L'intérêt du bon goût n'y est pour rien; ce qui les intéresse, c'est qu'on ait du goût pour leurs ouvrages, et pour leurs seuls ouvrages. Tout ce qui ne sort pas de leur fabrique est mauvaise marchandise; c'est toujours l'ancienne devise de la cabale:

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

Mais de ces divers jugemens exclusifs, que résulte-t-il? Qu'aucune de ces coteries de vers, ou de prose, n'a peut-être, ni en prose, ni en vers, l'esprit qu'il faut avoir. Or, le bon esprit qu'ils n'ont pas, le donneront-ils, je le répète, à leurs abonnés, ou à leurs auditeurs? Aussi ne cherchent-ils point à former de bons juges des productions d'esprit, mais des admirateurs,

des

des partisans, et des chalands de leur boutique d'esprit.

Et d'ailleurs, que vont chercher tous ces auditeurs muets et désœuvrés aux instituts et aux lycées? C'est toujours le goût du spectacle qui les y conduit : voir, se faire voir, avoir des yeux et des oreilles, tout leur goût se réduit là. Accoutumés à ne juger d'un ouvrage au théâtre, que sur le débit de l'acteur; à sifler Corneille, s'il est mal joué; à battre des mains pour Arnaud, si on le joue à leur gré, ils courent encore aux lectures publiques, non pour de bons ouvrages, mais pour de bons lecteurs; des fadeurs ampoulées, ou des fadaises à prétention, sont applaudies quand elles sont bien lues. Saint-Ange ferait bâiller, même en lisant Racine; Laharpe serait applaudi, même en lisant Saint-Ange. Et puisque nous parlons de Laharpe, qu'il faut distinguer parmi tous ces beaux esprits empyriques, sans approuver néanmoins tous les sacrifices qu'il a faits à l'empyrisme du bel-esprit, croit-on que cet

habile rhéteur soit suivi si constamment, depuis seize années, pour ce cours perpétuel d'analyses où il fait passer en revue les siècles littéraires ? Non, il faut l'avouer; si Laharpe n'eût fait valoir le singulier talent qu'il a pour la déclamation, sur-tout quand il rappèle le débit de Clairon et de Lekain, en jouant, au lycée, les belles scènes de Voltaire, son cours, dont il a fait une salle de spectacle, ne serait plus, depuis long-tems, qu'une triste chaire de professeur.

J'achèverai de dire tout ce que je pense de ces institutions très-modernes (1), que

(1) Le siècle dernier en avait vu déjà quelques échantillons. *Richesource* avait établi un impôt sur l'éloquence, dont il distribuait des leçons, dans une maison de la place Dauphine. *Laserre*, orateur de même étoffe, eut un jour la curiosité d'aller l'entendre. Après que son confrère eut débité toutes ses extravagances, *Laserre*, en manteau long et en rabat, se leva de sa place, et allant embrasser *Richesource*; « ah! monsieur, lui « dit-il : je vous avoue que, depuis vingt ans, j'ai bien « débité du galimathias; mais vous venez d'en dire plus « en une heure, que je n'en ai écrit en toute ma vie. »

le charlatanisme a décorées d'un nom grec, pour les rendre plus imposantes. On doit savoir que le lycée d'Athènes était une promenade ornée de portiques, où se rassemblaient quelques philosophes avec leurs amis, pour y converser familièrement sur différens sujets de politique, de morale et de littérature. Là, aucun d'eux ne s'établissait discoureur perpétuel pour endoctriner un auditoire; l'instruction était réciproque; on prenait, on rendait de bonne grâce la parole; on s'interrogeait, on répondait, on discutait; et de la douce chaleur d'une contradiction amicale et polie, sortaient des vérités lumineuses, et cette raison brillante d'imagination qui inspira les dialogues de Platon et de Xénophon. C'était-là vraiment la bonne compagnie d'Athènes; c'était une école toujours ouverte de bon goût et de bonne philosophie.

Voyez la différence des deux siècles: dans celui-là, du galimathias de bonne foi; dans celui-ci, la mauvaise foi en galimathias! Témoin le *lycée de jurisprudence.*

Tout changea de face quand les sophistes y eurent établi leurs chaires à monologue, où leur captieuse et vénale rhétorique, toujours prête à discourir sur toute sorte de questions, et à démontrer tout ce qu'ils ignoraient, pourvu qu'on les laissât parler tout seuls, cherchait, par un vain éclat de paroles, non à faire briller la vérité qui leur était indifférente, mais à éblouir leurs jeunes disciples, à flatter leurs passions, et cet amour des nouveautés qui est la première et la plus lucrative de toutes les ressources pour les charlata s et les sophistes. Socrate seul eut le courage de démasquer ces rhéteurs empyriques, et d'attaquer, par l'ironie, non-seulement les erreurs de leur doctrine, mais le ridicule de leur ostentation doctorale et verbeuse, de leurs langues infatigables, de leur babil imperturbable et intarissable, qui, redoutant sur-tout la contradiction, ne souffrait autour d'eux que des oreilles pour les écouter, et des mains pour les applaudir, et pour les payer. Quand Socrate,

victime de la double hypocrisie des mauvais prêtres et des sophistes, eut laissé à ceux-ci le champ libre pour l'enseignement, le lycée, déserté par les vrais philosophes, devint la carrière des intrigues, des cabales de ces crieurs publics, qui disputaient de poumons, d'effronterie et de loquacité, pour attirer, chacun à soi, le plus grand nombre de disciples, envahir les applaudissemens, et vendre leurs leçons au plus haut enchérisseur. On sait comment des nuées de discoureurs, trafiquant partout de la parole et de l'imposture, coururent toute la Grèce, se répandirent dans l'Empire Romain, corrompirent le peuple vainqueur, et amenèrent cette longue éclipse de l'éloquence des beaux-arts et de la vraie philosophie.

Cette engeance de sophistes est toujours et par-tout la même. Dès qu'ils sont les docteurs d'une nation, le bon-sens disparaît devant leur doctrine, la vérité s'éteint, les mœurs se dépravent, les lettres humaines deviennent une école de men-

songe et de barbarie. Nous avons vu ce qu'ils ont fait parmi nous. Les académies les ont élevés ; les clubs les ont nourris ; les établissemens nationaux sont leur domaine ; l'instruction publique est leur propriété ; les théâtres leurs conquêtes ; l'athéisme est leur empire. Ils peuplent les prytannées, les écoles, les instituts, les bibliothèques, les sociétés rassemblées sous quelque dénomination que ce soit, les lycées, en un mot, dont eux seuls furent les fondateurs ; et voyez comme ils achèvent rapidement la ruine des mœurs et des lettres que vous parlez de restaurer : car ce n'est plus un progrès lent, et comme insensible, vers la décadence ; c'est une chûte prompte et lourde, que l'œil, pour ainsi dire, voit s'accélérer chaque jour, et qui touche au plus bas degré de l'avilissement des arts, et de l'opprobre de la littérature.

Pure déclamation ! s'écrieront, en se rengorgeant, les grands nains de nos lycées ; cris envieux de la critique, répétés

depuis cinquante ans, et qui n'empêchent pas que les beaux-arts ne se soutiennent! Oui, leur dirait maître François (1), ils se soutiennent par le même moyen que la corde soutient le pendu, en l'étranglant. La comparaison est un peu triviale, mais elle est juste. Les charlatans, les intrigans sophistes, encouragés, prônés, stipendiés, privilégiés, protégés de toute manière, et protecteurs eux-mêmes de tout ce qu'il y a de plus vil dans la populace des écrivains, sont la corde patibulaire qui soutient les arts aux yeux de la multitude, mais qui les soutient étranglés et expirans.

Depuis cinquante ans, dites-vous, on répète les mêmes clameurs? non pas les mêmes assurément; car on disait: les arts dépérissent, et il est vrai qu'ils dépérissaient; aujourd'hui l'on gémit sur leur entière décadence, et il faut bien qu'ils soient tombés, dès qu'on parle de les relever. Et comment douterait-on de leur chûte? com-

(1) Rabelais.

ment pourrait-on nier l'ignorance presque générale, lorsqu'il n'est plus question que de remettre aux *élémens* des sciences, des arts, et de la langue même, la grande nation, à la fin de ce grand siècle de philosophie et de lumières? Parle-t-on d'autre chose que de livres élémentaires? Les méthodes, les dictionnaires, les grammaires, toutes ces compilations abécédaires, qu'entassent dans les boutiques les manufacturiers et les manœuvres de la librairie, ne sont-ils pas aujourd'hui les seuls pivots de son industrie et de son commerce? Preuve certaine, dira-t-on, du désir général de s'instruire. Nouvelle preuve, répondrai-je, de l'incurable ignorance où l'on est réduit, puisqu'on ne sait pas même les vrais moyens de s'instruire; puisqu'il est certain que la méthode des dictionnaires et des compilations est la plus commode et la plus facile pour ne jamais rien savoir de ce qu'on doit apprendre; puisqu'il n'est pas moins certain que ces avortons élémentaires ne sont que le produit de l'ignorance de leurs mer-

cenaires entrepreneurs, qui n'ont pas même l'art de mettre en œuvre la science d'autrui ; puisqu'enfin l'on ignore qu'un livre élémentaire est peut-être le plus difficile ouvrage que l'esprit d'analyse puisse exécuter : qu'est-ce en effet qu'un livre élémentaire ? n'est-ce pas le résultat des opérations secrètes de la méditation et du génie, dans la découverte des premiers principes, ou élémens qui ont servi à la composition de l'art, ou de la science ; élémens qui n'ont pu être rassemblés que par une sorte de création, et combinés que par l'intelligence la plus profonde ?

Et d'ailleurs quelle étrange manie nous porte à croire qu'il y ait de meilleure méthode d'instruction, que celle qu'ont suivie nos grands hommes en tout genre (1) !

(1) L'ancienne manière d'instruire était d'autant meilleure qu'elle suffisait pour éveiller les vrais talens, et pour rebuter de la connaissance des lettres les esprits vulgaires : en procurant à ceux-ci des méthodes plus faciles, on a fait pulluler l'engeance des demi-savans et des demi-connaisseurs, plus funestes à la science

Mais ils ne craignaient point le travail, et nous le fuyons ; ils suivaient une route longue et difficile, et ils arrivaient. Nous, au contraire, impatiens d'abréger le chemin, nous courons à travers mille petits sentiers sans issue, et nous n'arrivons nulle part. Croyons-nous qu'avec nos abrégés ils eussent été plus grands ? ou n'est-ce point qu'en mutilant l'instruction, nous l'avons proportionnée à notre impuissance ? Disons-le franchement : ce n'est point de nous intruire que nous avons envie, mais de paraître instruits ; nous cherchons des accommodemens avec notre paresse, pour la concilier avec notre suffisance ; nous ne désirons point que la science nous soit glorieuse, mais lucrative. La considération qui mène à la fortune, voilà quelle est la gloire, objet de notre ambition ; et pour être réputés habiles, sans avoir la peine

et à la littérature que les ignorans eux-mêmes, qui du moins ont la bonne foi de s'en rapporter aux gens instruits.

de le devenir, il suffit de ces méthodes artificielles et superficielles, qui apprennent à se passer d'instruction, et qui font briller l'ignorance sous l'étoffe du charlatan.

Il m'est donc impossible de croire à la restauration des lettres, tant qu'on s'obstinera au régime destructeur qui a précipité leur décrépitude; peut-être même cette résurrection est-elle trop miraculeuse pour l'espérer. Car enfin comment persuader à un peuple corrompu, d'avoir des mœurs; à un peuple sans religion, d'être religieux; à un peuple dévoué aux charlatans en tout genre, de rejeter toutes ces drogues de l'imposture qui empoisonnent sa raison et son jugement? Comment ramener les esprits d'une éducation oisive et matérielle, à une éducation morale et laborieuse? Qui pourra faire entendre à une nation presque toute comédienne, qu'elle doit se guérir de la fureur du théâtre, réformer ses spectacles, en diminuer le nombre aussi ridicule que funeste, les fermer une partie de l'année, et ne consacrer qu'au bon goût

un plaisir prodigué à la sottise et au désœuvrement? Qui nous arrachera à cette dissipation effrénée qui dépense la vie en grossières frivolités, en bagatelles stupides, en orgies folles et brutalles, décorées du nom de fêtes, où l'on voit figurer le désespoir de l'ennui, occupé à remplir le vide d'une vie importune et stérile, à effacer la trace de cette insipide existence qui n'est, à vrai dire, qu'une anticipation du néant? Est-il quelque moyen de réveiller nos ames de cette léthargie du matérialisme qui, les enchaînant aux passions sensuelles, et à toutes les bassesses de l'intérêt individuel, les rend mornes et glacées pour tout sentiment noble et généreux, pour toute pensée sublime, et pour cet amour de la gloire qu'une main divine avait mis en nous, comme le gage certain d'une vie immortelle? Par quel prodige parviendra-t-on à extirper du fond des cœurs ce mépris de la vérité, de la simplicité, de la franchise, de la bonne foi, sans lesquelles le goût du bon et du beau n'est qu'une chimère, et tous

les arts de l'esprit ne sont que des instrumens de perversité? Enfin s'il est un demi-Dieu, un nouvel Orphée, capable d'adoucir les tigres, de donner une ame aux chênes et aux rochers, qu'il vienne parmi nous, qu'il vienne rétablir des mœurs sociales et raisonnables; qu'il nous rappèle à la nature, aux vertus publiques et privées, à l'honneur, à l'amour du vrai, au sentiment du beau, à la dignité de l'homme, à l'amabilité française; car c'est de lui, c'est de lui seul qu'on peut espérer une nouvelle vie pour les lettres humaines et pour les beaux-arts.

TABLEAU ANNUEL

DE LA LITTÉRATURE.

POÉSIE.

L'Homme des champs, *ou* les Géorgiques françaises; *par* Jacques Delille.

L'APPARITION de ce poëme, si c'en est un, a été suivie d'un phénomène assez extraordinaire; son prodigieux débit a beaucoup nui à son succès. La charlatanerie du libraire, très-bien combinée pour son intérêt, l'a été fort mal pour la gloire de l'auteur. Cette annonce bruyante et fastueuse de quinze éditions différentes du même ouvrage, paroissant toutes à la fois, n'a pas manqué son effet sur la multitude toujours prête à couronner celui qui se présente à elle d'un air triomphant. Comment ne pas regarder avec admiration un poëme qui se publie avec tant d'éclat, et comme aucun chef-d'œuvre n'a été publié dans aucun siècle? comment s'imaginer qu'un marchand de livres hasarderoit les frais de vingt mille exemplaires, s'il n'avoit la certitude entière d'avoir dans sa boutique, au moins le rival de Virgile? ou comment

deviner la ruse d'une spéculation si hardie, et si heureuse pour assurer à une production de légère valeur un débit magnifique? La multitude ébahie devoit donner dans le piège du charlatan, et elle y a donné, comme elle y donnera toujours. Une grande partie des quinze éditions a été enlevée avant que l'ouvrage eut été lu et jugé. Voilà pour le libraire qui a dû être content de son invention. Il n'en a pas été de même pour l'auteur. La part de gloire n'a pas égalé celle du profit.

D'après l'ostentation de l'annonce, le public a dû s'attendre à une merveille de poésie; et quelque prévenu qu'il put être en faveur d'un poëte qu'il aime, et qui a plus d'un droit à son estime, une si haute attente dèvenoit difficile à remplir. Cependant les esprits étoient si bien préparés, l'intérêt général qu'inspiroit l'auteur en répandoit d'avance un si grand sur son ouvrage, que le succès en eût été complet, pour peu que l'exécution eût répondu au désir qu'on avoit de le trouver excellent. Qu'eût-il fallu pour obtenir ce succès, dont le public faisoit, pour ainsi dire, les avances? seulement quelque apparence de plan, un ensemble un peu plus attachant, moins de profusion et plus de liaison dans les détails; un étalage moins scientifique, et des tableaux plus naturels, plus champêtres, plus touchans; des épisodes moins étrangers au sujet; des descriptions moins

entassées, des images plus vraies, moins de découpures et plus de peintures. Il auroit fallu s'abstenir de trivialités, de mauvaises plaisanteries, d'expressions de mauvais goût, d'incorrections multipliées et choquantes, de transitions ridicules, d'enjambemens forcés, de constructions louches, de figures outrées, de tout ce qu'il y a de plus opposé à cette brillante élégance qu'applaudissoient dans le traducteur de Virgile, ceux mêmes qui lui refusoient l'élévation, la force et la sensibilité de son modèle. Enfin, il auroit fallu un poëme qui répondit mieux à son titre, ou un autre titre qui convint mieux à ce recueil de vers.

On a déja tant répété que des théâtres, des plaisirs dispendieux ou frivoles, des cabinets d'histoire naturelle, des systêmes de physique, des entreprises de savans ou de millionnaires, et surtout l'art d'écrire en vers sur les géorgiques, n'avoient aucun rapport avec *l'Homme des champs*, que je suis presque honteux de le redire : mais ce qu'on n'a point dit, c'est que le poëte auroit pu tirer un parti plus raisonnable et plus heureux de son travail, s'il se fut contenté du titre de *l'Ami des champs*, et qu'il eût donné la forme d'épitres à une production qui n'a aucune forme sous le nom de poëme.

Mon intention n'est point de m'engager dans une longue discussion sur un ouvrage que les ad-

mirateurs même les plus entêtés de l'auteur ont jugé très-inférieur à tout ce qu'il a publié jusqu'aujourd'hui. Nous avons dû nous étendre davantage dans nos *Observations* sur la traduction des géorgiques, parce qu'on affectoit d'égaler cette traduction à l'original, et que l'intérêt de la bonne littérature demandoit qu'on fit bien sentir la différence de l'un et de l'autre.

Les éloges outrés des admirateurs n'ont rien appris à l'auteur pour se corriger, et d'après son aveu, les critiques ont pu lui être de quelque utilité. Je n'avois pas eu d'autre but en les faisant; la peine que j'avois prise étoit une preuve de mon estime pour le talent du poëte; la franchise un peu vive de quelques expressions n'annonçoit que le dépit de voir un talent si estimable, si digne de se perfectionner, déja dupe du mauvais goût du siècle, ébloui de ses applaudissemens trompeurs, et tout prêt à les justifier par une complaisance trop marquée pour la frivolité régnante.

Ce dépit et ces craintes n'étoient pas mal fondés, puisque ce talent reconnu, au lieu de s'élever de progrès en progrès selon la marche ordinaire du véritable talent, n'a fait depuis que décroître sensiblement dans les *Jardins*, et décliner fort rapidement dans les *Géorgiques françaises*. Bien loin d'éviter les brillans défauts qu'on lui

avoit fait remarquer, l'abbé Delille semble avoir mis plus d'affectation encore à s'en faire un mérite, et à perfectionner de son mieux la jolie manière avec laquelle il n'avoit que trop souvent défiguré Virgile.

Je n'ai jamais pu croire que ses adorations pour ce Dieu de la poésie fussent bien sincères, quand je le vis d'abord mêler à son culte tant de sacrifices au faux bel esprit, et abjurer ensuite presque toute la religion du goût antique et vrai, pour se jetter dans les écarts des modernes réformateurs.

Je n'ai jamais compris comment un écrivain, qui avoit fait si long-tems sa principale étude de Virgile, n'avoit pu apprendre à son école l'art de tracer un plan, je ne dis pas merveilleux, mais seulement un peu raisonnable; comment il n'avoit pas remarqué cette belle disposition qui rassemble les seules beautés convenables à un sujet, qui les met chacune à sa place, et de toutes ces parties diverses, mais analogues, compose un tout régulier. Il est évident que Delille n'a pas conçu cet art, ou qu'il l'a méprisé puisque les poëmes de son invention, sont sans aucune invention, sans aucun ordre du côté du plan; puisqu'il a sacrifié le genre didactique, si bien déterminé par les bons modèles, pour embrasser ce monstre nouveau, nommé *descriptif*, qui ne peut lui seul former

un tout, puisqu'il n'est que partie intégrante dans tous les genres d'ouvrages.

Imaginez une chiffonnière de vers où l'auteur a jetté des lambeaux de toute couleur à mesure qu'il les faisoit, sans savoir précisément à quoi les employer. Quand la chiffonnière est pleine, il examine tous ces lambeaux, et pour quel sujet il peut en faire usage. Voilà sept à huit mille vers bien comptés de descriptions empruntées de toutes parts; celles-ci peuvent convenir à des jardins de luxe, à la française, à l'anglaise, à la chinoise; faisons en un poëme des *Jardins*. Celles-là embrassent toute sorte d'objets qui tiennent de près ou de loin à la campagne; faisons en un habit moitié de campagne, moitié de ville, pour *l'Homme des champs;* ce sera un peu l'habit d'arlequin, mais qu'importe? il reste encore beaucoup de ces lambeaux disparates et difficiles à assortir; toutes ces bigarrures conviennent parfaitement à l'imagination, qu'on peut draper à sa fantaisie, et qui se prête à tout; nous en ferons donc un poëme de *l'Imagination*. Si l'abbé Delille veut être sincère, il nous dira si ce n'est pas ainsi qu'il travaille ses poëmes descriptifs qui ont tous l'air de sortir de la même boîte, et qui sont, à vrai dire, des poëmes à tiroirs.

Tout ceci soit dit sans prétendre offenser un poëte que nous estimons réellement; continuons

à lui demander comment s'étant appliqué, dès son enfance, ainsi qu'il le dit dans sa préface, à se former sur le *véritable Virgile*, à l'imiter, à le traduire, et à le retraduire sans cesse, il a négligé le fruit principal de cette étude, qui étoit d'apprendre la manière propre à ce grand maître pour peindre les objets physiques (1). Ne s'est-il pas apperçu que Virgile, indépendamment de la vérité de ses peintures, cherchoit constamment à donner de l'ame et du sentiment aux êtres inanimés, et à saisir plus particulièrement dans chaque objet les rapports qui peuvent toucher notre cœur, que ceux qui affectent seulement notre esprit. Par quelle étrange singularité, celui qui a tant étudié le poëte du cœur, n'a-t-il guère été jusqu'à présent que le poëte de l'esprit ?

Et puisqu'il est question de *l'Homme des champs*, si nous voulions en rapporter les traits plus ou moins ingénieux, nous citerions une bonne partie de l'ouvrage ; mais si nous y cherchons des traits qui élèvent l'ame, ou des sentimens qui parlent au cœur, nous ne sommes point embarrassés du choix, et les citations ne seront pas longues.

---

(1) Dans le quatrième chant de ce nouveau poëme, l'auteur dit fort bien ce qu'il faut faire, d'après l'exemple de Virgile ; mais dans les trois autres il ne le fait pas. Il finit donc par se condamner lui-même.

Le morceau de ce genre qui nous a paru le plus heureux se trouve au premier chant, où le poëte parle des *morts*, à propos de *portraits*. On sait que l'*à propos* est ce qui manque presque toujours à ses transitions. Il lui suffit de dire que *des lieux chers aux vivans sont aussi chers aux morts*, ce qui n'est pas bien clair, et il part de-là pour ajouter : *Qui vous empêchera* de placer la tombe de votre ami *près d'un ruisseau?* Personne assurément, et l'on ne peut être étonné que de l'apostrophe. Voilà de quelle manière sont amenés les six vers suivans, qui ont réuni tous les suffrages :

Du bon Helvétien *qui ne connoît* l'usage?
Près d'une eau murmurante, au fond d'un vert bocage,
Il place les tombeaux ; il les couvre de fleurs :
Par leur douce culture il charme ses douleurs,
Et pense respirer, quand sa main les arrose,
L'ame de son ami dans l'odeur d'une rose.

C'est ainsi que l'homme peut communiquer son ame aux objets purement physiques, et c'est-là que la poésie doit puiser sans cesse ; car c'est un fonds inépuisable. Cette image pleine du plus doux sentiment, et que nous croyons empruntée de quelque auteur allemand, ou peut être anglais, avoit déjà été imitée par Legouvé, dans une pièce de vers sur la *sépulture*, qu'il lut, il y a quatre ans, à l'institut : la ressemblance est trop frap-

pante pour n'avoir pas été calquée sur le même modèle ; voici les vers de Legouvé :

Que la sage Helvétie offre un touchant exemple !
Lorsqu'un mortel n'est plus, *là, les siens*, près du temple,
Vont déposer sa cendre en un bocage *épais*,
Y plantent des lilas, des roses, des œillets,
Arrosent chaque jour leurs tiges abreuvées ;
Il leur semble, en ces fleurs par leurs mains cultivées,
Qu'ils raminent l'objet près d'elles *inhumé*,
Et respirent son ame en leur souffle embaumé.

Il est possible que les vers de l'abbé Delille soient antérieurs à ceux-ci, et qu'ils aient couru dans quelques recueils. On ne peut pas du moins leur refuser le mérite d'être plus précis, plus vifs, et moins embarrassés de tournures prosaïques.

Si les traits de sentiment sont rares dans ces nouvelles *Géorgiques*, les pensées nobles et qui élèvent l'ame y sont plus rares encore. En voici une cependant qui nous a frappés, au sujet du rocher de Malthe, immortel par tant de faits héroïques, et maintenant si déchu de son ancienne gloire. Le poëte décrit assez heureusement par quels progrès insensibles la mer apporte de Sicile les terres qui ont formé Malthe. *La terre de Cérès*, dit-il fort bien,

Vint couvrir ces rochers, et leur maigre terrain,
Qui suffisoit à peine à l'humble romarin,
Vit naître à force d'art, sur sa côte brûlante,

Le melon savoureux, la figue succulente,
Et ces raisins ambrés qui parfument les airs,
Et l'arbre aux pommes d'or, aux rameaux toujours verts.
Les lauriers seuls sembloient y croître sans culture.

Les six premiers vers ne sont qu'élégans; mais le dernier exprime une pensée noble et ingénieuse tout à la fois, qui plait à l'esprit et à l'ame par le rapport que le poëte a su trouver entre un objet purement physique, et un grand objet moral. Il semble que ces lauriers qui croissoient sans culture sur le rocher de Malthe, attendoient les héros auxquels ils sont consacrés.

C'est principalement dans la narration d'un fait intéressant que peuvent se déployer les sentimens nobles, naïfs et touchans; c'est dans cette partie la plus distinguée de l'art qu'excelle le *véritable Virgile*, qui nous a laissé des modèles en ce genre, même dans ses géorgiques; et tout le monde est d'accord que ce ne sont pas ces modèles si parfaits que le *Virgile français* a le mieux imités. Le tour ingénieux qu'il veut donner à tout ce qu'il dit est un grand obstacle à l'intérêt de la narration qui demande beaucoup de naturel et de rapidité, qui est ennemie des réflexions parasites, des pensées communes ou emphatiques, et de toute prétention à l'esprit. La fin du second chant de ses *Géorgiques françaises*, nous offre un long épisode imité de quelque poëte anglais; cet épisode est très-bien

amené ; le sujet est dans le genre pastoral attendrissant ; c'est donc une simplicité naïve et tendre qu'on y doit trouver ; et c'est ici qu'on peut juger le talent de *notre Virgile* dans toute son étendue. Après avoir parlé des ravages de l'onde qui détache quelquefois de grandes portions de terrain pour les transporter ailleurs, il raconte le fait qu'on va lire :

Muse, attendris tes sons, et chante la douleur
De la belle Egérie, heureuse en son malheur.
Sous les monts de l'Ecosse, en un lac où des îles
Pressent, dit-on, les flots de leurs masses mobiles,
Son père possédoit un modique terrain,
Elevé sur les eaux et flottant sur leur sein :
Telle, comme une fleur jettée au sein de l'onde,
Callimaque nous peint cette île vagabonde,
L'asyle de Latone et le berceau des Dieux.
Du hasard et des flots travail capricieux,
Celle que je décris, des racines sauvages,
Des mousses, des rameaux enlacés par les âges,
Se forma lentement. Des feuillages flétris
L'enrichissent encor de leurs féconds débris,
Et des caps avancés, à qui l'eau fait la guerre,
De leur lente ruine avoient accru sa terre.
Autour d'elle flottoient des saules, des roseaux,
Là n'étoient point nourris de superbes troupeaux,
La génisse féconde et la brebis bêlante.
Quelques chevreaux épars, famille pétulante,
Sous les loix d'Egérie erroient seuls en ce lieu :
C'étoit peu ; mais le pauvre est riche de si peu !

Souvent, en l'embrassant, son respectable pére
Lui disoit : O ma fille, image de ta mère !
Mon cœur se l'est promis : cette île que tu vois,
C'est ta dot ; ces chevreaux et ce pré sont à toi.

Arrêtons-nous un moment, la lenteur et la longueur du récit nous le permet. La sécheresse de ce début contraste beaucoup trop avec l'invocation : *Muse, attendris tes sons ;* quoique j'aimasse mieux : *Muse adoucis ta voix*. On s'attend à une narration douce, facile et tendre : on ne voit qu'un style scabreux et embarrassé. On ne comprend pas d'abord comment un lac et des îles se trouvent *sous les monts :* l'image n'est pas nette, et c'est une faute de goût dans un début. D'ailleurs on ne voit pas que l'usage ait adopté *sous les monts*, pour *aux pieds des monts*. Boileau dit : *Aux pieds du mont Adulle*, et il faut convenir que *sous le mont Adulle* lui auroit paru barbare. Le *dit-on*, s'il n'est pas bisarre, est du moins fort inutile de la manière dont il est placé : *Des îles pressent, dit-on, les flots*. Ces tournures lourdes appésantissent le récit. *Pressent* convient sans doute à *masses ;* mais il ne convient guère à *mobiles*. Il faudroit un mot convenable pour l'un et pour l'autre ; il y a plus : des îles flottantes ne peuvent être nommées des *masses* qui expriment épaisseur et pesanteur, puisqu'une étendue de terrain qui surnage

sur un lac, est moins pesante, moins *massive*, que l'eau qui la soutient. *Son père possédoit un modique terrain*, est certainement de la prose trop modique, laquelle est fort mal soutenue par la redondance du vers suivant : *Sur les eaux et sur leur sein.* Ce qu'il y a de mieux jusqu'ici, c'est d'avoir rappellé, dans une comparaison, la fameuse île flottante, si bien chantée par Callimaque, dans son hymne à Délos; c'est un ornement poétique et naturel; mais il falloit éviter la cacophonie *telle comme* qui donne à cette image gracieuse un tour un peu baroque. Il falloit aussi ne pas retomber si vîte dans la prose tecnique des six vers suivans, embarrassés de tant d'articles qu'on a peine à les construire, et qui sont si lourdement coupés par cet emjambement, *se forma lentement.* On sent assez combien ces *caps avancés à qui l'eau fait la guerre* sont pauvres d'expression.

Autour d'elle flottoient des saules, des roseaux.

Il est difficile de se faire une image juste de ces saules qui flottent *autour de l'île.* Il est impossible de croire qu'ils sont détachés de l'île et qu'ils flottent séparément *autour d'elle;* s'ils tiennent à l'île même, ils ne peuvent flotter qu'avec elle, et non pas *autour d'elle.* Ceci me rappelle un abus encore plus étrange de ce mot dans quel-

ques vers sur l'astronomie, où Fontanes a voulu expliquer la rotation du soleil sur lui-même; il dit plaisamment de cet astre qu'*il tourne autour de soi sur son axe enflammé.* Imaginez un peu comment il est possible de *tourner autour de soi.* Ce tour de force seroit un grand miracle. Mais revenons à l'île flottante, où l'on ne voyoit point de *superbes troupeaux de brebis bêlantes.* La douce et modeste brebis ne s'attendoit guère à se voir *superbe.* On ne conçoit pas que des *chevreaux épars* et qui *errent seuls* séparément, errent cependant *sous les loix d'Egérie.* Ils n'ont besoin ni de *loi*, ni de guide, pour errer seuls dans une petite île d'où ils ne peuvent sortir. Toutes ces négligences rendent le style vague et allongent inutilement le récit. La réflexion suivante n'a pas ce défaut; elle est courte, elle tient au sujet, elle est naïve :

C'étoit peu ; mais le pauvre est riche de si peu.

Ce qui est moins naïf, c'est le petit discours du père d'Egérie, en trois vers secs, dont le second est remarquable par ce pathos : *Mon cœur se l'est promis ;* et par cette niaiserie : *Cette île que tu vois ;* encore faudroit-il, pour rimer, que la niaiserie fut plus complette, et qu'il dit : *Cette île que je voi ;* car s'il est permis, en vers, de retrancher l'*s* de la première personne à l'indica-

tif, il est sans exemple et sans excuse de la supprimer à la seconde personne; et il n'y a point d'écolier rimeur qui ne sache que *tu vois* ne rime point avec *toi.* Continuons le récit:

Maître, au bord opposé, d'un bois, d'une prairie,
Dolon, depuis long-tems, adoroit Egérie.
Trop heureux si, troublant un bonheur aussi doux,
Son père n'eut déjà fait choix d'un autre époux.
Toutefois de l'amour l'adresse industrieuse
A les dédommager étoit ingénieuse.
Le lac, plus d'une fois, sur ses flots complaisans,
Du rivage opposé leur porta les présens,
Les beaux fruits de Dolon, les fleurs de la bergère,
Souvent l'heureux Dolon, sur sa barque légère,
Visitoit l'île heureuse. On sait que de l'amour
Les îles en tout tems sont le plus cher séjour.
Celle-ci n'étoit point la magique retraite
Que d'Alcine ou d'Armide enfanta la baguette;
Un charme encor plus doux y fixoit ces amans:
Se voir, s'aimer, voilà leurs seuls enchantemens.
Falloit-il se quitter? condamnés à l'absence,
En perdant le plaisir, ils gardoient l'espérance.

Si l'art de narrer consiste à glisser rapidement sur les circonstances peu intéressantes, notre auteur qui semble s'y complaire et s'y appésentir, n'a pas bien connu l'art de la narration. Son début, déjà si lent et si sec, est suivi d'une autre exposition plus froide encore, et dont les six premiers vers sont d'une prose aussi traînante

que dure et contournée. Quelle construction sauvage dans cette transition ! *Maître au bord opposé, Dolon adoroit Egérie.* Chapelain ou le Mierre n'ont rien de plus pénible et de plus martelé. La construction suivante joint l'obscurité à la dureté : *Trop heureux, si troublant*, etc. On croit d'abord que *troublant* doit se rapporter à *trop heureux*, et il se rapporte au régime du vers suivant. Ces transpositions forcées sont rejettées avec soin par nos bons écrivains, et sont employées trop fréquemment par *notre Virgile;* ce nouveau poëme en est rempli. Au reste, la circonstance d'un *autre époux* choisi par le père d'Egérie, est absolument inutile, puisqu'il n'est plus question de cet autre époux dans le reste de l'épisode, et que ces mots jettés en avant font vainement attendre les effets de cette rivalité. Si *l'adresse industrieuse* est un pléonasme, cette adresse, qui est *ingénieuse à dédommager*, est bien froide, pour ne pas dire platte. Nouvelle langueur, et nouvel embarras, quand on voit *le lac* qui porte, tour à tour, *les fleurs d'Egérie* à Dolon, et *les fruits* de Dolon à Egérie. Ces *flots complaisans* qui font l'office de messagers sont incompréhensibles, d'autant plus que Dolon vient visiter l'île dans *sa barque légère* qui peut tout aussi bien apporter *ses beaux fruits;* et que l'île flottante d'Egérie pourroit aussi, quand le vent

est

est favorable, voguer vers les bords habités par Dolon. Vous verrez que cette circonstance de l'île flottante détruit entièrement l'effet du dénouement. Nous ne disons rien du nouvel enjambement, *visitoit l'île heureuse*, qui a plus de grace que le précédent; il y a sur-tout je ne sais quelle mollesse gracieuse dans cette expression: *Souvent l'heureux Dolon visitoit l'île heureuse*. La réflexion qui suit est fort agréable; elle gagneroit quelque chose à être resserrée en un vers:

Les îles, de tout tems, sont chères à l'amour.

Mais j'avoue que je ne puis souffrir le bel esprit qui vient, dans un sujet pastoral, faire languir son récit déjà beaucoup trop long, pour nous parler des îles magiques d'Alcine et d'Armide. Ajoutez à cela ce froid rapprochement: *Falloit-il se quitter? condamnés à l'absence;* et cette mesquine anti-thèse: *En perdant le plaisir ils gardoient l'espérance.* Souvenons-nous toujours que les lieux communs et les réflexions triviales tuent les narrations. Mais observez que le poëte, en retranchant ces six vers déplacés, trouvoit une excellente transition: après avoir dit que les îles sont le séjour favori de l'amour, il n'y avoit rien de si naturel que de poursuivre ainsi son histoire amoureuse:

Le tendre amour, lui-même, au gré de leur ardeur,
Voulut unir leur sort, comme il unit leur cœur.

Parmi les déités que révérent ces ondes,
Doris fut la plus belle : en ses grottes profondes
Le lac n'enferma point un plus rare trésor.
Sous les flots azurés brilloient ses tresses d'or ;
L'eau s'enorgueillissoit d'une charge aussi belle,
Les flots plus mollement murmuroient autour d'elle :
Les nymphes l'admiroient. Le jeune Palémon
Pour elle de sa trompe adoucissoit le son,
Et jamais chez Thétis nymphe plus ravissante
Ne reçut les baisers de l'onde carressante.
Eole l'adoroit, et son fougueux amour
Vainement l'appelloit dans sa bruyante cour ;
La nymphe refusoit les farouches hommages
D'un Dieu dont les soupirs ressemblent aux orages :
L'amant le plus bruyant n'est pas le plus aimé.
L'amour vole à ce Dieu par lui-même enflammé.
Eole, écoute-moi, lui dit-il. Egérie
Du sensible Dolon dès long-tems est chérie ;
Son père la destine aux vœux d'un autre amant :
Seconde mes désirs pour ce couple charmant.
Que l'île d'Egérie, au gré de la tempête,
Vers les champs de Dolon vogue, aborde, et s'arrête ;
Qu'alors tous deux unis ils se donnent leur foi :
Je le jure, à ce prix Doris vivra pour toi.
Mais ne l'entraîne point dans ta cour turbulente,
Permets-lui d'habiter dans sa grotte charmante ;
Ecarte de ses bords l'Aquilon furieux,
Et que les seuls zéphirs soupirent dans ces lieux !
L'amour le veut ainsi. Le Dieu parle et s'envole.
L'espoir d'un prix si doux flatte le cœur d'Eole.
Pour hâter un bonheur de qui dépend le sien,
Il veut de ces amans former l'heureux lien.

Cet incident de l'amour qui va trouver Eole pour faire voguer l'île d'Egérie vers les champs de Dolon, étoit heureusement imaginé, ou imité de Virgile, afin de jetter du merveilleux sur cet épisode; mais il ne falloit pas l'amener à travers les longueurs d'une troisième exposition, dans laquelle on refroidit l'attention principale, en voulant nous intéresser pour *Doris* dont on nous fait un portrait si détaillé, et qui ne devoit pas occuper une si grande place, puisqu'elle n'est ici qu'un léger accessoire, et une récompense promise à Eole s'il favorise les projets de l'amour. Lorsque Virgile se sert du même moyen, il n'allonge point sa narration par de si petits détails; il se contente de mettre dans la bouche de Junon deux ou trois mots sur la beauté de *Deïopée*, qu'elle promet pour épouse au dieu des vents. C'est par cet art qu'on ne dit rien de superflu, et que le récit va rapidement à son but. La marche du bel esprit est toute différente; il s'arrête à cueillir par-tout de petites fleurs dont il se pare; il est plus occupé de lui-même que de son projet. Voilà ce qui nous a valu le portrait de *Doris* dont nous n'étions point du tout curieux. Le passage que nous venons de transcrire, commence par une faute contre la langue : *Au gré de leur ardeur, voulut unir leur sort, comme il unit leur cœur.* On dit bien l'ARDEUR *de deux* amans, et le *sort* qui

leur est commun; il n'en est pas de même du *cœur ;* on ne peut unir que deux cœurs; jamais on n'a dit l'union du cœur de deux personnes. Il falloit nécessairement, *comme il unit leurs cœurs :* mais cela ne rime plus. Je n'aime guère ce *lac* qui *renferme* une déité dans *ses grottes,* comme son *plus rare trésor.* Cela n'offre pas un sens bien naturel. Doris est-elle en prison dans les grottes du lac? J'aime encore moins Doris qui est une *charge si belle.* Ce mot *charge* est un peu lourd pour une légère naïade. Une expression non moins défectueuse, ce sont les flots qui *murmurent mollement.* La *mollesse* ne peut s'appliquer au *murmure,* quelque doux qu'il soit. Les vers qui viennent ensuite sont fort jolis; mais plus ils sont ingénieux, plus ils font oublier le sujet principal; et il faut convenir qu'*Egérie* est éclipsée par *Doris;* on aimeroit mieux suivre l'aventure de la nymphe que celle de la bergère. Il y a une équivoque désagréable dans ce vers: *L'amour vole à ce Dieu par lui-même enflammé.* Il semble qu'Eole soit enflammé par *lui-même,* et sans doute le poëte a voulu dire qu'il étoit enflammé par l'amour *lui-même.* Dans tous les cas, *lui-même* est une cheville. Ce qui est pire que cela, c'est la sécheresse et la froideur du discours de l'amour *lui-même.* Notre poëte n'est pas heureux quand il fait parler ses personnages; il garde tout

son esprit pour lui ; il ne daigne pas en faire part à l'amour qui s'exprime sans grace, sans douceur, sans chaleur, même sans finesse et sans élégance, ou plutôt il paroît que l'amour ne l'a pas inspiré. Pour se faire écouter, l'amour a-t-il besoin de dire *écoute-moi?* ce début est lourd et trivial. Il en faut dire autant d'Égérie qui est chérie *dès long-tems* du *sensible* Dolon, et des *désirs* de l'amour pour *ce couple charmant*, et du *gré de la tempête*, et de ce dur hémistiche *vogue, aborde et s'arrête*, et du suivant qui n'est pas moins dur, qu'*alors tous deux unis*, et de cet autre qui est si commun, *Doris vivra pour toi.* Tout cela n'est digne, ni de l'amour, ni même de l'abbé Delille. Il y a plus ; c'est une grande mal-adresse à l'amour de vouloir qu'*Eole* laisse soupirer les *zéphirs* autour de sa nymphe ; ce n'est pas ainsi qu'il doit s'y prendre pour engager dans ses intérêts un amant jaloux, qui le sera bien davantage quand il sera époux. Il étoit difficile de tirer un plus mauvais parti d'une invention très-agréable en elle-même. Voyons le reste de l'épisode :

Un jour, (l'île ce jour ne les vit point ensemble)
Soudain l'air a mugi, l'onde croît, l'île tremble,
Les flots tumultueux rugissent à l'entour :
Rien n'égale un orage excité par l'amour.
L'île cède, Egérie est en pleurs sur la rive.
Elle rappelle envain son île fugitive,

Hélas ! et son amour, injuste un seul moment,
Craint, en perdant sa dot, de perdre son amant,
Fille aimable, bannis une crainte importune !
L'aveugle amour est cher à l'aveugle fortune,
Et tous deux de ton *île ils* dirigent le cours.
Le terrain vagabond, après de longs détours,
Se rapproche des lieux où, seul sur le rivage,
Dolon, triste et pensif, entend gronder l'orage.
Il regarde, il s'étonne, il observe long-tems
Cette île voyageuse et ces arbres flottans,
Quand soudain à ses yeux, quelle surprise extrême !
La terre, en approchant, montre *l'île qu'il* aime.
Il tremble, il craint pour elle une vague, un écueil ;
Il la suit sur les eaux, il la conduit de l'œil,
L'île long-tems encor flotte au gré de l'orage,
La vague enfin la pousse et l'applique au rivage.
Dolon court, Dolon vole, il parcourt ces beaux lieux
Si chéris de son cœur, si connus à ses yeux ;
Il cherche le bosquet, il cherche la cabane,
Où leurs discrets amours fuyoient un œil profane.
Les flots impétueux auront-ils respecté
Les fleurs qu'elle arrosoit, l'arbre qu'elle a planté ?
Trouvera-t-il encor sur l'écorce légère
De leurs chiffres unis le tendre caractère ?
Tout l'émeût, tout occupe et son ame et ses yeux :
D'un cœur moins effrayé, d'un œil moins curieux,
Un tendre ami parcourt l'air, les traits, le visage
D'un ami que les flots jettèrent au rivage.
A peine cependant le calme a reparu,
Dolon revole aux lieux d'où l'île a disparu.
Il suit sa course, il vogue ; il arrive à la plage
Où la belle Egérie, en pleurs sur le rivage,

Cherchoit encor de l'œil, plus belle en sa douleur,
L'île qui fut sa dot, et qui fait son malheur.
Il embrasse en pleurant son vénérable père;
Il tombe en suppliant aux genoux de sa mère.
Le destin, leur dit-il, vous a ravi vos biens,
Mais en vous les ôtant il vous donna les miens;
Ils sont à vous, venez. Il dit, l'onde les mène
Au rivage où leur île est jointe à son domaine.
Le changement d'abord leur déguise les lieux;
Mais d'Egérie à peine ils ont frappé les yeux,
Ah! la voilà, dit-elle. Oui, la voilà, s'écrie
Le sensible Dolon, ton île tant chérie!
Ton malheur fut cruel, mon bonheur est plus grand;
L'orage te l'ôta, mon amour te la rend.
Vers ce rivage ami les dieux l'ont amenée:
Qu'ainsi puisse nous joindre un heureux hyménée!
Il dit; la mère pleure, et le père consent,
Et la belle Egérie accepte en rougissant.
Et cependant il veut que cette île si chère
Reprenne sa parure et sa forme première.
Un pont joint à ses bords ce fortuné séjour,
Sacré par le malheur, plus sacré par l'amour;
Mais son art l'affermit, et l'onde mugissante
Vient briser sur ses bords sa colère impuissante.
Ainsi cette île errante eut un frein dans les flots,
Le bonheur un asyle, et l'amour sa Délos.

Nous avons vu qu'Eole ne répond rien à l'amour; on croit que c'est pour lui obéir plus vite; point du tout, puisque le poëte éloigne l'exécution du projet par ce mot *un jour*, qui annonce que l'amoureux Eole ne fut point assez impatient d'ob-

tenir le prix de son obéissance, pour accomplir, dès le jour même, les ordres de l'amour; et par-là il dément ce que l'auteur a dit, qu'Eole *veut hâter un bonheur de qui dépend le sien.* Le Virgile latin s'y prend différemment; son Eole fait à Junon une réponse courte et respectueuse, et dans le moment même, il déchaîne tous les vents. Cette manière est plus vive, et le récit en est plus animé. Quelque soit donc le jour qu'ait choisi l'Eole du Virgile français, *ce jour, l'île ne vit point ensemble* les deux amans. Mais où étoit Egérie? elle ne gardoit point, ce jour-là, ses chevreaux qui se gardoient tout seuls; elle étoit *sur la rive,* comme on le voit par la suite. Jusque-là on peut croire que la bergère est entraînée avec son île, et peut-être cet incident eût-il été plus naturel et plus touchant par les diverses inquiétudes de cette jeune fille égarée sur les eaux, implorant le ciel, et tendant les bras à son père, à sa mère éplorés sur le rivage. Ajoutez les alarmes de Dolon témoin des dangers que court son amante, craignant de la voir échouer contre les écueils, et engloutie dans les eaux avec son île. Les frayeurs qu'il auroit pour l'objet de son amour seroient bien autrement intéressantes que celles qu'il éprouve seulement pour cette île vagabonde. Quelle autre scène attendrissante lorsqu'Egérie aborderoit au rivage où Dolon, prêt à se jetter à

la nage pour la sauver, ou périr avec elle, la recevroit dans ses bras! Enfin, Dolon ramenant Egérie à ses parens, auroit bien d'autres droits pour obtenir sa main, que la fausse générosité avec laquelle il vient rendre une île qui n'a point cessé de leur appartenir, puisqu'il importe peu qu'une île flottante ait flotté d'un côté ou d'un autre. Quoiqu'il en soit de ce nouveau plan, celui que l'auteur a suivi est exécuté d'une manière vague et froide. *L'air a mugi, l'onde croît, l'île tremble. L'air a mugi* ne suffit point lorsqu'on a fait intervenir le dieu des vents. *L'onde croît*, est-ce par des torrens de pluie? il n'en est pas question. Il falloit *l'onde se soulève. L'île tremble, l'île cède*, ces expressions ne sont pas assez justes; il ne faut pas un si grand orage pour faire *céder* une île flottante qui n'est arrêtée nulle part; elle ne *tremble* pas, elle est poussée par les vents; elle ne *cède* pas, elle est entraînée. La situation d'Egérie est peinte bien foiblement, il y a même du faux dans cette crainte *de perdre son amant en perdant sa dot*, puisqu'on a vu que son père ne lui avoit promis cette dot que pour épouser un autre que *Dolon*. Il n'y a guère plus de vérité dans la maxime : *L'aveugle amour est cher à l'aveugle fortune*; car la fortune est rarement d'accord avec l'amour, et leur aveuglement n'est pas une raison pour qu'ils se rencontrent. Et d'ailleurs, pourquoi

faire intervenir la *fortune* dans un événement dont Eole est le maître? *Le terrain vagabond se rapproche*, etc., est aussi faux que mesquin; il faut s'être déjà approché pour se *rapprocher;* s'il y a quelque chose plus froid, c'est *la terre qui montre l'île*. L'épithète de *voyageuse* n'est-elle pas trop badine pour cette île *égarée* par l'orage? Les négligences de style se succèdent à mesure que le récit se réfroidit. *Dolon court, il parcourt ces beaux lieux si chéris, si connus; il cherche le bosquet, il cherche la cabane*. Que de mots entassés pour suppléer aux sentimens! Que signifie cet *œil profane* que fuyoient leurs amours? étoit-ce l'œil du père ou de la mère d'Egérie? La petite île n'avoit pas d'autres habitans. Cet ŒIL PROFANE est un sacrifice du bon sens à la rime. Quelle petite opposition d'idées entre *des fleurs* et *des flots impétueux!* Pourquoi cette *écorce* des arbres où ils ont gravé leur nom est-elle *légère?* et quelle misérable expression que *le caractère des chiffres!* plus misérable encore avec l'épithète de *tendre*. Combien *tout occupe son ame* est glacial! Combien un tendre ami, qui *parcourt l'air d'un ami*, est dur et bizarre! Nous ne dirons rien de la rime non permise de *reparu* et *disparu*. Nous remarquerons que la froideur du récit augmente au moment même où il devroit s'échauffer de plus en plus, c'est-à-dire, en appro-

chant du dénouement. *Revole aux lieux d'où l'île*, etc., n'est pas même de la bonne prose. Quelle dure sécheresse dans la peinture de la douleur d'Egérie qui *cherche de l'œil, plus belle en sa douleur, l'île qui fut sa dot, et qui fait son malheur!* ces constructions pénibles, ces idées vagues, cette puérile antithèse de *dot* et de *malheur*, tout cela blesse également l'oreille, l'esprit et le sentiment; et encore une fois, cette dot perdue ne fait point son malheur, puisque sa main ni sa dot n'étoient point destinées à Dolon. *Le sensible Dolon* touche encore moins, quoiqu'il *embrasse en pleurant*, et qu'*il tombe en suppliant;* son petit discours sec n'annonce ni un amant qui pleure, ni un amant qui supplie; et il ne devroit pas dire : *Le destin vous a ravi vos biens; en vous les ôtant il vous donna les miens;* car cette île flottante, quoiqu'elle ait changé de place, appartient toujours à ses maîtres, et n'est point devenue le bien de Dolon. Que signifie ce vers : *Le changement d'abord leur déguise les lieux?* L'île n'est point *changée* pour avoir passé d'un rivage à l'autre, et les lieux ne sont point *déguisés* par ce trajet. N'y a-t-il pas un peu de niaiserie dans cette double explication : *Ah la voilà! oui la voilà?* cela est-il bien relevé par *ton île tant chérie?* sans parler du nouvel enjambement, *s'écrie le sensible Dolon*, qui

est à peine tolérable dans l'épitre la plus familière. Je vois bien deux petites antithèses de bel esprit dans les deux vers suivans : *Ton malheur fut cruel, mon bonheur est plus grand; l'orage te l'ôta, mon amour te la rend;* mais je ne vois point que cette recherche badine convienne à la situation du *sensible* Dolon, qui devroit montrer des sentimens plus délicats, ne pas faire son *bonheur* du *malheur* de sa maîtresse, ni se faire généreux du bien d'autrui. *Mon amour te la rend* est aussi dur que peu honnête. Quoi! s'il n'étoit pas amoureux, s'empareroit-il de l'île d'Egérie? veut-il par ce langage forcer le père et la mère à lui donner leur fille? tout est mal pensé et mal écrit dans ce dénouement. Remarquez aussi que des quatre ou cinq discours semés dans cet épisode, il n'y en a pas un de supportable. Enfin *la mère pleure et le père consent, et la belle Egérie accepte en rougissant,* l'auteur nous réservoit ce trait pour le dernier; c'est-à-dire qu'il termine par la prose la plus sèche et la plus triviale un récit plein de sécheresse et de trivialité, où l'on rencontre, de tems en tems, des vers très-agréables.

Par cet examen détaillé d'un épisode de cent quarante vers, nous avons d'abord voulu prouver que notre méthode n'est pas celle de ces critiques de mauvaise foi qui condamnent impérieusement

un ouvrage, sans motiver l'arrêt qu'ils prononcent, et sans oser citer un passage de quelque étendue, dans la crainte de se voir convaincus de partialité et de fausseté dans leur jugement, outre qu'il est facile de blâmer quelques vers isolés qui trouvent souvent leur excuse dans ceux qui précèdent ou qui suivent, et qu'on a soin de ne pas rapporter. Voilà comment cette espèce de censeurs vendus à quelque parti ont l'art de rendre *aisé* ce qu'ils appellent la *critique*, et ce qu'on doit appeller dénigrement. Ils y trouveroient plus de difficultés s'ils avoient les deux principales qualités du véritable critique; je veux dire *science* et *conscience*. Qu'ils se donnent la peine d'acquérir cet esprit d'analyse qui saisit l'ensemble d'un ouvrage, et les rapports de toutes ses parties, pour en faire sentir le fort ou le foible, les justes proportions ou les difformités; qu'ils aient cette justesse d'esprit capable de discerner le vrai du faux dans la pensée et dans l'expression; ce sentiment prompt et délicat qui démêle les beautés et les défauts, qui ne se laisse point surprendre par les défauts brillans, ni par les beautés déplacées, qui indique à un auteur les moyens de perfectionner ou de corriger son ouvrage; cette sagacité qui trouve dans la nature les raisons et les motifs de la censure ou de l'approbation; cet art de mettre l'une et l'autre dans leur véritable jour, et de ren-

dre sensibles, évidens, palpables, pour ainsi dire, des beautés ou des défau s qui n'étoient pas même apperçus; qu'ils aient enfin ce jugement sûr et incorruptible qui balance les bonnes et les mauvaises qualités dans leurs différens degrés de mérite ou d'imperfection; qui décide si les unes l'emportent sur les autres, et si, d'après cette compensation, un ouvrage doit être réputé bon, mauvais ou médiocre. Quand ils en seront venus là, ils pourront prononcer sur les productions du goût et du génie, ils pourront exercer la critique avec honneur, et ils ne diront plus qu'elle est *aisée*.

Mon second motif, dans l'analyse de ce long épisode, a été de bien constater que le talent de notre poëte, fort heureux en certaines parties, n'est point du tout propre à ce qui demande un peu d'invention et d'ensemble, non plus qu'à la narration, ni à la peinture des sentimens et des passions. Voilà ce qui l'a jetté dans le genre descriptif, qu'il a rendu moins ennuyeux que d'autres écrivains, par des détails plus rians, plus ingénieux, et par une vivacité de style qui le sauve quelquefois de la monotonie du genre. Tous ceux qui l'ont suivi dans la même carrière n'ont pas eu son esprit, son élégance fleurie, ses brillans contrastes, ni son adresse à rassembler de toutes parts ce qui peut enrichir ses collections de paysages; mais pour se livrer à cette manie de tout décrire,

manie affectée aux petits génies, ils n'ont pas eu d'autre raison que la sécheresse de leur ame, et l'impuissance de rien sentir. La poésie est l'art d'émouvoir; ils en ont voulu faire exclusivement l'art de colorier; et ils ne savent pas que ce qu'il y a de plus tecnique dans la versification demande encore une souplesse, une aisance, une grace, une harmonie qui sont le fruit d'une exquise sensibilité.

Nous avons déjà dit, et nous répétons que notre dessein n'a pas été de faire une critique suivie de *l'Homme des champs.* D'autres se sont chargés du soin minutieux de relever tous les mauvais vers de cet ouvrage, et la tâche n'étoit pas difficile à remplir. Quelques amis de l'auteur ont recueilli, avec un choix étudié les vers agréables et brillans, pour en faire une couronne à l'objet de leurs adorations. L'esprit de parti s'est mêlé de la critique et des éloges. Ceux-ci ont entrepris l'apothéose d'un poëte expatrié qui avoit eu le courage de sacrifier les honneurs même de l'institut à une cause qu'il jugeoit plus honorable; ceux-là se sont prévalus d'une production foible et hasardée, pour prétendre qu'un poëte français, réfugié à Londres, ne pouvoit plus être un bon écrivain. Tout cela n'est guère raisonnable; mais l'esprit de parti peut-il raisonner de bonne foi? Pour nous, sans exalter, ni déprécier l'abbé

Delille, nous convenons qu'il n'a pas soutenu la réputation qu'il s'étoit faite ; qu'il s'obstine trop long-tems à ce genre descriptif où les ressources même de son esprit ne peuvent que l'égarer de plus en plus, par la facilité qu'il y trouve pour entasser des vers sur des sujets vagues ou ingrats ; nous croyons encore que le malheur a pu altérer son talent ; car les bons endroits de ce nouveau poëme sont ceux qu'il a travaillés dans un meilleur tems. Enfin, il est possible que la dégradation où il sait que la littérature française est tombée, ait affoibli en lui ce ressort d'émulation qui excite à faire de plus grands efforts pour plaire à des esprits plus éclairés ; et qu'il n'ait pas eu de ses lecteurs cette bonne opinion qui rend un auteur difficile pour lui-même.

Histoire du règne de Guillaume II, roi de Prusse; *et* Tableau politique de l'Europe, *depuis* 1786 *jusqu'en* 1796; *par* L. P. Ségur l'aîné, ex-ambassadeur.

Seroit-il donc impossible aujourd'hui à nos écrivains de former un plan judicieux et intéressant? Leur industrie est assez habile à rassembler des détails, non pas à les assembler. De diverses parties isolées ils croient faire un tout en les entassant; mais un tout résulte de l'ordre et de la liaison de parties symétriques et assorties par de justes proportions. Un entassement, au contraire, ne présente que désordre et confusion. Tel est le défaut principal de cet ouvrage, qui n'est pas une *histoire*, mais une suite de relations diverses et de mémoires diplomatiques sur les révolutions qui tourmentent l'Europe depuis quinze ans.

L'auteur a cru lier toutes ces révolutions par un même nœud, en les attachant au règne de Guillaume II, roi de Prusse, qui a eu quelque part aux unes et aux autres. L'intérêt différent qui l'a fait agir dans chacune, ne peut établir aucun rapport entre elles, ni les ramener à ce centre d'u-

nité où elles devroient se réunir pour former un tout régulier. Si Guillaume II, pour venger, je ne sais quelle insulte faite à sa sœur, a porté la guerre en Hollande et rétabli son beau-frère dans le stathouderat; s'il a secondé les armes de l'impératrice de Russie, pour opérer le partage de la Pologne; s'il a fomenté l'insurrection des Belges; s'il s'est mis quelque tems à la tête de la première coalition armée contre la révolution française; l'influence secondaire que lui a donnée sur ces événemens, la position topographique de ses états, bien plus que son caractère politique, n'est pas un motif naturel pour le constituer mobile principal de mouvemens si divers, ni pour faire tourner ces comètes révolutionnaires autour de sa petite planète. Enfin, le règne de Guillaume II n'a pas été la cause efficiente de ces quatre révolutions; ce n'étoit donc pas à son règne qu'il falloit les rapporter; chacune d'elles forme un tout différent, où il entre comme accessoire; cet accessoire ne peut attirer à lui chaque tout séparé, pour les réunir en un seul; il est lié à chacun d'eux, mais il ne peut les lier ensemble; il y tient par quatre fils opposés, et par cette raison il n'en forme pas le nœud.

De cette étrange combinaison doivent résulter des liaisons forcées et un désordre continuel dans la narration. Voyons donc la marche de l'histo-

rien ; si elle est régulière, nous nous serons trompés dans nos observations.

Nous ne dirons rien de l'*avant-propos*, où l'on nous présente Guillaume II comme un prince très-vulgaire et digne cependant de l'attention de l'histoire, par la raison que Tacite n'a pas jugé *Claude* indigne de son pinceau; nous parlerons aussi peu de l'*introduction* qui n'est qu'un précis des *Mémoires de Brandebourg*, écrits par Frédéric II ; nous laissons encore de côté un *apperçu de la vie du grand Frédéric*, où il est peint en petit, comme *despote habile* et *jaloux des talens qu'il encourageoit, condamné par la morale, excusé par la diplomatie ;* et c'est un diplomate qui se sépare ainsi de la morale !

Après ces trois avenues, peu brillantes à la vérité, nous arrivons enfin au règne obscur de Guillaume II, qui prit d'une main foible les rênes du gouvernement que son oncle avoit *si brillamment agitées;* ce sont les expressions de l'auteur, qui ne sont pas de trop bon goût dans un début, ni peut-être nulle part, puisque *brillamment* n'est pas français, et qu'on ne voit pas bien quelle est la manière d'*agiter brillamment les rênes d'un gouvernement.*

On nous arrête encore par un quatrième préambule ; c'est un petit tableau de la situation politique de l'Europe à cette époque, et l'on nous

dit en style de procédure, que l'empereur avoit *ajourné ses projets* sur la Bavière; que la France jouissoit, *dans l'incurie,* d'un éclat trompeur; que *la capitale* du monde chrétien étoit *devenue celle des vices;* comme si tous les vices de l'Europe philosophe avoient pris leur source dans la *capitale du monde chrétien!* on ajoute, en style de jeune homme, que, *si on baisoit encore les pieds des papes, leurs mains n'osoient plus lancer la foudre;* et en plus mauvais style encore, que le successeur de Saint-Pierre avoit cessé d'être compté au nombre des *puissances influentes* de l'Europe. On nous représente le Portugal qui *se consoloit orgueilleusement de sa pauvreté par la beauté de son climat.* Une consolation si douce et si naturelle peut-elle être *orgueilleuse?* Quant au duc de Brunswick, « Jouissant de la réputation du premier général de » l'Europe, il attendoit peut-être impatiemment » des événemens *qui devoient* accroître sa gloire, » et qui, contre ses espérances, *en ont* depuis » *pâli* l'éclat. » Cette phrase n'est presque pas française; *qui devoient* offre un sens tout différent de celui que l'auteur veut lui donner. *Pâlir l'éclat* est un barbarisme; on *fait pâlir,* et l'on ne *pâlit pas un éclat.*

« L'empereur Joseph II *avoit résolu* de faire » dans l'administration des provinces belgiques,

» des changemens qui *avoient mécontenté* le cler-
» gé, etc. » Cette phrase est louche, en ce qu'une *résolution* n'est pas un acte manifeste, et que le *mécontentement* du clergé suppose cette résolution accomplie ou du moins évidente. Il falloit dire peut-être que l'empereur *se montroit résolu*, etc.

« L'Europe alloit être bouleversée par cette *phi-*
» *lantropique* et paisible philosophie qui avoit si
» constamment prêché la paix, et dont l'éloquen-
» ce, *amie de la raison et de l'humanité*, avoit
» si souvent, si justement condamné le machiavé-
» lisme des ministres, l'*arbitraire* des princes, l'in-
» tolérance des prêtres, et l'ambition des conqué-
» rans. »

Si l'auteur ne se montroit pas grand admirateur de la philosophie moderne dans tout cet ouvrage, on pourroit croire qu'il a fait usage ici de l'ironie; mais cette figure est trop déguisée par l'éloge direct qu'il donne à cette philosophie, et à son *éloquence amie de la raison et de l'humanité*. Le masque de l'amitié n'est pas l'amitié même; et qu'est-ce qu'une *philosophie paisible* qui *bouleverse l'Europe*; une philosophie *amie de l'humanité* qu'elle égorge depuis dix ans? Nous ne croyons pas qu'on puisse dire l'*arbitraire des princes*, comme on dit l'*arbitraire du pouvoir*, par la raison qu'un *prince* n'est pas *arbitraire* comme son *pouvoir*.

L'auteur ne s'est point oublié dans cette esquisse de la situation de l'Europe ; il s'est niché dans un petit coin du tableau, comme ambassadeur de Russie, mais d'une manière si modeste que tout le monde l'y reconnoît.

Il n'est pas aisé de deviner la liaison qu'il peut y avoir entre ce tableau de l'Europe et le second chapitre où l'on nous peint le nouveau gouvernement de Guillaume II, d'abord d'une manière assez flatteuse, et ensuite avec les couleurs les plus satyriques. On prétend que « les *démarches* de » Guillaume pour retenir l'abbé Raynal à Berlin, » *lui* avoient fait beaucoup d'honneur, et que son » empressement de voir cet écrivain profond et » hardi, portoit à croire qu'il aimeroit qu'on lui » dit la vérité. » Ceci fait bien sentir que l'ironie précédente sur la philosophie n'est point sincère. Voilà un prince qui fait des *démarches* pour retenir un philosophe,. et quoique l'équivoque du pronom *lui* laisse douter à qui des deux ces démarches *font honneur*, on voit bien, par la suite de la phrase, que c'est aux dépens du prince qu'on fait honneur au philosophe. Mais y a-t-il beaucoup de jugement à louer Guillaume d'avoir tant accueilli le plus fougueux missionnaire de cette même philosophie qui alloit *bouleverser l'Europe?* L'éloge de ce nouveau règne est fort court, puisque, selon l'auteur, *le courage du nouveau roi*

se refroidit presque aussi vîte que le corps de son illustre prédécesseur; et la Prusse ne tarda pas à s'appercevoir du vide immense que laissoit cette ombre immortelle. Cet accouplement du style satyrique et du style emphatique réunit les deux défauts les plus opposés à la noble simplicité de l'histoire. La première image ne seroit convenable que dans une peinture boufonne, et la seconde ne conviendroit nulle part : on ne voit pas comment une *ombre immortelle* peut *laisser un vide immense.* C'est ce qu'on appelle du *Phébus;* car ce n'étoit pas l'ombre qui remplissoit ce vide; c'est le grand roi qui, en disparoissant, n'y laissoit plus que son ombre. Voilà pourtant ce qu'on nomme aujourd'hui un style brillant. Les incorrections nous arrêtent à chaque page. Peu après, je trouve que le duc de Brunswick « se *conserva* » par sa sagesse *la possibilité de profiter* d'autres » circonstances plus favorables, *calculant* avec » raison que l'homme de talent qui *n'a rien mis* » *contre lui,* est toujours appellé dans les cir- » constances critiques. » *Conserver la possibilité de profiter* n'est qu'une tournure très-négligée; mais ce *calcul* d'un homme qui ne *met rien contre lui,* est à-peu-près inintelligible.

Les réflexions que l'historien aime à prodiguer, n'ont pas toujours beaucoup de justesse. Après avoir dit du nouveau roi que *ses jours étoient vides,*

et ses nuits consacrées à de honteuses orgies, il remarque un peu plus loin que « l'alliance de la » volupté et de la superstition étonne constam- » ment la raison, et se renouvelle toujours. » L'alliance de deux foiblesses n'est point du tout étonnante. Si la volupté s'allioit avec une piété sincère, ce seroit alors que la raison seroit justement étonnée.

La satyre du règne de Guillaume II amène, je ne sais comment, d'autres détails satyriques sur la czarine Catherine II, et sur son voyage en Crimée; comme *le ministre Ségur* paroît plusieurs fois sur cette nouvelle scène, on peut conjecturer que c'est là le principal motif qui lie ce troisième chapitre au précédent. Quoiqu'il en soit, après un court sommaire des longs démêlés entre les Turcs et les Russes, l'historien ne trouve pas d'autre transition que celle-ci, pour passer au quatrième chapitre. « Il faut actuellement quitter l'Orient, et » tourner nos regards vers la Hollande. » Il ne tenoit qu'à l'auteur de tourner ses regards d'un autre côté, et la transition auroit été tout aussi bonne.

Ce chapitre quatrième contient un précis assez sec de la révolution de Hollande; mais l'auteur, mécontent sans doute de la sécheresse de son abrégé, y joint un *mémoire* très-diffus du citoyen Caillard, sur le même sujet; ce mémoire n'a pas moins de deux cent cinquante pages. Cette ma-

nière de traiter l'histoire est assez singulière; c'est ce qu'on appelle multiplier les êtres sans nécessité. Si l'abrégé ne dispensoit pas du mémoire, le mémoire dispensoit de l'abrégé; ou plutôt il falloit se dispenser de l'un et de l'autre; il falloit profiter de la relation du diplomate, et en évitant sa prolixité utile à ceux pour qui il travailloit, réduire la narration à de justes bornes, également éloignées d'une précision obscure, et d'une diffusion minutieuse. Mais joindre un récit minutieux à un obscur abrégé du même récit, c'est avoir trop de confiance en la bénignité du lecteur; c'est afficher de petits moyens pour grossir inutilement des volumes; et c'est une surabondance d'autant plus fastidieuse que le sujet est plus mesquin. Cette prétendue révolution de Hollande n'est guère autre chose qu'une tracasserie, où de petites intrigues de vanité occupent de fort petits personnages. Les événemens, quels qu'ils soient, n'acquièrent de l'importance que par le caractère des hommes qui les conduisent. Ce sont les grands hommes qui font les grands événemens. Quant aux révolutions et aux catastrophes causées par les passions turbulentes et basses d'hommes sans talent et sans caractère, où prendroient-elles cette grandeur qui excite l'admiration et l'intérêt? elles n'inspirent que le mépris, l'horreur, et quelquefois la pitié. Rien n'est grand que ce qui élève l'ame,

et la plupart des révolutions sous lesquelles tant d'empires se sont écroulés, qu'ont-elles fait autre chose que dégrader les ames et avilir l'humanité !

De cette obscure révolution de Hollande, qui remplit trois cents pages dans ces mémoires diplomatiques, et n'occupera peut-être que trois lignes dans l'histoire, l'auteur passe à des événemens plus obscurs encore, à de petites intrigues de divers cabinets de l'Europe, qui font la matière de son cinquième chapitre. Tout cela s'est écoulé de nos jours et sous nos yeux, sans attirer notre attention, et le récit qui veut envain les fixer dans notre mémoire, ne les retire un moment de l'oubli, que pour les livrer aux nouveaux dedains de notre parfaite indifférence. Qui est-ce aujourd'hui qui se soucie, et se souciera-t-on jamais des sottises d'un cardinal de Loménie, qui empêche l'alliance de la France avec la Russie ? Mais comment l'historien diplomate qui eut quelque part aux négociations, pourroit-il se défendre d'en parler ? Il falloit bien nous apprendre que « le ministre français (Ségur) qui n'étoit pas » dans le secret du cardinal, s'acquitta des ordres » qu'il avoit *reçus avec* circonspection, et ce- » pendant avec assez d'efficacité pour obtenir un » plein succès. » Et quel fut ce *plein succès*? le voici : « On réprimanda le ministre Ségur d'avoir » trop pressé la marche de la négociation dont

» on l'avoit chargé ; ainsi ce projet d'alliance n'eut » d'autre effet que d'aigrir les rois de Prusse et » d'Angleterre. »

Certes, ce *plein succès* est assez plaisant : le ministre Ségur devoit plutôt dire avec Sosie :

O juste ciel ! j'ai fait une belle ambassade !

Si notre auteur a une haute opinion de ses *succès* en fait de négociation, il en a une très-médiocre de Gustave III, roi de Suède, auquel il veut bien accorder du courage, en lui refusant *du talent pour la guerre*, et dont il raconte avec une négligence, une sécheresse affectée, l'expédition contre la Russie. D'après les réflexions de l'*ex-ambassadeur* sur cette entreprise, on présume qu'elle auroit été plus heureuse si le roi de Suède avoit pris conseil du ministre français.

Le roi de Suède fait bientôt place aux Polonois, qui ne paroissent d'abord qu'un moment sur la scène, avec la résolution de secouer le joug de la Russie ; et il faut avouer que cette révolution si sèchement annoncée, et un peu mieux racontée par la suite, est le morceau le plus intéressant, quoique le plus court de cet ouvrage. Le courage héroïque des Polonois, et la cause qu'ils défendoient, méritoient mieux les trois cents pages que remplit si mal l'indolence tracassière des Hollandais pour une querelle de vanité bourgeoise.

Par l'intrépide résistance de la valeur Polonoise, si mal secondée d'un roi foible et soumis à l'ennemie de sa nation ; par les efforts courageux de cette noblesse réduite à ses propres forces, et n'opposant qu'un petit nombre de défenseurs à des aggressions formidables, on peut juger de ce qu'elle auroit fait avec de plus grands secours, et avec un roi tel que Gustave III. Aussi les malheureux succès d'une si juste défense inspirent cet intérêt et cette admiration qu'on refuse à des révolutions plus heureuses, mais coupables, que le crime et la force ont fait triompher. C'est à la révolution de Pologne que nous nous arrêterons pour faire sentir que le vrai mérite de l'histoire est attaché, non pas aux événemens qu'elle raconte, mais aux grands caractères qui les ont illustrés ; et que cet éclat de gloire qu'elle ne peut donner à des succès qui accompagnent d'obscurs scélérats, elle sait le répandre sur les malheurs même de la vertu généreuse trahie par la fortune.

Nous laisserons donc à l'écart la révolte Brabançonne, allumée par l'imprudence philosophique de Joseph II, attisée par un mauvais prêtre et soufflée par un méchant avocat. Cette misérable révolte qu'on veut bien nommer révolution, tient peu de place à la vérité dans ces mémoires, mais elle en tient encore trop ; ce qui ne mérite pas

d'être sû, ne mérite pas d'être écrit. Nous relèverons seulement une réflexion très-singulière de l'auteur, sur ce que les Belges, à l'imitation des Français, proclamèrent *la souveraineté du peuple.* Il dit d'abord que ce n'est pas là *un principe*, mais *un fait*, et il ajoute : « Il est difficile de faire comprendre à la fois au peuple, » et qu'il est souverain, et qu'il ne peut exercer » la souveraineté. »

En effet, ce mystère metaphysique est fort incompréhensible ; il faut, pour s'y soumettre, la foi insurrectionnelle ; c'est comme si un charlatan disoit à un homme impuissant : Vous avez le droit naturel de faire des enfans ; mariez-vous ; vous ne pourrez pas exercer votre droit, et j'en userai à votre place. Ce langage n'est pas plus ridicule que celui des philosophes ; ils ont dit au peuple : Nous te déclarons souverain, mais incapable d'exercer la souveraineté que nous exercerons à ta place. Le peuple et l'impuissant seroient-ils assez stupides pour ne pas *comprendre* qu'on se moque d'eux ?

Nous laisserons aussi de côté la révolution française sur laquelle on a déjà écrit presque autant de volumes qu'elle a causé de massacres. L'extrême circonspection du nouvel historien ne plaira presque à personne ; on croira n'y voir d'une part qu'une froide indifférence pour d'horribles mal-

heurs ; et de l'autre, beaucoup trop de déférence pour les préjugés philosophiques. On croira peut-être y voir encore le dépit de l'ambition trompée, et l'espérance de perdre enfin le titre d'*ex-ambassadeur.* Dans cette narration si foible, si tronquée, dont la froideur semble condamner l'indignation de nos souvenirs, et chargée de réflexions apathiques qui donnent presque toujours le tort au malheur, on remarque cependant un morceau fort bien écrit, et même assez éloquent sur la mort de Louis XVI. On regrette que l'ex-ministre français n'ait pas été honoré dans cette occasion de la confiance de son roi, et qu'il n'ait pas eu la gloire de défendre ce vertueux accusé, sur le plan qu'il propose.

Mais encore une fois laissons ces affreuses catastrophes où l'on ne peut que gémir sur les malheurs de la foiblesse, et frémir sur les succès du crime ; ce sont les malheurs ou les succès de la vertu courageuse qui élèvent l'ame ; le cœur humain s'amollit par la pitié, c'est l'admiration qui le fortifie. Arrêtons-nous donc sur la révolution de Pologne. Nous en réunirons les parties éparses dans ces mémoires, et séparées par des événemens qui n'y ont aucun rapport ; et si l'on veut juger, d'après cette relation, du talent de l'auteur pour écrire l'histoire, nous lui aurons rendu service en fixant les yeux du lec-

teur sur la narration dans laquelle il a le mieux réussi.

Nous ne répéterons point ce que l'auteur a répété lui-même, après cent auteurs, contre les vices de la constitution de Pologne. Avec cette constitution vicieuse, les Polonois se sont soutenus glorieusement pendant des siècles; quand ils ont voulu la réformer, ils ont péri avec elle. Le principe de vie d'une nation n'est point dans sa constitution politique, mais dans sa constitution morale.

Notre historien auroit pu dire et n'a point dit que, depuis long-tems, les nobles Polonois s'occupoient de cette réforme. Le comte de Vellioski, entr'autres, dans un long voyage qu'il fit à Paris, il y a plus de trente ans, avoit engagé Rousseau et Mably, séparément et à l'insçu l'un de l'autre, à écrire un plan de réformation, ou de constitution nouvelle. L'ouvrage de Mably n'est que raisonnable et sévère, comme tous ses autres ouvrages. Celui de Rousseau, l'un des meilleurs et des plus sages qui soient sortis de sa plume, est plein d'éloquence, et même de prudence, de ménagemens et de respect pour l'antique constitution de ces braves descendans des Sarmates; il semble, dans cet écrit, avoir voulu faire une sorte de réparation pour les principes durs et outrés de son Contrat Social; il y semble même, par un

ton doux et affectueux, quoique noble, s'attrister et s'attendrir d'avance sur le malheureux sort qu'il prévoyoit pour ce peuple, dans une opération si douteuse et si périllense. Le comte de Veilloski fit plus; il détermina Mâbli, en 1776, à faire, avec lui, le voyage de Pologne, pour voir de ses propres yeux la nation dont il devenoit le législateur. Mably rapporta de Pologne la maladie dont il mourut quelques années après, et la conviction de l'inutilité de son livre. Je devois, disoit-il, faire le voyage avant l'ouvrage, et alors je n'aurois pas écrit. C'est ainsi que s'exprime le philosophe qui n'est pas charlatan.

Ce fut douze ans après que la Pologne, déjà démembrée par trois puissances, supportant plus impatiemment le joug de la Russie, et pleine d'une indignation, d'un ressentiment qu'échauffoient encore les suggestions de la Prusse, commença de vouloir se soustraire à son humiliation. On ne pouvoit parler d'un Russe à un Polonois, sans le voir pâlir de crainte et frémir de rage. Ce seul nom lui rappelloit sa gloire flétrie, sa liberté perdue, ses lois détruites, ses biens ravis, sa famille persécutée, son honneur outragé. Les promesses artificieuses de la Prusse faisoient entrevoir à ces cœurs ulcérés la douce espérance d'être délivrés du joug de leur mortelle ennemie. Luchésini, ministre de cette cour à Varsovie, eut ordre

ordre de nourrir les espérances, d'enflammer les esprits, et il remplit parfaitement sa mission.

« Luchésini, dit notre auteur, réunissoit toutes les qualités du courtisan adroit et du politique habile ; instruit sans pédanterie, sa mémoire lui fournissoit autant de faits utiles pour son travail, que d'anecdotes agréables pour la société ; son intimité avec le grand Frédéric lui avoit fait acquérir une haute considération ; son caractère insinuant l'introduisoit dans tous les partis ; sa finesse lui en faisoit promptement découvrir tous les secrets, et sa *chaleur active* cachant sa dissimulation, lui donnoit l'air de la franchise, et persuadoit aux Polonois qu'il embrassoit leur cause avec autant de zèle que s'il avoit été leur compatriote. Déplorant les malheurs de la Pologne, retraçant tous les crimes des Russes, exaltant la probité généreuse du roi son maître, il s'indignoit contre les imposteurs qui supposoient au cabinet prussien l'idée d'un nouveau partage.

» Frédéric-Guillaume, disoit-il, cherchoit une plus noble gloire ; il vouloit garantir l'Europe de l'ambition des barbares du Nord ; il prétendoit opposer une barrière à leur *avidité ;* son dessein étoit de rendre à la Pologne son éclat, sa gloire, sa liberté. Le moment étoit venu d'exécuter ces nobles projets. L'ambitieuse Catherine voyoit ses états menacés à la fois par les Turcs et par les

Suédois, et désolés par la famine ; ses finances étoient épuisées, ses soldats découragés. Déjà cette artificieuse princesse, effrayée par ces nouveaux périls, quittoit le langage insultant qu'elle avoit si long-tems employé, et avoit recours aux caresses et aux prières pour aveugler les Polonois dont elle redoutoit l'énergie. Elle calomnioit le roi de Prusse, parce qu'elle craignoit qu'il ne fût leur libérateur. Elle vouloit, par un traité funeste, les retenir dans ses fers, et les armer contre leur véritable appui. Mais cet espoir *frivole* devoit promptement s'évanouir. La nation Polonoise étoit trop éclairée pour tomber dans un piége si grossier, trop *énergique* pour oublier tant d'injures ; elle alloit enfin suivre les conseils d'un prince généreux, repousser avec mépris une alliance honteuse, briser un joug odieux, et reconquérir des droits sacrés.

Les Polonois, altérés de vengeance comme tous les opprimés, et avides d'espérance comme tous les malheureux, se laissèrent promptement éblouir par ces brillantes illusions ; entraînés par leurs passions, enhardis par ces promesses, rassurés par les circonstances, et regardant Frédéric-Guillaume comme un sauveur que le ciel leur envoyoit, ils rejettèrent dédaigneusement l'alliance de la Russie, refusèrent le passage aux troupes Russes, ordonnèrent le renvoi de celles qui étoient

sur leur territoire, et après ces résolutions hardies, ils se livrèrent avec transport à la joie qu'éprouvent des captifs qui ont brisé leurs liens.

L'ambassadeur Russe, qui tenoit une cour plus nombreuse et plus brillante que celle du roi, se vit tout-à-coup isolé : il donnoit peu de tems auparavant des ordres ; alors on méprisa ses avis et l'on refusa toutes ses demandes. Tous les Polonois se dépouillant des habits modernes qui leur retraçoient leur honte, reprirent leur antique costume qui leur rappelloit à la fois leur gloire et leur liberté; toutes les dames enflammant leur courage, coupoient elles-mêmes la chevelure de ces guerriers, et brodoient leurs riches ceintures. Le roi Stanislas-Auguste, ne pouvant résister à cette ardeur bouillante dont il prévoyoit les suites, parut la partager. Son sort, pendant tout son règne, fut d'être tyrannisé tour-à-tour par son peuple ou par ses voisins. Comme il avoit peu d'*énergie* et beaucoup de lumières, son esprit *clairvoyant* ne lui servit jamais qu'à prévoir ses malheurs, sans pouvoir s'en garantir. En peu de jours, tout prit ainsi dans ce pays une face nouvelle, et la liberté, comme une *lampe* prête à s'éteindre, y jetta dans ce moment un brillant et dernier éclat.

Ici l'auteur quitte la Pologne pour s'occuper uniquement de la France, et pendant trois ans,

c'est-a-dire, depuis 1788 jusqu'en 1791, il nous laisse ignorer ce qui se passa chez ce peuple qu'il vient de nous montrer si enflammé d'ardeur pour recouvrer son antique liberté. Ce n'est qu'au milieu du second volume qu'il nous ramène à ce sujet à peine effleuré, et quitté avec peine par le lecteur qu'il intéressoit. Il y revient enfin en parlant du traité de Pilnitz.

» Les Polonois, effrayés du danger dont ils se voyoient menacés par la paix que Catherine venoit de conclure avec tous ses ennemis, avoient redoublé d'efforts et d'activité pour créer leur armée, achever leur constitution, et se mettre à l'abri de la vengeance de l'impératrice. Jamais peut-être, dans aucune époque de son existence, cette nation infortunée ne développa plus de patriotisme, de sagesse et d'*énergie* qu'au moment qui précéda sa ruine. La diète, abjurant les *préjugés* sans détruire trop subitement les institutions antiques;... relevant le peuple opprimé sans sacrifier les classes supérieures, préparant graduellement à la liberté les hommes qu'un affranchissement trop rapide auroit portés à l'anarchie, proclama, le 3 mai 1791, la constitution qu'elle venoit de décréter, et qui fut reçue par tous les citoyens avec d'autant plus d'enthousiasme qu'elle sembloit assurer et la gloire et le bon-

heur des générations futures, sans coûter de larmes ni de sang à la génération qui existoit.

» Par cette charte constitutionnelle, les dynasties étoient électives, et le trône héréditaire ; le roi, revêtu de la puissance nécessaire pour faire le bien, n'avoit aucun pouvoir pour faire le mal... Il est (1) vrai que, ne pouvant renverser tout-à-coup le *préjugé enraciné*, qui ne rendoit citoyen que le noble, les nobles seuls devoient composer les deux chambres législatives. Mais pour obvier à cet inconvénient, on accordoit à la bourgeoisie l'admission à tous les emplois militaires et aux places d'administration civile qui ennoblissoient. Chaque diète étoit de plus obligée d'ennoblir trente bourgeois : et il étoit évident que, d'après ce plan, en peu d'années tout propriétaire seroit citoyen, et que ce mot et celui de noble deviendroient synonimes, ce qui effaceroit sans secousse tout ce qu'il y avoit d'injuste dans ces distinctions.

» Par l'acte constitutionnel la religion catholique étoit respectée, mais la tolérance de tous les cultes étoit établie. Le pouvoir judiciaire étoit indépendant des autres, et quoique l'ignorance

(1) C'étoit le préjugé de Sparte, d'Athènes, et de presque toutes les républiques anciennes qui ne donnoient qu'à un petit nombre le droit de citoyen.

des paysans et leur existence sans propriété empêchassent de parler encore de leur affranchissement subit, on s'y préparoit par des essais prudens et par de sages lois sur une éducation publique, rédigées par des hommes plus moralistes que métaphysiciens.

» Aussi, quoiqu'un très-petit nombre de nobles (1) entêtés de la prérogative qui leur donnoit, à la fois, par des élections, l'espoir chimérique du trône et la certitude d'être opprimés par leurs voisins, protestassent contre cette nouvelle constitution dont ils calomnioient les auteurs, ils ne furent écoutés que par Catherine II, dont l'ambition ne vouloit pas que la Pologne devînt une puissance.... Leur aveuglement fut tel que, malgré le discours éloquent er public du maréchal Potocki, au sujet de la vente des Starosties, qui condamnoit si hardiment les atteintes portées en France aux droits de la propriété, on vit les partisans de la royauté absolue se livrer à des transports de joie, lorsque Catherine fit entrer ses troupes en Pologne pour y rétablir, disoit-elle, l'ancienne constitution républicaine. »

Dans cette grande crise, l'historien abandonne encore les généreux Polonois, pour décrire fort tranquillement les horreurs des massacreurs fran-

(1) Connus sous le nom de fédérés de *Targowitz*, ville où ils se liguèrent contre la constitution de 1791.

çais. Ces interruptions out été pardonnées à l'Arioste dans un poëme badin ; mais, à coup sûr, on n'en trouve point d'exemple dans aucune histoire écrite sur un plan raisonnable. Il faut donc avoir recours à la table, très-ample à la vérité, pour savoir où retrouver la suite d'un récit si souvent interrompu. Franchissons donc trois ou quatre cents pages d'atrocités pour rejoindre les Polonois, vers le milieu du troisième volume. Mais remarquez où le mauvais plan de l'historien l'a conduit. Il se croit obligé, après avoir trop long-tems oublié la révolution de Pologne, non-seulement à répéter ce qu'il a déjà dit, mais à nous donner un sommaire chronologique de l'ancien état de cette nation. Personne n'ignore que ces éclaircissemens nécessaires doivent se trouver au commencement d'une histoire, et qu'il est mal-adroit de jetter au milieu d'un récit intéressant, dont on desire de voir la fin, des détails obscurs, arides, et des notions préliminaires. Reprenons donc le fil égaré d'une narration si mal à propos et si long-tems interrompue. Ce fut au mois de mai 1792 que l'impératrice de Russie fit entrer une forte armée en Pologne.

» Malgré le nombre et la valeur de ses troupes, elle auroit peut-être échoué dans son entreprise, si Stanislas-Auguste avoit partagé l'héroïque ardeur de ses concitoyens; mais dominé par sa foi-

blesse ordinaire, et trompé par Catherine, qui avoit toujours conservé sur lui un fatal ascendant (1), il répondoit à ceux qui le pressoient de combattre : que ce n'étoit pas contre la Pologne que l'impératrice étoit irritée, mais contre le roi de Prusse, dont elle avoit juré la perte; qu'elle renonceroit à la guerre contre les Polonois, dés qu'elle verroit la nation disposée à s'entendre amicalement avec elle; qu'au reste, il valoit mieux continuer la guerre avec la plume qu'avec l'epée.

» Il perdit ainsi un tems précieux en négociations inutiles, et même les opérations militaires étant déjà commencées, il espéroit encore appaiser son ennemi, et dans cette confiance il arrêtoit l'élan de la nation qui vouloit courir toute entière aux armes; il ralentissoit la marche de ses troupes, malgré les pressantes instances de son neveu, Joseph Poniatowski, leur général, et *paralisoit* les efforts du brave Kosciusko, qu'on forçoit à se retirer devant un ennemi qu'il avoit déjà repoussé dans plusieurs rencontres.

» Les Russes, favorisés par cette mollesse, avancèrent rapidement près de Varsovie. Catherine écrivit à Stanislas, qu'elle ne lui pardonne-

---

(1) On sait qu'avant d'être élu roi de Pologne, il avoit été le favori de l'impératrice.

roit d'avoir trompé ses espérances, *que s'il* se joignoit aux fédérés de Targowitz qui venoient à la tête des Russes pour renverser la constitution du 3 mai, et pour rétablir l'ancienne, dont l'impératrice avoit été garant. Stanislas-Auguste mérita les malheurs dont il fut bientôt accablé ; il sacrifia son pays en ordonnant à son armée, sous prétexte d'un armistice, de déposer les armes ; et se croyant plus en sûreté parmi les satellites étrangers qu'au milieu de ses concitoyens, il laissa entrer à Varsovie, comme alliés, les ennemis de la Pologne, accéda à l'acte des confédérés, qui croyoient rétablir l'ancien *régime*, et se fioient imprudemment aux promesses de Catherine ; mais la politique ambitieuse de cette princesse s'étant dévoilée, leurs remords inutiles ne purent sauver la Pologne de l'abîme dans lequel ils l'avoient précipitée. L'impératrice avoit résolu de diminuer encore le territoire de la Pologne, et proposa à Frédéric-Guillaume un partage aussi facile qu'avantageux. Le roi de Prusse publia bientôt une déclaration pour annoncer l'entrée de ses troupes dans la grande Pologne ; et, malgré les représentations des habitans de Thorn, les Prussiens enfoncèrent les portes de cette ville et s'en rendirent les maîtres. Dantzick ne tarda pas à se soumettre. Les fédérés de Targowitz, étrangement surpris de cette invasion, demandèrent à l'ambas-

sadeur russe ce qu'ils devoient penser de cette aggression, et ce qu'il falloit faire dans une circonstance si imprévue. Le ministre russe leur répondit *hypocritement* qu'il falloit avoir une confiance aveugle dans la protection généreuse de l'impératrice; qu'il ignoroit les desseins de Frédéric-Guillaume; mais qu'ils devoient se garder d'aigrir ce prince par d'imprudentes hostilités, sans avoir préalablement consulté la cour de Russie. L'impératrice leur conseilla quelques mesures défensives qui prolongèrent leur aveugle sécurité.

» Cependant les fédérés croyant la cour de Russie opposée aux desseins du roi de Prusse, publièrent une protestation contre l'entrée des troupes prussiennes en Pologne, invitant la nation polonoise à se lever, à courir aux armes, et à combattre l'ennemi qui envahissoit son territoire..... Catherine II, informée de cette fermentation générale, en prévint *l'explosion;* ses troupes eurent ordre de *comprimer, de concert* avec les Prussiens, tous les mouvemens de ce peuple infortuné, et d'arrêter tous ceux qui voudroient opposer quelque résistance à leurs opérations. Ces ordres n'empêchèrent pas l'*énergie* nationale de se manifester. L'ambassadeur russe ordonna aux confédérés de révoquer les universaux qui convoquoient le ban et l'arrière-ban de la noblesse. La confédération obéit, et recommanda aux Polonois de n'agir que

d'après les ordres de Catherine, qui pouvoit seule les sauver. Cet écrit, qui *complettoit* l'opprobe des confédérés, et démasquoit la perfide politique du cabinet de Pétersbourg, jetta le désespoir dans l'ame des Polonois...... L'impératrice cessa de ménager les confédérés, devenus pour elle des instrumens inutiles, et ordonna à son ambassadeur de se concerter avec le ministre du roi de Prusse, pour régler le partage des possessions polonoises que chacune des deux cours vouloit s'approprier. Le 9 avril 1793, ces deux ministres présentèrent à la confédération une déclaration qui développoit les destinées de la Pologne, et qui l'invitoit à convoquer au plutôt une diète pour coopérer à cet arrangement. Cet écrit ouvrit enfin les yeux des confédérés. Quelques-uns s'exilèrent ; les autres restèrent pour exécuter les ordres des usurpateurs. La diète fut convoquée à Grodno. Le roi Stanislas-Auguste publia un écrit où il déclaroit que, forcé par les circonstances, ayant sollicité vainement l'appui des puissances étrangères, et ne pouvant faire aucun libre usage de sa volonté, il adhéroit au démembrement de son pays, sans vouloir y coopérer. Le traité de cession en faveur de la Russie fut signé le 22 juillet 1793. Cette affaire terminée, Frédéric-Guillaume demanda qu'on choisît une députation pour régler la cession qu'il exigeoit à son tour. La diète s'opposa vivement à

cette demande. Les voix étant partagées, Stanislas, qui croyoit conserver quelques débris de sa couronne, fit pencher la balance pour la Prusse. On signa donc aussi le traité qui cédoit à Frédéric-Guillaume les provinces dont il s'étoit *provisoirement* emparé. La diète ensuite eut l'ordre de réduire l'armée polonoise à douze mille hommes. Cette résolution augmenta le mécontentement au lieu de le *comprimer;* plusieurs régimens refusèrent de rendre leurs armes, conservant dans leurs cœurs le projet et l'espoir de se délivrer de cette oppression. Par-tout on s'agitoit, on murmuroit, on cherchoit dans le désespoir des ressources contre la tyrannie. Une société de quatre personnes s'étant mise à Varsovie à la tête de la conjuration, eut bientôt des ramifications sur toute la surface de la Pologne; il leur falloit un chef; le roi Stanislas avoit perdu la confiance générale, et tous les soldats juroient qu'ils ne se joindroient point aux insurgens, s'ils ne plaçoient pas à leur tête le vaillant Kosciusko. Cet homme s'étoit fait connoître dès sa jeunesse par son zèle pour s'instruire dans l'art militaire. Il servit en Amérique, sous les ordres de Gates et de Wasington, qui donnèrent de justes éloges à sa bravoure et à ses talens. Rendu à sa patrie, il combattit avec éclat dans la campagne de 1792 (1), et, malgré l'infé-

(1) Pourquoi l'auteur n'a-t-il point parlé de Kosciusko,

riorité du nombre, il repoussa les Russes en plusieurs rencontres.

» Kosciusko, noble, mais d'une famille qu'il illustra le premier, d'une taille moyenne, *mais* portant dans ses regards le feu de son caractère, réunissoit toutes les qualités qui peuvent donner la gloire et la fixer. Intrépide, infatigable, incorruptible, ferme dans l'adversité, calme après la victoire, froid dans le danger, sensible pour le malheur, généreux envers ses ennemis, brûlant d'amour pour sa patrie, observateur de la justice au sein même de la guerre civile, hardi dans ses desseins, constant dans ses projets, rapide dans ses opérations, il communiquoit son ardeur à ses compagnons, dirigeoit leurs travaux, leur attribuoit modestement ses succès, inspiroit le respect par sa régularité, et l'attachement par sa douceur; aussi les soldats, les paysans, les bourgeois, les nobles l'aimoient, l'estimoient également; il concilioit tous les intérêts, *anéantissoit* les rivalités, rallioit tous les partis, et les dirigeoit avec force vers son but unique, l'affranchissement de son pays.

» Au mois de mars 1794, Madalinski (1), com-

à cette époque? c'étoit le moment de l'annoncer, puisqu'il devoit jouer par la suite un si grand rôle.

(1) L'auteur a oublié de faire connoître ce *Madalinski* avant de le faire agir.

me on étoit convenu, leva l'étendard de la révolte. Avec 800 hommes de cavalerie, il traversa tout le pays usurpé par Frédéric-Guillaume, en combattant les troupes prussiennes qui s'opposoient à son passage, et pénétra dans le Palatinat de Cracovie, au moment où Kosciusko y arrivoit. Le 24 de mars, tous les citoyens de Cracovie dressèrent et signèrent l'acte d'insurrection. Kosciusko, choisi pour chef, prêta le serment à la nation. Les troupes jurèrent fidélité à la nation, et obéissance à Kosciusko.

» Dix jours après la proclamation de l'acte insurrectionnel, le général apprenant que douze mille Russes s'avançoient rapidement contre lui, sortit de Cracovie, à la tête de quatre mille hommes, dont la plupart n'étoient armés que de faulx et de piques, et sans artillerie. Le combat dura quatre heures; l'ardeur polonoise l'emporta sur le nombre et la *tactique* de leurs ennemis, qui furent battus et dispersés. Cette victoire rendit l'insurrection générale : par-tout les Polonois prirent les armes, et jurèrent d'obéir à Kosciusko.

» L'ambassadeur russe arracha vainement à la foiblesse du roi Stanislas des ordres pour *comprimer* les mécontens. Cette démarche acheva de perdre le monarque dans l'esprit du peuple, et ne ralentit point le feu de l'insurrection. Les Russes, craignant la *fermentation* qui se manifestoit dans

la capitale, voulurent s'emparer de l'arsenal. Les citoyens alors se révoltèrent ouvertement. Envain les bataillons russes, soutenus par une artillerie redoutable, foudroyoient les habitans; ils furent assaillis de tous côtés, et après un combat de quarante-huit heures, où six mille d'entre eux furent tués, trois mille faits prisonniers, leurs généraux furent forcés d'abandonner la capitale.

» Stanislas-Auguste, délivré des maîtres qu'il craignoit, voulut alors se réunir aux insurgens; mais on avoit trop éprouvé sa foiblesse pour lui confier de si grands intérêts : il fut traité avec respect; il conserva sa garde, et jouit des honneurs dûs à son rang; mais on ne lui laissa aucune autorité (1).

» Au bruit de l'insurrection polonoise, Frédéric-Guillaume s'étoit décidé à la venir combattre en personne, à la tête de quarante mille hommes. Il ne fut arrêté dans sa marche que par l'intrépide Kosciusko, qui eut l'audace d'attaquer une armée si formidable, avec douze mille hommes assez mal armés. Après une résistance opiniâtre, le général polonois fut battu, et contraint à se retirer dans un camp retranché qui couvroit Varsovie. Les Prussiens, profitant de leur avantage, marchèrent sur Cracovie et s'en emparèrent.

(1) Voilà un peuple juste et généreux. Français, comparez.

» La nouvelle de cette perte transporta de fureur le peuple de Varsovie; quelques agitateurs, ameutant la populace, dressèrent des potences dans les rues, forcèrent les prisons et massacrèrent quelques-uns des prisonniers accusés de connivence avec les ennemis de l'état. Les autorités arrêtèrent ces désordres; et Kosciusko, n'imitant pas la coupable indulgence du gouvernement français pour les assassins de septembre, exprima dans une proclamation énergique, son indignation contre ces atrocités, emprisonna les meurtriers, et leur fit expier leur crime sur l'échafaud.

» Le roi de Prusse, réuni aux Russes, investit Varsovie; il écrivit aux habitans pour les assurer de sa protection s'ils se soumettoient, et d'une destruction totale s'ils résistoient. Ils répondirent qu'ils suivroient la destinée de l'armée. Ce monarque avoit fait promettre aux officiers polonois de conserver leurs grades dans ses troupes, s'ils vouloient se joindre à lui; tous jurèrent de partager le sort de Kosciusko, et de vaincre ou de mourir avec lui.

» Après deux mois de combats sanglans et continuels, sans succès décisifs, le roi de Prusse, qui avoit pris Vola, commanda une attaque générale pour forcer les retranchemens polonois. Le combat fut long et opiniâtre. La fermeté des insurgens triompha de la valeur des Russes et des Prussiens,

siens. Dans le même-tems une insurrection formidable éclata dans la Prusse méridionale ; les habitans de ces provinces nouvellement acquises, se levant tout-à-coup, tombèrent sur les troupes dispersées, abattirent les aigles prussiennes, s'emparèrent des armes et des munitions qu'ils trouvèrent. Frédéric-Guillaume, informé de cet événement, et craignant, s'il laissoit aux rebelles le tems de grossir leurs forces, de se voir couper toute retraite, prit le parti, après avoir inutilement bombardé Varsovie, d'en lever précipitamment le siége et de se retirer dans ses états.

» La retraite du roi de Prusse couvrit de gloire Kosciusko et ses braves compagnons ; mais leur position étoit aussi périlleuse que leur courage étoit ardent. Les dangers qui les menaçoient de la part de la Russie se multiplioient de tous côtés ; et les papiers trouvés chez l'ambassadeur russe, à Varsovie, prouvoient l'adhésion du cabinet de Vienne aux projets de partage de la Pologne. Dans cette crise terrible, Kosciusko étoit encore forcé de ménager avec sagesse les ressources que lui offroit l'*énergie* nationale..... Voici quelles étoient à-peu-près les forces dont la république pouvoit disposer. Zayontchick, avec huit mille hommes, défendoit les frontières de la Gallicie contre dix mille Autrichiens et contre les Russes. Syrakouski, à la tête de dix mille hommes, étoit chargé

de ralentir la marche de Suwarow, qui s'avançoit en Pologne avec quarante mille hommes. Josinski, commandant six mille Polonois, défendoit la Lithuanie que traversoit Fersen avec dix-sept mille Russes; et Dombrowski, qui n'avoit encore *organisé* que quatre mille hommes dans la grande Pologne, devoit observer, avec une foule de paysans mal armés, les quarante mille Prussiens qui occupoient cette frontière. Kosciusko et Poninski n'avoient ensemble que dix-huit mille hommes destinés à se porter par-tout où le danger seroit le plus pressant (1). Malgré cette multitude d'ennemis et cette disproportion de force, l'enthousiasme de la liberté auroit peut-être triomphé d'une coalition où il régnoit peu d'harmonie, et que l'opposition des intérêts pouvoit dissoudre d'un instant à l'autre; mais la trahison rendit inutiles tous les efforts de la vaillance polonoise, et Kosciusko se vit perdu au moment où il croyoit, par une victoire éclatante, assurer l'indépendance de son pays.

» Ce général étant informé que Fersen vouloit opérer sa jonction avec Suwarow, marcha rapidement contre lui. Poninski, chargé d'empêcher le passage d'une rivière, le livra aux Russes, et n'obéit point à l'ordre qu'il avoit reçu de rejoindre l'armée avec sa division. Le généralissime, privé de ce secours, fut attaqué par le général

Fersen. Quoique les *Russes fussent* trois fois plus nombreux que les Polonois, la victoire fut disputée avec acharnement pendant toute la journée. Kosciusko repoussa deux fois les ennemis, et déployant dans cette action les talens d'un général et la bravoure d'un soldat, il rendit long-tems, par des prodiges de valeur, la fortune incertaine. Mais enfin, percé de coups, il tomba, et ses troupes en se retirant le laissèrent au pouvoir de l'ennemi. Lorsque les officiers russes le firent reconnoître aux Cosaques qui alloient terminer sa vie, en entendant son nom ils témoignèrent leur admiration pour son courage, et leur pitié pour son malheur. Kosciusko ouvrant les yeux, et apprenant sa défaite, demanda vainement la mort qu'il préféroit à la captivité. Les Russes le traitèrent avec les égards dûs à son caractère, et dès qu'il put soutenir la route, ils l'envoyèrent à Pétersbourg, où l'impératrice, trop irritée pour être généreuse, renferma dans un cachot ce malheureux guerrier. Il n'en sortit qu'après la mort de cette princesse. Paul I signala le commencement de son règne en lui rendant la liberté.

» Les Polonois, en apprenant ce tragique événement, témoignèrent par des regrets éclatans leur estime pour les talens et les vertus de Kosciusko, et ils écoutèrent avec confiance les conseils qu'il leur donna du fond de sa prison; ils le

connoissoient trop pour craindre qu'aucune menace le contraignit à rien proposer d'indigne de sa gloire et de sa patrie. Enfin, lorsque les Russes assiégèrent la capitale, le jour de la naissance de leur malheureux général étant arrivé, toutes les rues de Varsovie furent illuminées, et ils célébrèrent ainsi le souvenir de ses triomphes la veille même de leur propre destruction.

» La victoire de Fersen n'abattit point le courage des Polonois. Le conseil national prit les mesures les plus vigoureuses pour défendre la liberté, et Wrascheski fut nommé au commandement général ; mais si le courage étoit le même, le même génie ne présidoit plus aux opérations.

» Zayontchik fut battu par les Russes à Chelm. Suwarow ayant défait complettement Syrakowski et l'armée polonoise, s'avança rapidement sur Varsovie. Les républicains, au lieu d'imiter l'exemple de Kosciusko, et de tenir toujours la campagne, s'étoient renfermés dans les fortifications des fauxbourgs de Prague. Suwarow s'en rendit maître, après un assaut meurtrier. Neuf mille braves Polonois périrent dans cette action ; mais ce qui ternit la gloire du général russe, ce fut le carnage qui suivit la victoire. Les maisons furent pillées, les femmes outragées, les enfans égorgés, trente mille *victimes* furent la *proie* de la vengeance et de la férocité des soldats russes. Les habitans de Varso-

vie, sans défense, furent contraints de capituler. Ignace Potocki, envoyé par eux pour négocier, vit ses demandes rejettées; Stanislas-Auguste, qui n'avoit pas conservé plus de *crédit sur* ses voisins que d'autorité sur ses sujets, voulut vainement obtenir des conditions douces et honorables; la ville fut obligée de se livrer *à la merci des volontés* de Catherine. Les troupes polonoises refusant de se soumettre, sortirent de la ville, et, attaquées de tous côtés par les Russes et les Prussiens, une partie fut tuée, l'autre dispersée; quelques-uns rendirent les armes au vainqueur. Madalinski, avec une troupe d'hommes déterminés, s'enfuit en Gallicie. Suwarow avoit promis une amnistie complette; Catherine ne tint point cet engagement, elle fit arrêter Potocki et Mostowcki. Tous les hommes distingués par leur patriotisme furent proscrits; on confisqua leurs biens; une inquisition terrible poursuivit les actions, épia les pensées, et punit cette malheureuse nation de toutes les vertus qu'elle avoit développées. Le roi Stanislas reçut l'ordre de quitter Varsovie; il vint à Grodno, et de-là fût appellé en Russie, où il survécut peu de tems à la chûte de son trône et à l'humiliation de sa patrie. Les cours de Vienne, de Pétersbourg et de Berlin, délivrées de tout obstacle, partagèrent tranquillement leur proie ensanglantée, et voulurent anéantir jusqu'au nom

de la Pologne ; mais l'histoire consacrera la gloire des vaincus et l'injustice des vainqueurs. »

Combien ce récit intéressant, quoique tronqué par l'auteur dans plusieurs parties principales, et trop souvent écrit en style de gazette, n'étoit-il pas susceptible d'un plus grand intérêt, si on l'eut développé avec toute l'étendue qu'il méritoit ? La plupart des personnages qui jouent les premiers rôles dans cette action, ne sont ni annoncés, ni présentés sous un aspect convenable ; les motifs de conduite ne sont point expliqués ; les plans d'attaque et de défense ne sont pas même indiqués ; les combats sont estropiés. Quelles sont les vues, les principes qui font agir les confédérés de Targowitz ? on ne le devine pas. Quelles sont les *quatre personnes* qui forment dans Varsovie la conjuration contre les tyrans ? quels sont leurs moyens, leur plan, leur manière d'opérer ? il n'en est pas question. Comment l'empereur entre-t-il dans la coalition ? on n'en dit qu'un mot. Quelle raison a pu déterminer la trahison de Poninski ? on n'en dit rien du tout. Excepté Kosciusko, tous les chefs polonois paroissent ou disparoissent, sans qu'on sache d'où ils viennent, ni où ils vont. Fersen et Suwarow méritoient bien qu'on les fit connoître autrement que par leur nom. Kosciusko lui-même n'est peint que de profil ; on ne le voit pas déployer tout son caractère dans les

circonstances difficiles où il se trouve. Sa dernière bataille est à peine effleurée ; ses exploits ne sont point assez détaillés. Aucun trait particulier, aucun discours, aucune scène frappante et attachante ne donnent de l'ame et de la vie à la narration. Il auroit fallu un Vertot pour écrire cette révolution qui offroit de si belles couleurs au pinceau de l'histoire.

NOTICES DE QUELQUES OUVRAGES.

§. I.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, *poëme imité du* TASSE; *par* J. M. B. CLÉMENT. 1 *vol. in*-8°.; *prix* 4 *fr.* 50 *cent. A Paris, chez Billois, libraire quai des Augustins, N°.* 52; *et chez Desenne, Palais-Egalité. An VIII.*

JUSQU'ICI nos poëtes n'avoient pas imité de plus grands ouvrages que les pièces dramatiques des auteurs anciens ou étrangers; on a cru pouvoir faire la même tentative sur un poëme épique, et l'on a choisi la *Jérusalem Délivrée*, comme le plus intéressant et le plus favorable à la poésie moderne. Le célèbre Laharpe a cru qu'il valoit mieux traduire qu'imiter, et il prépare une traduction en vers du même poëme: il a déjà présenté, dans le nouveau *Mercure*, un échantillon de son ouvrage; c'est l'épisode d'OLINDE ET SOPHRONIE. Si les auteurs de ce journal, qui ont

fort déprimé l'imitateur, par déférence pour le traducteur, avoient osé faire preuve d'impartialité, ils auroient pu comparer les deux concurrens et les deux manières dont cet épisode a été rendu. Ont-ils eu peur de compromettre leurs critiques et leurs éloges? Leur injuste oubli à cet égard nous donne le droit de le réparer, et de mettre les deux rivaux en présence l'un de l'autre. Comme il seroit trop long de rapporter l'épisode tout entier, nous en prendrons le morceau qui offre le plus d'intérêt, et qui prête le plus au pathétique ; c'est le moment où le tyran Aladin condamne au bucher, et la belle Sophronie qui s'est dévouée pour les chrétiens, et le jeune Olinde qui se dévoue pour son amante. Nous citerons d'abord l'imitation, parce qu'elle a été publiée avant la traduction :

. . . . ô spectacle sublime !
De vertus et d'amour ô combat magnanime,
Où la mort toute prête est le prix du vainqueur,
Où la vie au vaincu n'est que peine et douleur !
Plus chacun d'eux s'obstine au trépas qu'il réclame,
Plus le tyran frémit, plus sa rage s'enflamme:
Pour le supplice affreux leur mépris triomphant
Lui paroît pour lui-même un mépris éclatant.
  C'en est assez, dit-il, tous deux il faut les croire;
Accordons à tous deux le prix de la victoire.
Aussitôt, par son ordre, Olinde est enchaîné,
Et comme elle innocent, avec elle entraîné,

Au même bois fatal on les attache ensemble;
Mais ce bois douloureux, où la mort les rassemble,
Les séparoit encore à leur dernier moment,
Et déroboit l'amante aux yeux de son amant.
  Tandis que le bucher autour d'eux se prépare,
Que déjà des bourreaux l'empressement barbare
Fait briller de leurs feux la funèbre lueur,
Le jeune infortuné, cédant à sa douleur,
Eclate en longs sanglots, et dit à Sophronie:
  Voilà donc de quels nœuds tu devois m'être unie!
Voilà donc les flambeaux qui devoient éclairer
Cet hymen que l'amour me faisoit espérer!
Ah! le cruel destin, dont la secrette envie
Prit soin de séparer le cours de notre vie,
Se plait à nous unir dans le sein de la mort.
Vains regrets, puisqu'enfin, compagnon de ton sort,
Mon amour, qui jamais n'a pu toucher ton ame,
De ton bucher, du moins, peut partager la flamme;
Et si de ton destin je plains les cruautés,
Dois-je plaindre le mien? je meurs à tes côtés.
Mort heureuse en effet, favorables supplices!
O combien cet instant m'offriroit de délices,
Si mes yeux sur les tiens s'attachoient en mourant,
Si mon sein se pressoit sur ton sein expirant,
Si ta bouche exhaloit, sur ma bouche ravie,
Et tes derniers soupirs, et ton ame, et ta vie!
  Ainsi l'infortuné déploroit son malheur.
Sophronie, en ces mots, répond à sa douleur:
Ami, cesse tes pleurs et ta plainte insensée;
Vers de plus hauts objets élève ta pensée;
Gémis sur tes erreurs; songe quel est le prix
Qu'un Dieu juste réserve à ses martyrs chéris:

En souffrant pour sa gloire adoucis ton supplice;
Sois digne de paroître au jour de sa justice.
Lève tes yeux au ciel, et vois comme il est beau!
Contemple ce soleil, admirable flambeau,
Brillant avant-coureur des clartés éternelles,
Et qui semble appeller nos ames immortelles!
Les Payens attendris pleuroient et murmuroient;
Les chrétiens désolés se taisoient et pleuroient.
Le roi même, en son cœur farouche et sanguinaire,
Sentit de la pitié la douceur étrangère;
Il la sent, il s'indigne, et détournant les yeux,
De peur de s'attendrir, s'éloigne de ces lieux.
Toi seule, ô Sophronie, objet de tant d'allarmes,
Tu souris au bucher qu'on arrose de larmes!

Lisez maintenant la traduction du célèbre Laharpe, sur laquelle je ne dois me permettre aucune réflexion; mais j'invite le lecteur à comparer les deux interprètes dans les autres parties de cet épisode :

. . . . lutte sublime et tendre,
Où la vertu, l'amour, combattent pour périr,
Où le vaincu doit vivre, et le vainqueur mourir!
Le roi ne peut souffrir leur audace rivale;
Ce généreux combat l'outrage et le ravale;
Il croit qu'on l'avilit en bravant ses bourreaux,
« Il faut donc les en croire, et que, tous deux égaux,
» Ils obtiennent, dit-il, ce que tous deux demandent,
» Que la mort soit pour eux la palme qu'ils prétendent. »
Au funeste poteau dos à dos attachés,
Privés de ces regards que leur cœur eût cherchés,

Telle est la cruauté du sort qui les rassemble,
Qu'ils ne pourront se voir en expirant ensemble !
On dresse le bûcher qui s'enflamme autour d'eux,
Olinde éclate alors en sanglots douloureux;
Il gémit : « Est-ce ainsi, trop chère Sophronie,
» Est-ce ainsi qu'avec moi tu devois être unie?
» O ciel ! étoit-ce là les liens et les feux
» Que ton amant croyoit réservés pour tous deux ?
» Ah ! l'amour à mon cœur en avoit promis d'autres.
» Quel retour !.. quels destins plus cruels que les nôtres !
» Le ciel a jusqu'ici séparé notre sort,
» Et ne nous a rejoints, hélas ! que dans la mort.
» Que dis-je? heureux du moins, et trop heureux encore,
» Que, mourant pour toi seule, Olinde qui t'adore,
» Olinde, que de toi rien n'a pu détacher,
» Au lieu du lit d'hymen partage ton bucher !
» Ce n'est point mon trépas, c'est le tien que je pleure,
» Que j'aimerai le mien, combien ma dernière heure
» Me sera douce encor, si je puis obtenir
» Que l'amour, rapprochant notre dernier soupir,
» Sur ta bouche mourante appelle enfin la mienne,
» Et recueille mon ame en exhalant la tienne. »
Sophronie à sa plainte, à ses gémissemens,
Répond avec douceur : « Ami, de tels momens
» Veulent d'autres regrets, de plus nobles pensées.
» Ah ! songe, il en est tems, à tes erreurs passées,
» A ce prix glorieux qu'un Dieu garde pour nous;
» Offre-lui tes tourmens, tu les trouveras doux,
» Lève les yeux, et vois ce soleil son ouvrage.
» Comme il est beau ! ce jour n'est que la foible image
» De ce jour éternel qui va luire pour toi,
» Et qui semble déjà se découvrir à moi. »

Tout le peuple, témoin d'un entretien si tendre,
D'une juste pitié ne sauroit se défendre.
Tout haut le musulman déplore leur trépas;
Le chrétien désolé pleure aussi, mais plus bas.
Le tyran est ému : jusqu'à son ame dure
Pénètre, malgré lui, je ne sais quel murmure,
Un secret mouvement qui semble l'indigner,
Et que sa cruauté ne peut lui pardonner.
Il détourne les yeux, se trouble et se retire.
Au milieu des regrets que ton malheur inspire,
Toi seule, Sophronie, attendant le trépas,
Fais couler tant de pleurs, et tu n'en verses pas.

§. I I.

BIBLIOTHÈQUE GERMANIQUE, *tom. I. A Paris; an VIII.*

PARMI la foule des ouvrages périodiques, dont la plupart n'ont aucune physionomie, ni aucun but d'utilité, il faut distinguer la *Bibliothèque germanique,* à laquelle on souhaiteroit quelquefois un langage plus pur et un style plus élégant; mais à qui l'on pardonne cet extérieur un peu négligé, en faveur de son mérite essentiel, et des instructions solides qu'elle renferme; comme on écoute avec intérêt un étranger qui énonce difficilement, dans une langue qui n'est pas la sienne, des faits curieux, ou des vérités importantes.

Quoique le champ de la littérature allemande, défriché avec tant de peine, ne soit pas aussi stérile qu'on se l'imagine communément en France, il n'offre pas néanmoins une culture aussi riche, aussi perfectionnée que le prétendent les adorateurs des muses de la Germanie. Comment les louanges exagérées, que les Allemands se donnent eux-mêmes à cet égard, seront-elles confirmées par les nations étrangères, quand un homme supérieur, né parmi eux, un roi, que la nature et la fortune sembloient leur avoir destiné pour illustrer et protéger tout à la fois les lettres allemandes, non-seulement a fait choix de la langue française pour servir d'organe à son talent, mais s'est déclaré hautement contre les prétentions germaniques à la supériorité littéraire ?

Nous connoissons un petit écrit de Frédéric II, publié à Berlin, en 1780, dans lequel cet illustre auteur assure que les Allemands sont encore loin de pouvoir prétendre à la célébrité dans les beaux-arts. Il pose en principe qu'un peuple ne peut porter les lettres à quelque perfection, tant que sa langue n'est point formée. Le principe est évident; et, nous étrangers, pouvons-nous rejetter la conséquence qu'il en tire immédiatement, quand il dit que sa langue naturelle est un idiôme à demi-barbare, qui se divise en autant de dialectes différens que l'Allemagne contient de provinces ;

chaque cercle étant persuadé que son patois est le meilleur.

Cette différence de dialectes ne seroit point à nos yeux un motif d'accusation contre la langue allemande, puisqu'elle l'assimileroit à la langue grecque dont la variété des dialectes faisoit la richesse ; supposé néanmoins que ces dialectes allemands ne fussent pas une corruption de la langue mère, comme nos patois provinciaux : mais voici ce qu'ajoute le royal adversaire du Germanisme :

« Parmi tant de patois allemands, il n'existe » point encore de recueil muni de la sanction » nationale, où l'on trouve un choix de mots et » de phrases qui constitue la pureté du langage. » Ce qu'on écrit en Suabe n'est pas intelligible » à Hambourg, et le style d'Autriche paroît » obscur en Saxe. Il est donc physiquement im- » possible qu'un auteur doué du plus beau génie, » puisse bien manier cette langue brute. Si l'on » exige qu'un *Phidias* fasse une vénus de Gnide, » qu'on lui donne un bloc de marbre sans dé- » faut, des ciseaux fins, et de bons poinçons, » alors il pourra réussir : point d'instrument, » point d'artiste. »

Frédéric II convient que l'Allemagne a eu des philosophes qui soutiennent la comparaison avec les anciens ; mais il a beau faire des recherches

pour déterrer les *Homère*, les *Anacréon*, les *Démosthène*, les *Thucidide* allemands, il ne trouve rien ; ses peines sont perdues. Il auroit pu observer que par-tout où les lettres ont fleuri ; les grands poëtes ont précédé les philosophes, et que la philosophie ayant paru la première en Allemagne, a dû nécessairement étouffer la poésie qui seule a le privilége d'épurer le goût et la langue d'une nation. « Soyons donc sincères, poursuit le roi de Prusse, et confessons de bonne foi que jusqu'ici les belles-lettres n'ont pas prospéré dans notre sol. Tout ce que je puis vous accorder, sans me rendre le vil flatteur de mes compatriotes, c'est que nous avons eu, dans le petit genre des fables, un *Gellert* qui a su se placer à côté d'*Esope*. Les poësies de *Canitz* sont supportables, non pour la diction, mais pour les images et les pensées qu'il imite foiblement d'*Horace*. Je n'omettrai pas les idylles de *Gesner*, qui trouvent des partisans. »

D'après ce jugement, il faut bien que la langue allemande ne soit pas si *brute*, puisque *Gellert* et *Gesner* en ont su tirer un si heureux parti. Peut-être ne se prête-t-elle encore qu'aux beautés simples et naïves, comme autrefois la langue des *Amyot* et des *Montaigne*. Que penser cependant des éloges pompeux que les Allemands prodiguent à leur K*lopstock*, auteur du *Messie*, qu'ils égalent

lent à Homère, et qu'ils préfèrent à Virgile, et que Frédéric ne daigne pas même nommer? On seroit trop crédule sans doute si l'on ajoutoit foi à ces éloges nationaux. Ce ne sont pas les Grecs eux seuls qui ont fait la réputation de l'auteur de l'*Iliade;* ce sont les hommes de génie de tous les siècles, et ceux-mêmes qui ont mérité d'être ses rivaux.

Le royal censeur fait à sa nation un reproche auquel on ne s'attendroit pas; il l'accuse de négliger l'étude des langues savantes, et de devenir superficielle, pour éviter la pesanteur pédantesque de ses anciens érudits. « La jeunesse, dit-il, ne s'applique presque pas du tout au grec, et peu apprennent assez le latin pour traduire médiocrement les ouvrages des grands hommes qui ont honoré le siècle d'Auguste. »

Après une critique vive et judicieuse du mauvais goût et de l'ignorance des maîtres, l'illustre auteur propose les règles qu'on doit suivre, afin de perfectionner la langue, en faisant naître les bonnes études. Il examine le chemin que les Italiens, les Français et les Anglais ont pris pour parvenir à ce double but, qui, à le bien prendre, n'est pas le même; et la conclusion qu'il tire est remarquable : « Il nous faut donc, dit-il, de » grands poëtes et de grands orateurs pour nous

» rendre ce service, et nous ne devons pas l'at-
» tendre des philosophes. »

De tems en tems, le roi de Prusse donne des preuves du mauvais goût, fruit des mauvaises études, qui domine chez la plupart des écrivains de sa nation ; il cite ce trait d'un professeur à une reine : *Votre majesté brille comme une escarboucle au doigt du tems présent.* Il pense avec raison qu'on ne peut rien écrire de plus mauvais ; mais sa critique n'est pas exacte : il demande *si le tems a un doigt.* Le tems personnifié peut avoir un doigt, comme une main. *Le tems présent* n'est plus un être personnifié, mais une locution vulgaire ; et par cette raison, rien de plus ridicule que *le doigt du tems présent.* La comparaison d'ailleurs est froide et pédantesque.

Frédéric II rapporte encore cette expression d'un poëte à son protecteur : *Répands, grand protecteur, répands tes rayons gros comme le bras sur ton serviteur.* Il est sûr que des poëtes et des professeurs qui écrivent sur ce ton, doivent être condamnés à recommencer leurs études ; et même, parmi nous, s'il existoit une censure publique en faveur du bon goût, on ne feroit pas mal de renvoyer au collège, pour quelques mois, certains poëtes ou déclamateurs gascons auxquels il échappe trop souvent des fautes ; sinon aussi

grossières, du moins très-révoltantes, contre la langue et le sens commun.

Pour donner une preuve plus générale du peu de goût qui règne en Allemagne, le réformateur en appelle aux spectacles publics, et fait le procès à ce *Shakespear* dont les Allemands sont barbarement idolâtres. « Vous y verrez, dit-il, ses abominables pièces traduites en notre langue, et tout l'auditoire se pâmer d'aise, en entendant ces farces ridicules et dignes des sauvages du Canada... On peut pardonner à *Shakespear* ces monstres d'imagination ; car la naissance des arts n'est jamais le point de leur maturité. Mais voilà encore un *Goetz de Berlichingen* qui paroît sur la scène, imitation détestable de ces mauvaises pièces angloises ; et le parterre applaudit, et il demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes. Il ne faut point disputer des goûts, sans doute, avec ceux qui n'ont pas de goût, qui n'ont que des yeux, des sensations grossières, qui trouvent autant de plaisir aux danseurs de corde, aux marionnettes, qu'aux tragédies de Racine, et ne veulent que tuer le tems qui les tue. »

Malgré toutes ces plaintes contre le peu de goût de sa nation, le roi de Prusse ne laisse pas de concevoir une heureuse espérance, et croit déja entrevoir le crépuscule des beaux jours de

la littérature allemande : c'est ce crépuscule que les auteurs de la *Bibliothèque germanique* nous présentent comme un midi radieux. Nous sommes loin de blâmer cet enthousiasme national qui pourroit exciter l'émulation s'il étoit un peu plus éclairé, et nous reviendrons par la suite sur différens endroits de ce recueil, qui nous ont procuré un véritable plaisir : mais comment ne serions-nous pas de l'avis du roi de Prusse, juge très-compétent dans cette matière ; sur-tout quand nous voyons nos productions de mauvais goût et nos sottises philosophiques, accueillies, admirées, traduites par les Allemands. Vouloir qu'un peuple, qui se forme sur l'exemple d'une nation dégénérée, s'élève à la perfection dans les lettres, c'est demander qu'un enfant, après n'avoir sucé qu'un lait corrompu, brille d'une santé robuste et florissante. Ainsi les souverains du Nord, et Frédéric II lui-même, qui ont favorisé dans leurs états l'importation de notre doctrine philosophique, corruptrice des mœurs et du goût, ont choisi le plus court moyen pour y empoisonner et tarir la source des bonnes lettres et des beaux-arts.

§. III.

Almanach des Muses. 1801.

Quoique l'éditeur de ce petit recueil de vers ait donné un accès indulgent à beaucoup d'auteurs très-nouveaux, et même assez novices, la pauvreté des fabriques nouvelles l'a forcé de recourir aux vieux magasins. Il a déterré, je ne sais où, une pièce de Dorat, qu'il veut ressusciter sous le nom de *poëme lyrique*, et qui n'est autre chose qu'un froid délire amoureux, mêlé d'images guerrières, à la manière sauvage d'*Ossian*; mais c'est du sauvage manièré; c'est une singerie de férocité écossoise avec des minauderies françaises. Le style en est assez coulant, quelquefois noble, souvent harmonieux; ce qui n'empêche pas que la pièce ne soit, de tems en tems, ridicule par un enthousiasme factice, que vient encore glacer une prétention de volupté sentencieuse; par exemple:

Où suis-je? autour de moi *je sens fuir ce bocage*,
Et mon amant, lui seul, est présent à mon cœur.
Arrête, épargne ma foiblesse.
Quel plaisir, quel bonheur *vaut ce recueillement*
Où le transport fait place à la délicatesse,
Où l'ame *se rend compte*, où le tranquille amant,

Etant plus à lui-même, *est plus* à sa maîtresse !
C'est alors qu'il jouit *plus amoureusement*, etc.

C'est au milieu de ce *compte rendu* si froidement de ses extases voluptueuses, que cette amante belliqueuse revoit tout à coup *des drapeaux menaçans, des glaives homicides.* Elle avoit donc suivi son guerrier sur le champ de bataille ; et c'est-là qu'elle a *joui plus amoureusement;* qu'elle a eu le tems de se *recueillir*, de se *rendre compte* avec *délicatesse*, et que son *tranquille amant étoit plus à lui-même.* Assurément on ne peut rien dire de plus fou avec plus de sang-froid. Cependant cette folie finit par un joli vers :

Malheur à l'ennemi qui t'arrache à l'amour !

Les fautes contre le bon-sens ne coutoient rien à Dorat ; elles sembloient couler de source. Immédiatement après, il dit :

. . . . . . il triomphe, il marche environné
De morts et de mourans entassés sur l'arêne ;
Ouvrez-vous, champs de gloire où son œil se promène,

Un vainqueur marche sur des tas de morts et de mourans ; mais il ne *marche* pas *environné de morts entassés.* Il semble que les morts marchent avec lui. Et que signifie *ouvrez-vous champs de gloire*, puisqu'il y *triomphe*, et que *son œil*

s'y promène? A travers cette déraison, Dorat a trouvé ce vers noble et brillant :

Bellone en est jalouse, et Mars l'a couronné.

Cette pièce offre ainsi successivement des fautes de bon-sens et des vers heureux. Ce mélange habituel forme le caractère de tous ses ouvrages. Né avec du talent et beaucoup d'esprit, il négligea sa raison et son jugement. De-là son jargon, son persiflage, son enjouement forcé, et une grande prétention à la célébrité dans presque tous les genres, avec un grand fonds d'ignorance. Il sera difficile à ses imitateurs de réhabiliter sa mémoire poétique.

Des vers adressés par le citoyen Deguerle, à madame Beauharnois, si célèbre par son admiration pour Dorat, me donnent envie de les lire; mais le premier m'arrête :

Tu fais des vers, et l'art ne fit pas ton visage.

Il n'est ni adroit, ni galant, de rappeller à une femme l'épigramme faite contre elle. Quelques-uns font honneur de cette épigramme à Lebrun, qui sait bien qu'on ne s'honore point en offensant les femmes ; d'autres l'attribuent à madame de Turpin, qui avoit beaucoup d'imagination, et qui faisoit quelquefois des vers très-piquans que Lebrun corrigeoit.

Parlez-moi des vers de l'abbé Delille sur *la beauté;* c'est ainsi qu'on intéresse à sa réputation la plus aimable moitié du genre humain :

Toi, qui naquis un jour du sourire des Dieux,
Beauté, je te salue. ...

Voilà un vers charmant, et beauté sourit à son tour. Il est vrai que ces visages rians reprennent leur sérieux, quand la *beauté* partage les hommages du poëte, avec les *métaux*, les *cristaux*, les *plantes*, les *tilleuls*, les *platanes*, l'*insecte*, le *paon*, le *papillon*, le *tigre*, le *lion*, le *cerf*, l'*aigle* et le *moucheron*. Mais tout cela est si joliment tourné qu'on ne peut pas s'en fâcher; et puis viennent deux vers qui raccommodent tout; après avoir dit que la beauté *traita en roi le roi de la nature*, le poëte ajoute si ingénieusement :

Et sa compagne enfin fut ton plus bel ouvrage...
Dans le reste on t'admire, et dans elle on t'adore.

Delille sait très-bien que les femmes aiment mieux être *adorées* qu'*admirées;* elles pourront néanmoins lui demander pourquoi on ne les *admireroit* pas aussi bien, et encore plus que *tout le reste*, puisqu'elles sont *le plus bel ouvrage* de la *beauté*.

Après la *beauté*, vient naturellement la *pa-*

rure; le citoyen *Duault,* qui fait une élégie contre elle, en auroit quelque besoin pour orner son stile.

Mais voici le poëte Lebrun, qui, sans respect pour la beauté, ni la parure, prend de l'humeur contre *Zulny*, parce qu'elle lui a proposé ironiquement de *valser* avec elle. Il la réprimande ainsi d'un ton aigre-doux :

> **Zulny, recevez mes excuses;**
> **Avec vous je ne puis valser :**
> **Mon refus ne peut vous blesser,**
> **Je ne danse qu'avec les Muses.**

Zulny auroit pu lui répondre qu'il n'est pas indigne d'un poëte de danser avec les graces. Lebrun, qui n'étoit pas alors d'une humeur gracieuse, se fâche tout de bon, et il ajoute :

> **. . . . si quelque vaine beauté**
> **Sans pudeur railloit le poëte,**
> **Sa lyre tout à coup muette**
> **La privoit d'immortalité.**

Voyez ce que c'est que de *railler le poëte.* Sa lyre pouvoit rendre Zulny immortelle ; mais la voilà *privée d'immortalité,* parce qu'elle a voulu *valser* avec lui. Malheureuse Zulny ! qu'il eût été beau pour vous d'être immortelle avec le *poëte !* Mais vous le serez malgré lui, et malgré vous-même,

puisque ses quatrains porteront votre ironie et sa vengeance jusqu'à la dernière postérité.

J'avois encore envie de lire une autre pièce galante du C. Deguerle, sur un *orage*, parce qu'autrefois je prenois plaisir à ses jeunes et naïves *amours ;* je suis repoussé par ces deux vers :

> Auprès des Amours par centaine
> Les trois Graces en comité, etc.

Je n'aime point à compter *les amours par centaine*, et ce mot de *comité* est devenu si vilain, que j'aime encore moins à voir *les trois graces en comité.*

Le vigoureux Theveneau ne s'amuse point à tous ces badinages ; il laisse nos rimeurs à la douzaine voler terre à terre ; il veut *aller aux astres*, c'est son épigraphe : *Sic itur ad astra ;* et il y veut monter avec *Hercule* mourant *au mont-œta.* Cette espèce de cantate, nommée, je ne sais pourquoi, *Dythirambique*, est remplie de beaux vers, ainsi que son épitre *sur l'illusion*, déjà connue. Nous aurions cependant plus d'une observation à lui faire ; mais c'est à lui-même que nous adresserons nos critiques ; il nous en a donné l'exemple. Nous lui rappellerons seulement ici la maxime d'Horace :

Non satis est pulchra esse poëmata ; dulcia sunto.

Qu'est-ce que ces petits vers signés d'un si grand nom, *Armand-Charlemagne ?* c'est une petite satire contre des auteurs satiriques ; il leur reproche malignement leur malignité ; il persifle ceux qui l'ont sifflé. Tout ce badinage est fort innocent ; on désireroit qu'il fut moins prosaïque, et l'on ne s'accoutume point à voir *Charlemagne persifleur.*

On s'accoutumera bien moins encore à la *gaîté* de *Raboteau.* Dans ses deux cents vers *sur la gaîté*, je n'ai pas trouvé le moindre mot pour rire.

Quelle est cette *meilleure recette*, que m'offre, contre le chagrin, le C. *Beaucaron ?* Ce n'est point la pêche,, dit-il ; ce n'est point la chasse ; ce n'est point la guerre ; ce n'est point l'étude ; c'est l'amour. Ne voilà-t-il pas quelque chose de bien neuf ? Mais cela est traduit de l'allemand. Je suis étonné qu'un allemand n'ait pas dit que la meilleure recette étoit de boire.

C'est peut-être de cette recette-là que s'est servi *l'auteur mal payé*, dont la détresse n'a pas obscurci la bonne humeur. Il se plaint gaîment des directeurs de théâtre qui vivent aux dépens des faiseurs de couplets ; s'il ne s'en venge pas en bon poëte, il s'en console en galant homme, et finit ainsi :

Qu'un autre aux chansons s'évertue,

Qu'au bout d'un couplet, mal ou bien,
Il ajuste une pointe aigue ;
Puisse-t-il exploiter son bien
Sans que sa peine soit perdue !
Moi, je retire ma charrue
D'un champ qui ne me donne rien.

Est-il bien vrai *Parny ?* non-content d'avoir sacrifié les graces, le bon sens, et la pudeur dans votre *guerre des dieux*, vous nous menacez encore d'une *christiade*; et pour échantillon vous nous donnez une froide allégorie de *l'himen*, de *l'amour* et de *la constance*, dans laquelle on ne retrouve pas la plus légère trace de votre ancien talent. Ah ! je vois la cause de cette guerre que vous faites aux dieux : *dimidiam mentem servis deus abstulit.* L'esclavage de l'impiété est le plus funeste pour le génie.

L'auteur anonyme du *Prospectus*, ou *dialogue entre un homme d'esprit et un capitaliste qui n'est pas bête*, n'est ni bête, ni homme d'esprit ; il paroît que c'est un bon-homme qui se croit plaisant, et qui fait des vers, comme le bourgeois gentilhomme faisoit de la prose.

L'allégorie sur l'origine et la cause de l'odeur qu'exhalent les fleurs du *chataignier*, est ingénieuse, quoiqu'embarassée de détails superflus, et qu'elle languisse vers la fin. On voit, par cette petite pièce du C. Duault, combien la mytholo-

gie est heureuse pour sauver l'indécence de certaines images. Nous ne citerons que le commencement de cette allégorie :

Au plus éclopé des époux
A peine Vénus fut livrée,
Que, de son outrage ulcérée,
Elle dit tout bas : Vengeons-nous !
Un dieu plaisoit à l'immortelle ;
C'étoit Mars, le dieu de sa cour,
Qui, *parlant le mieux bagatelle*,
Badinoit le moins en amour.
Voir et vaincre étoit sa coutume ;
Il vainquit : ce dieu des guerriers
Offrit pour sofa des lauriers,
Quand Vulcain n'offroit qu'une enclume. etc.

La suite ne soutient pas la plaisanterie de ce début ; où Mars qui *parle le mieux bagatelle*, est un peu métamorphosé en guerrier petit-maître.

Une idée plaisante est celle de *la consolation dans le malheur*, par le C. Gobet. Supposez que les vers sont bons, et ce petit dialogue vous amusera.

Eh ! bon jour, mon ami, que nous apprendras-tu ?
— Ma foi, mon cher, depuis que je t'ai vu,
Je me suis marié. — Bon ! nouvelle excellente !
— Pas tout à fait ; j'ai pris femme méchante.
— Tant pis, morbleu ! — Pas trop tant pis ;
Sa dot étoit de deux mille louis.

— J'entends ; dans ton chagrin, par l'or tu te consoles.
— Mais pas absolument ; car avec ces pistoles,
Par un mauvais calcul, *j'acquis*
Un troupeau de moutons, marchandise mêlée.
Ils sont morts de la clavelée.
— Quel fâcheux accident ! — Eh ! mais, pas si fâcheux ;
En perdant mes moutons, je fus encore heureux.
Je fis vendre leurs peaux, et trouvai dans la vente,
Non-seulement mon argent, mais *la rente*.
— En ce cas, te voilà content.
— Pas tant qu'on le croiroit : tout transporté de joie,
J'achète une maison, pour placer mon argent ;
Du feu, le lendemain, elle devient la proie.
— Mon pauvre ami, tu me navres le cœur,
Et je te plains dans ton malheur,
Certes, il est grand ! — Pas si grand ; car la flamme
A tout brûlé, ma maison et ma femme.

Si vous aimez les vers travaillés avec beaucoup de recherche et de soin, lisez une petite élégie de Lebrun, *où le tremble ondoyant fait parler ses feuillages*. Mais l'élégie, direz-vous, ne demande pas un stile si apprêté, si peigné, si léché ; elle veut de l'abandon, des sentimens, de la grace ;

Et pour bien exprimer ses caprices heureux,
C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.

Les amis de Lebrun en conviennent eux-mêmes, en ajoutant qu'il n'a jamais été amoureux que de ses vers.

J'ignore sur quelle autorité le C. Vigée s'appuie pour attribuer au grand Racine, qu'il appelle *feu Racine père*, l'épigramme suivante contre madame de Maintenon :

A voir cette prude Catin
Gouverner si mal cet empire,
On pourroit en mourir de rire,
Si l'on n'en mouroit pas de faim.

Cette saillie peut échapper dans un moment de dépit ; mais Racine étoit trop courtisan, et trop attaché à madame de Maintenon pour se permettre de pareilles saillies devant un indiscret. Je soupçonnerois plutôt Chaulieu de cette boutade. On sait que son esprit libre et railleur l'avoit exclus de la cour de Louis XIV.

L'éditeur, qui nous rappelle une petite épitre de *Saint-Aulaire*, dont les deux derniers vers sont restés proverbe, auroit pu la dégager de quelque verbiage qui la rend languissante, et la réduire de moitié, comme nous allons la donner : on ne fait aucun tort aux poëtes négligés, quand on néglige leur superflu.

J'ai déjà, de compte arrêté,
Quarante fois vu le feuillage
Par les zéphirs ressuscité ;
Du printems j'ai mal profité,
J'en ai regret, et de l'été
Je veux faire un meilleur usage.

Mon but est la tranquillité.
Je veux, pour unique partage,
La paix d'un cœur qui se dégage
Des filets de la volupté.
Mes études, mon jardinage,
Un repas sans art apprêté,
D'une épouse économe et sage
La belle humeur, le bon ménage
Vont faire ma félicité.
C'est en ce port qu'en sûreté
Ma barque ne craint point l'orage.
Qu'un autre, à son tour emporté
Sur le sein de l'humide plage,
Des vents ose affronter la rage,
Je ris de sa témérité,
Et lui souhaite un bon voyage.
Je réserve ma fermeté
Pour un plus important passage,
Et je m'approche avec courage
Des portes de l'éternité.
Je sais que la mortalité
Du genre humain est l'apanage.
L'infaillible nécessité
Ne peut ébranler mon courage.
Brûlez de l'or empaqueté,
Il n'en périt que l'emballage.

Cette dernière pensée aussi neuve que naïvement rendue, fait un singulier contraste avec les lieux communs du reste de l'épitre. Au reste, que nos petits rimeurs licencieux observent qu'en un bon esprit la volupté n'égare jamais le bon-sens. J'ai

J'ai peine à reconnoître le talent du citoyen Castel dans son *fragment* sur les *champignons*, qu'il nomme en toutes lettres et sans façon dans ses vers, où on les voit

Debout, le front couvert de brillans *chapiteaux*,
Par leur *pompe* soudaine *étonner les côteaux*.

La pompe des champignons! des champignons pompeux qui étonnent les côteaux de leurs brillans chapiteaux! vraiment voilà des champignons qui ressemblent fort à des temples. Cette emphase ne tomberoit-elle pas un peu dans le burlesque, sur-tout quand on ajoute:

Déjà plus d'un insecte a *déroulé sa vrille*
Pour loger dans leur sein sa *rongeante* famille.

Le citoyen Castel, qui a si bien imité Virgile, dans quelques endroits de son poëme des *Plantes*, veut-il donc finir par être le rival de Dubartas? Voilà où conduit la fureur descriptive qui s'est emparée de tous les cerveaux rimeurs. Une *Description de la Hollande* nous promet encore un poëme descriptif sur *la navigation*. Celui-ci du moins s'est ouvert un champ vaste; et s'il ne rencontre, ni écueils, ni tempêtes, ni calme plat, son vaisseau poétique peut faire le tour du monde. Il ne s'arrête pas là; son vaisseau remonte le cours des siècles; il vogue dans le passé, comme dans le présent, et il parcourt l'histoire an-

cienne, comme l'histoire moderne. *Je ris de sa témérité, et lui souhaite un bon voyage.*

Le morceau le mieux pensé de ce recueil est une *allégorie sur la critique*, par le citoyen Lachabeaussière. Le fond en est excellent ; il n'y manque plus rien que la façon.

Nous ne dirons qu'un mot d'un *fragment* du *Mérite des femmes*, par le citoyen Legouvé ; nous nous proposons d'examiner séparément ce petit poëme, dans lequel il nous a paru que la langue française étoit moins ménagée que les femmes.

L'*Almanach des Muses* de cette année figure assez bien le naufrage des muses françaises ; c'est un recueil de fragmens et de débris, qui font juger que les poëtes s'étoient embarqués sur des bâtimens fort délabrés. Voici encore un *fragment du poëme d'Achille à Scyros* par le citoyen *Lucé de Lancival*. Il m'est impossible d'en rien dire ; car il m'a été impossible de le lire.

Mais que nous veut Saint-Ange, qui, depuis vingt ans, garde encore sur le cœur un hémistiche proverbe de Gilbert, et le rappelle mal-adroitement au lecteur, en croyant s'en venger ? Gilbert avoit dit : *Dois-je exhumer Saint-Ange ?* Saint-Ange répond : *Il m'a loué par sa satire.* Cela est trop modeste ; ce qui l'est encore davantage, c'est de s'adresser un compliment sur sa

traduction des *Métamorphoses*, et de le finir par ces deux vers:

L'Ovide des Romains fut maître en l'art d'aimer;
L'Ovide des Français est maître en l'art de plaire!

C'est-à-dire que l'Ovide romain n'a pas su plaire, et que l'Ovide français ne sait pas aimer. Oh! comment Saint-Ange peut-il, de gaieté de cœur, se donner le ridicule d'un fat qui n'aime rien, qui croit plaire à tout le monde, et ne plaît qu'à lui-même?

Le citoyen Vigée a résisté à la tentation d'insérer dans son almanach plusieurs pièces de sa façon; il n'y a cédé que deux fois, pour des bagatelles de société, dans lesquelles on rencontre des vers agréables, comme il en fait communément.

La notice qui termine ce recueil nous a donné le plaisir de compter plus de deux cents pièces de théâtre qui ont paru et disparu, l'année dernière; si j'en crois le rédacteur, presque toutes ont eu *du succès*. Que de richesses et de gloire pour le théâtre françois!

DU GÉNIE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

§. I.

Idées générales sur le génie des langues.

TANT que le langage humain n'est autre chose que l'expression des premiers besoins, il ne diffère pas beaucoup de celui des autres animaux. Parmi les Sauvages absolument isolés, il se borne à des cris, ou sons inarticulés : mais cet état de l'homme entièrement solitaire et sauvage est rare, et dure peu. L'auteur de tous les êtres, en douant l'être humain de la pensée et de l'organe de la parole, a voulu qu'il fût bientôt social ; il a fait, de ces qualités et des affections conjugales et paternelles, les élémens de la société. La famille est la souche de l'arbre social.

On a remarqué que les mots qui expriment les premiers sentimens de la nature, les relations du père, de la mère et de l'enfant, sont à peu près les mêmes chez tous les peuples. Il en résulte que les premiers élémens sociaux sont aussi les pre-

miers élémens du langage, et que l'homme, en sortant des mains de la nature, suit par-tout la même impulsion qu'elle lui donne pour les premiers développemens de ses affections et de ses pensées.

Cette impulsion naturelle, par-tout la même, forme la *naïveté* des sentimens et du langage. Ainsi toutes les langues primitives sont naïves, principalement dans l'expression des affections naturelles. Les peuples, que l'amour de la famille a gouvernés le plus long-tems sous l'empire des mœurs patriarchales, ont eu les couleurs du langage les plus naïves pour peindre les sentimens que ces mœurs avoient fait naître. Les livres hébreux sont très-naïfs dans la peinture de tous les objets relatifs à la vie des patriarches. C'est parmi eux que le langage s'est formé avec plus de douceur et d'abondance : le loisir et le repos de la vie pastorale, le rapprochement continuel des familles ont développé tous les sentimens et toutes les formes les plus naturelles pour les exprimer. Les sociétés les plus policées n'ont rien ajouté au langage, dans cette partie ; au contraire, elles ont dû l'affoiblir à mesure que la dissipation des mœurs éloignoit de la vie de famille ; plus elles ont perdu les mœurs naïves, plus elles ont vu s'effacer de leur langage le caractère primitif de la *naïveté*.

Les peuples qui ont moins cultivé l'esprit de famille, comme les peuples nomades, ou chasseurs, n'ont jamais eu un langage aussi doux, aussi naïf, aussi abondant, que les peuples dont les mœurs furent pastorales. Les nations qui doivent leur origine aux peuplades vagabondes, en ont hérité les élémens d'une langue âpre, rude et barbare; elles ont eu beau se civiliser, et s'exercer dans les arts; elles ont pu adoucir, elles ont pu changer le vice originel de leur langage; les vestiges de l'ancienne barbarie percent de tous côtés, même à travers l'élégance la plus soignée; on trouve toujours dans ces langues, nées pour ainsi dire féroces, une grande infériorité en douceur, en naïveté, à des langues moins cultivées d'ailleurs, mais dont l'origine a été plus pure et plus conforme à la nature humaine. Toute l'élégance moderne n'a rien de comparable aux livres hébreux de *Ruth*, de *Tobie*, de *Joseph*, pour l'expression des sentimens naturels qu'inspiroient les mœurs patriarchales.

Le génie des langues tient donc immédiatement aux caractères des peuples, et le caractère de chaque nation dépend du climat qu'elle habite, de sa religion, de son gouvernement, de ses mœurs. Plus les organes d'un peuple auront été assouplis par la douceur du climat, plus sa langue sera flexible, sonore, délicate et mélodieuse. Si les

mœurs sont pastorales et champêtres, la langue est abondante en expressions heureuses à peindre les différens objets de la nature. Les mots qui sont rustiques chez un peuple où les travaux de la campagne sont abandonnés à des hommes serfs et grossiers, seront nobles, élégans et doux, dans un pays où la campagne est cultivée, ou habitée par des hommes libres, amis de la société et des beaux arts. Les mœurs sont-elles guerrières? la langue sera forte, hardie, franche, énergique! mais le peuple n'est-il que guerrier, la force de la langue dégénérera en rudesse, sa franchise en âpreté; son énergie sera sauvage, sa hardiesse sera outrée et soldatesque. Si les mœurs guerrières sont tempérées par les mœurs pastorales et par les arts, ce mélange répandra plus de douceur, plus de sensibilité sur les images belliqueuses, et plus de force sur les images champêtres. Ajoutez l'influence de la religion et du gouvernement, vous trouverez les différentes formes que peuvent donner aux langues ces combinaisons différentes. Une religion douce, dont les cérémonies seront pompeuses et riantes à la fois, combinée avec les mœurs pastorales et guerrières, donnera un nouveau degré de richesse, de pompe et d'onction au langage; et toutes ces images religieuses, guerrières et champêtres se communiqueront réciproquement leurs qualités distinctives, d'où résultera l'ensem-

ble des mœurs, du gouvernement et du génie d'une nation.

Un gouvernement, qui favorisera également les arts de la ville et de la campagne, les arts de la guerre et de la paix, qui saura mêler, dans ses fêtes, la pompe religieuse et guerrière aux graces champêtres et à l'élégance sociale, qui rassemblera souvent les citoyens, soit pour les actes civils où se déploie l'éloquence, soit pour l'éducation publique, pour les exercices de la gymnastique, et les conférences d'esprit, soit pour de grands jeux, ou des spectacles magnifiques, dans lesquels la force et l'adresse, d'une part, et de l'autre, tous les talens et les beaux arts disputeront des prix et des couronnes; un gouvernement, en un mot, qui sera parvenu à développer tout le génie d'un peuple, en fortifiant tout ce que la nature et la faveur du climat ont fait pour lui; c'est ce gouvernement sans doute auquel il étoit réservé de donner à une nation le plus beau génie, et le plus beau langage que les hommes aient su former. Telle fut la nation grecque.

L'origine du peuple romain fut moins heureuse. Un ramas de bandits, ou de fugitifs, furent les fondateurs de Rome, dont l'orgueil voulut, par la terreur de ses armes, ennoblir sa naissance. Aussi la langue romaine n'eut-elle point cette pureté primitive, ce beau caractère original de la

langue grecque ; elle fut un mélange de plusieurs idiômes étrangers les uns aux autres, et ne se perfectionna que par l'imitation des grecs. Le langage des premiers tems de la république étoit encore agreste, sauvage, barbare même, comme on le voit par quelques monumens de ces tems-là qui nous ont été conservés ; et jusque dans le siècle où il atteignit la perfection dont il étoit susceptible, Horace y retrouvoit les traces de sa rustique origine : *Hodiè que manent vestigia ruris*. Les Romains ayant presque tout sacrifié à l'art de la guerre, leur langage eut de la force, de l'audace, de la noblesse ; il n'eut de la douceur et de la grace qu'au tems où les mœurs guerrières furent tempérées par des occupations plus douces, par les fêtes, par les spectacles, et sur-tout par la connoissance des Grecs qui devinrent leurs maîtres. Les meilleurs écrivains latins étudièrent et se formèrent à Athènes.

Cette imitation qui fit le grand succès de la langue latine, et qui lui a valu l'honneur de lutter contre la réputation de son modèle, dans l'estime des siècles modernes, fut une des raisons qui la fit peu estimer des Grecs eux-mêmes, qui la trouvoient dure, ingrate, barbare, c'étoit leur mot. Ils regardoient les auteurs et les artistes latins comme des pauvres enrichis des dépouilles grecques ; ils affectoient de mépriser leurs vain-

queurs dont ils triomphoient par les arts; ils affectoient, et Plutarque en est un exemple, de ne pouvoir apprendre la langue romaine, à cause de sa rudesse, et parce qu'ils n'y trouvoient que les copies de leurs chefs-d'œuvres; souvent même ils affectoient de ne point citer les écrivains les plus célèbres dont Rome se glorifioit. Longin, qui prend un exemple du sublime dans Moïse, n'en cherche pas un seul dans Horace, ni dans Virgile; il ne prononce pas même leurs noms; il en est de même des autres philologues, ou critiques grecs. Les Latins sembloient n'exister pas pour eux dans la littérature et dans les arts. Plutarque parle de Cicéron, comme d'un homme d'état; il rapporte plusieurs de ses bons mots; il ne s'avise pas de le comparer à Démosthènes, comme orateur. L'empereur Julien, qui n'a écrit qu'en grec, ne cite aussi que des auteurs grecs, et pas un seul latin.

Les Grecs se voyoient les maîtres des Romains en sculpture, en peinture, en musique, trois arts où ces derniers n'avoient point encore excellé; ils ne voyoient en eux que leurs écoliers dans l'art d'écrire; et il falloit sans doute que la prononciation latine effarouchat beaucoup leurs oreilles superbes et délicates; ils auroient craint de souiller leur bouche en parlant latin. Mais ces défauts d'une prononciation qui paroissoit grossière aux Grecs, ont disparu pour nous, ainsi que les charmes de

la prononciation grecque ; nous ne jugeons que les écrits, avec un goût moins difficile, moins épuré que celui des Athéniens, avec un sentiment bien moins vif pour l'harmonie, avec une connoissance imparfaite des graces et du naturel antique, avec plus d'usage des Latins que de leurs maîtres ; et nous tenons la balance presque égale entre eux. Une considération devroit cependant nous déterminer en faveur des écrivains de la Grèce : ceux-ci, dans les traductions modernes perdent beaucoup moins que leurs imitateurs. L'élévation, la naïveté d'Homère percent à travers toute l'infidélité et le fatras ampoulé, ou trivial de nos traducteurs : le génie de Virgile est presque perdu pour ceux qui ne le peuvent lire que dans notre langue.

La langue grecque, dont les élémens étoient plus purs, le caractère plus original, les formes plus prononcées et plus parfaites, se conserva plus long-temps vivante que la langue des Romains. Elle dégénéra sans doute avec le goût ; mais sa décadence fut moins prompte, son altération moins vicieuse ; il n'y avoit déja plus de bons auteurs latins, que les lettres grecques florissoient encore. La langue latine étoit absolument corrompue dans le bas Empire, et la langue grecque se soutenoit à Constantinople ; elle étoit usuelle, quoique dégradée, dans le temps où Rome

s'étoit fait un autre idiôme ; et les restes des Grecs échappés à l'irruption des Turcs, apportèrent leur langage chez les descendans des Romains qui ne parloient plus qu'Italien.

La langue des Romains s'étoit répandue avec eux chez les nations qu'ils avoient conquises. Les barbares du Nord ne la parlèrent jamais bien purement ; ils la mêlèrent avec leur jargon sauvage, et la défigurèrent. Lorsqu'à leur tour ces barbares conquirent, ou plutôt ravagèrent l'empire romain, ils mêlèrent encore tous ensemble leurs différens jargons avec le langage de l'empire bouleversé, et de ce mélange diversement barbare, naquirent tous les monstres de langage qui participèrent plus ou moins de la langue romaine, mais qui en étouffèrent l'usage, et qui la reléguèrent parmi les langues savantes que peu d'hommes cultivoient. Telle fut l'origine de tous les modernes idiômes, dont aucun n'a un caractère primitif et original, tous n'étant qu'une mixtion rustique de leur jargon particulier avec la langue qui fut leur mère commune. Seulement les peuples d'Italie, et les autres nations méridionales, conservèrent davantage les formes latines, la douceur et l'accent du langage ; et ces nouveaux idiômes se polirent, se perfectionnèrent moins lentement que ceux des peuples du Nord dont les organes étoient plus grossiers, la prononcia-

tion plus sourde et plus rude, et l'oreille moins musicale.

§. II.

Premier caractère de la langue françoise.

Les Gaules étoient province romaine, depuis plus de deux siècles, lors de l'invasion des Francs. Les langues grecque et latine y étoient enseignées dans des écoles assez fameuses pour le tems. La langue des Romains dominoit dans les principales bourgades, ainsi que dans les actes civils et religieux où elle se conserva long-tems encore après. Dans tout le reste du pays, le langage étoit un mélange de gaulois et de latin; et peut-être que si cet état eut duré, le latin seroit parvenu à l'emporter sur le gaulois, ou bien celui-ci se seroit assoupli et adouci dans le commerce des hommes instruits et polis par les arts. Déja, si l'on en juge d'après le témoignage de l'empereur Julien, les Gaulois avoient perdu de cette impétuosité farouche, de cette légèreté brusque, vaine, et amie des nouveautés, qui faisoient le fonds de leur caractère, au tems de César, et le gaulois que Julien aimoit, comme *austère et curieux*, ne ressembloit plus au gaulois dont

César fait un portrait si différent, (1) et qui s'est trouvé plus ressemblant que le second, dans les descendans des habitans de la Gaule. Mais ce changement du gaulois, sous la domination romaine, n'a rien d'étonnant, si l'on se rappelle ces autres mots : *La nation gauloise sait à merveille imiter tout ce qu'elle voit faire.*

---

(1) Les Gaulois (dit César en différens endroits de ses mémoires) sont prompts à prendre leurs résolutions, remarquables par leur amour pour les nouveautés, et par leur légèreté à courir aux armes..... Si les Gaulois sont prompts à prendre les armes, aussi perdent-ils aisément courage quand ils trouvent de la résistance, et qu'il leur arrive des disgraces..... Les Gaulois sont fort curieux de beaux chevaux étrangers, qu'ils achètent fort cher... Les Gaulois sont légers, faciles à changer d'avis; ils sont si curieux de nouvelles, qu'ils arrêtent les voyageurs, même malgré eux, pour s'informer de ce qu'ils savent. Dans les villes, le peuple environne les marchands du dehors, leur demandent d'où ils viennent, et ce qu'ils ont appris de nouveau dans leurs voyages. C'est sur ces bruits et sur ces rapports qu'ils décident souvent des affaires les plus importantes : aussi ne tardent-ils pas à se repentir de s'être ainsi livrés à des bruits incertains, accommodés à leur goût; mais ils retombent bientôt dans les mêmes fautes.... Le grand Dieu des Gaulois est Mercure, le patron des marchands et des voleurs. (On sait que les Gaulois, adorateurs de Mercure, pillèrent à Delphes le temple d'Apollon).

Cette nation flexible et imitatrice s'étoit pliée aux mœurs graves et sérieuses des Romains; elle s'étoit composée sur leur caractère, et sans doute se seroit formée une langue plus douce et plus analogue à la latine ; mais lorsque les Francs subjuguèrent les Gaules, ils détruisirent ce commencement de civilisation qu'y avoient apporté les Romains ; ils éteignirent ces lueurs de goût et d'éloquence qui avoient percé parmi les Gaulois, et dont on a fait des éloges sans doute exagérés quand on a grossièrement figuré l'éloquence gauloise sous la forme d'un Hercule qui, par une chaîne suspendue à sa langue, et dont les deux bouts étoient attachés aux oreilles des peuples, les tiroit après lui; car, si l'on s'en rapporte à l'orateur Romain, les Gaulois étoient naturellement très-vains et très-fanfarons.

Le Gaulois perdit bientôt le goût des mœurs du Romain vaincu, pour adopter celles du vainqueur, plus conformes à son ancien caractère ; il adopta aussi le mépris brutal que les Francs avoient pour le Romain, et dont on voit des preuves évidentes dans leurs lois pénales. (1) La langue latine cessa donc bientôt d'être usuelle dans les Gaules, et

(1) Le Franc, qui avoit tué un citoyen romain, ne payoit que mille cinquante deniers; et le Romain payoit, pour le sang d'un Franc, deux mille cinq cents deniers.

fut reléguée parmi les Clercs où elle se corrompit. Il seroit curieux de démêler lequel eut le plus d'influence du Gaulois ou du Franc, dans la composition de la nouvelle langue romane, si les moyens d'instruction ne nous manquoient à cet égard. Il est à présumer que le gaulois, déjà un peu cultivé, fournit les mots les plus doux et les plus sonores, et que les plus durs et les plus barbares nous viennent des Francs. Mais ils s'accordèrent à former ce nouveau langage sur un système tout différent de celui des langues anciennes. Nous verrons ailleurs comment l'influence méridionale distingua particulièrement la romane provençale de la romane françoise.

Les Francs ne connoissant que la guerre et la faisant toujours, laissant les travaux champêtres à des serfs, n'ayant aucune idée des mœurs pastorales, ni des beaux-arts, ni des autres douceurs de la société ; leur caractère étant une impétuosité brusque, vaine et fière ; leurs oreilles étant insensibles à ces terminaisons douces et sonores des mots latins, et leur voix, à la fois rude et prompte, ne s'accommodant point de cette lenteur harmonieuse de prononciation qui distingue les belles langues, il leur falloit un langage conforme à la volubilité de leur organe, volubilité dont les Français ne se sont jamais bien corrigés. Leur génie étoit donc d'abréger tous les mots

qu'ils

qu'ils empruntoient ; de-là vient cette quantité prodigieuse de monosyllabes français. Peut-être étoient-ils à moitié sourds aux terminaisons des mots, à ces finales si heureuses pour lier les consonnes par des voyelles, et pour éviter le choc des syllabes rudes. Peut-être leur oreille n'entendoit-elle que la syllabe sur laquelle la voix appuyoit davantage. Quoiqu'il en soit, il est certain que tout leur art de la parole se borna d'abord à l'abbréviation et à la contraction. En voici des exemples qu'on pourroit multiplier à l'infini, et dont nous rejetterons la plupart dans une note (1). Dans le mot latin *damnum*, ils n'ont pris que la première syllabe dont ils ont fait *dam ;* de *brachium*, *bras ;* de *troncus*, *tronc ;* de *donum*, *don ;* de *nomen*, *nom ;* de *filum*, *fil ;* de *la-*

(1) *Aurum*, *or ; collum*, *col ; sinus*, *sein ; finis*, *fin ; mollis*, *mol ; fortis*, *fort ; malum*, *mal ; unquam*, *onc ; versus*, *vers ; ferrum*, *fer ; fundus*, *fonds ; promptus*, *prompt ; corpus*, *corps ; purus*, *pur ; durus*, *dur ; fatuus*, *fat ; cautus*, *caut*, dont on a fait depuis *cauteleux ; caput*, *cap* (armé de *pied en cap*) ; *homo*, *hom*, qu'on écrivoit d'abord sans *e* muet, d'où est venu la particule *on*, etc. On verra, lorsque nous parlerons des mots composés, que le même génie, dévorateur des voyelles, y a présidé. Quant aux mots, formés du grec par des hommes plus instruits et mieux organisés, on y remarquera un autre système.

cus, *lac*; de *laqueus* ils avoient fait encore *laq*; et pour le distinguer du premier, on fit ensuite le mot *las*. Quelle rudesse de prononciation ne fallut-il pas employer pour faire sentir la différence de *porc* venu de *porcus*, avec *port* abrégé *portus!* de *nudus*, la même abréviation fit *nud*; de *crudus*, *crud*; de *solum*, *sol*; de *solidum*, *sol* encore, et ensuite *sou*; de *grecus*, *grec*; de *sanguis*, *sang*; *unus*, *un*; *grandis*, *grand*; *longus*, *long*; *tempus*, *temps*; *tantum*, *tant*; *centum*, *cent*; *sonus*, *son*; *bonus*, *bon*; *quandò*, *quand*; *ventus*, *vent*; *annus*, *an*; etc.

Qu'est-il résulté de ces abbréviations? une prononciation sèche, brusque, sourde et nazale, inconnue aux anciens, et même à la plupart des peuples méridionaux de nos temps modernes; car si les Italiens et les Espagnols, en formant leurs mots du latin, n'en ont pas pris toutes les finales, ils en ont conservé quelques-unes, et leur en ont donné d'autres tout à fait opposées à la nazalité gauloise. En cela ils étoient avertis et guidés par une oreille plus musicale. Qu'y a-t-il en effet de plus contraire à l'harmonie que cette foule de terminaisons sourdes et nazillardes qui s'opposeront toujours à la naissance d'une bonne musique vocale, et qui donnent la torture aux bons faiseurs de vers?

Dans cette contraction des syllabes, il y a toute apparence que les Francs ou Gaulois se conformèrent quelquefois à la prononciation latine. Par exemple, de *multum*, ils firent *moult*, qui est la première syllabe du mot prononcée à l'ancienne manière; c'est encore celle des Italiens, des Espagnols et des Allemands. De *surdus*, fut fait de même *sourd; moust* de *mustum*, vin doux; de *curtus*, *court;* de *cursus*, *cours;* et de *curia*, *cour* encore; de *lupus*, *loup; ursus*, *ours; dulcis*, *doux; gustus; goût*, etc., etc. Les latins donnoient sans doute au *v* le son de l'*f*, puisque *brevis* a fait naître *bref; cervus*, *cerf; servus*, *serf; ovum*, *œuf;* et autres semblables.

Quant aux monosyllabes latins qui n'étoient pas en grand nombre, nous les avons pris souvent tels qu'ils étoient, comme absolument conformes à notre génie monosyllabique, et je ne sache pas que nous en ayons allongé beaucoup (1). Notre vieux mot *los* étoit pris de *laus; non*, de *non*, en lui donnant le son nazal. *Et* latin a fourni *et* français; *qui*, *qui; sub*, *sous*, qu'on écrivoit autrefois *soubs; si*, *si; plus*, *plus; pars*, *part; ars*, *art; jam*, *jà*, en le racourcissant

(1) Nous avons formé heureusement *soleil* de *sol; airain*, de *æs*, *æris;* mais il paroît qu'on les a tirés du génitif.

encore ; *mons*, *mont* ; *frons*, *front* ; *pons* ; *pont*, en ôtant ce qu'il y avoit de doux dans l'*s* qui termine ces derniers mots. De *mors*, on a fait *mort*, et par pauvreté, de *mortuus*, le même mot *mort*.

Nous donnerons par la suite de plus amples détails sur la formation des mots, et nous verrons comment les fabricateurs de notre langue ont été plus heureux en d'autres occasions. Continuons à la considérer dans son caractère primitif. Ce caractère, comme on l'a vu, étoit la rudesse et l'âpreté ; ce fut le seul, durant plusieurs siècles ; il s'est conservé dans la plupart des mots dont nous nous servons encore, et que l'art des plus habiles écrivains n'a pu adoucir ; en un mot, si nous ne sommes pas restés barbares, c'est à une douzaine d'hommes de génie et de goût que nous devons en rendre graces.

Le grand nombre de monosyllabes, les consonnes rudes étouffant les voyelles dans le même mot, les diphtongues multipliées, les syllabes sourdes et nazales, les terminaisons sèches ou dures et mal sonantes, tout annonce un langage formé par un peuple mal organisé, et d'un naturel brutal. Les belles langues ne peuvent être créées que par des hommes sensibles aux charmes de la musique, et dont l'oreille juste et délicate sert à régler les sons d'une voix flexible et harmonieuse.

Or, jamais les Francs n'eurent l'oreille musicale, ni le véritable goût de la musique. On sait que Charlemagne voulut envain le leur inspirer. Le vice de la nature étoit trop puissant. Ce ne fut, par la suite, qu'à force de culture et d'éducation, qu'on parvint à former l'oreille des Français; encore n'ont-ils jamais eu de musique nationale; ce sont des Italiens et des Allemands qui leur ont fait goûter une musique étrangère; et peut-être le sentiment et le génie de cet art sont-ils encore étrangers au peuple français.

On a observé que, par la manière dont ils contractoient les mots du latin, ils n'étoient nullement sensibles à la douceur des voyelles; il semble que leur bouche se plaisoit, pour ainsi dire, à broyer des consonnes, comme dans ces mots *perdre, dextre, ardre* (brûler) de *ardere*, et autres semblables, où l'on voit trois consonnes de suite, insuportable vice de prononciation qu'on ne trouve point dans les langues harmonieuses (1).

(1) Cette prononciation étoit un défaut d'organe particulier aux peuples du Nord; pour *Hanover*, ils disent *Hanovre; statoudre* pour *statouder*. Les Francs ont suivi cette habitude dans tous les mots semblables: d'*asper, acer, alter, vester, noster*, etc., ils ont fait *âpre, âcre, autre, vôtre, nôtre*, et un grand nombre de même espèce. Nous verrons en quelles circonstances cette contraction a été plus heureuse.

Ils ne faisoient des mots que pour le besoin, jamais pour le plaisir; ils cherchoient plutôt à dévorer les syllables qu'à les prononcer, et le mot le plus court étoit pour eux le plus agréable. De-là ces monosyllables nazillards *main*, *vin*, *pain*, *point*, *loin*, *soin*, *grouin*, *poing*, *coin*, et une foule d'autres qui rendent le discours si sec et si sourd, quand on n'a pas l'art de les mêler avec des mots moëlleux et plus sonores. De-là, ces verbes étranglés du latin, *croire*, *croître*, *naître*, *prendre*, etc., qui déjà durement contractés à l'infinitif ont un participe absolument écrasé : *cru*, *crû*, *né*, *pris*, etc. et il y en a de plus durs encore, comme *craint*, *étreint*, *contraint*, *empreint*, etc. Sans cesse on voit cette haine des voyelles harmonieuses, cette contraction barbare, dans les terminaisons des mots, dans les différens temps des verbes : j'*aimasse*, je *lusse*, je *crusse*, je *fisse*, je *craignisse*, je *louasse*, etc.; ou bien, vous *aimassiez*, vous *crussiez*, vous *louassiez*, vous *tinssiez*, vous *comprissiez*; et c'étoit bien pis quand on disoit vous *comprinssiez*; et quand on prononçoit toutes les diphtongues dans les mots je *croyois*, j'*octroyois*, je *charrogois*, et autres pareils, n'étoit-ce pas imiter parfaitement le croassement des corbeaux, avec lesquels il paroît que les Francs vouloient disputer d'harmonie?

C'étoit avec la même rusticité de voix et d'oreille, que de l'agréable mot *vacca*, ils ont fait *vache* et *vachère ;* de *bubulcus*, *bouvier*, ou *bovier ;* de *vitulus*, *veau ;* de *canis*, *chien*, ou *caniche ;* de *fœnum*, *foin ;* de *pastor*, *pâtre*, etc. Voici une observation plus importante : de leur mépris pour les travaux de la campagne, abandonnés à ce qu'ils nommoient les *Villains*, est venue la rusticité de la langue dans presque tout ce qui concerne l'agriculture, rusticité dont on n'a jamais pu effacer toute la rouille, et qui a interdit à nos bons auteurs des sujets aussi utiles qu'agréables, comme elle a resserré pour eux dans des bornes fort étroites le champ des peintures les plus heureuses, et dans lequel les anciens ont fait leurs plus riches récoltes.

Remarquez aussi que le jardinage ayant été cultivé par des hommes moins grossiers et moins méprisés, les termes de cette culture ont été moins durs et moins ignobles. Tant il est vrai que la formation du langage tient aux mœurs. Mais le soin des troupeaux ayant été le partage de la plus pauvre classe des *Villains*, cette occupation la plus noble et la plus digne de l'homme ayant été, pour ainsi dire, le rebut de l'agriculture, les termes qui lui sont propres, et qui sont les plus agréables dans les langues anciennes,

ont été les plus vils et les plus rustiques parmi nous. Aussi la véritable poésie pastorale nous est-elle aussi étrangère que les mœurs pastorales. Les auteurs qui ont voulu composer des bergeries et des éclogues, ne trouvant pour ce genre qu'un langage ingrat et grossier, se sont rejettés sur les lieux communs de la vie champêtre, et principalement sur les sentimens de l'amour qu'ils ont poussé trop souvent jusqu'à une ridicule galanterie.

Le même mépris pour tous les arts mécaniques a occasionné la même grossièreté dans la formation des termes relatifs à ces arts. Chaque espèce d'ouvriers a fait la plupart des mots pour nommer ses outils, et les différens procédés de son art, ou de son métier. Si ces artisans eussent vécu avec des hommes plus instruits, au lieu d'être relégués dans leurs atteliers; si eux-mêmes avoient eu un peu de cette culture qui développe le goût naturel, ils auroient donné à leurs instrumens et à leurs travaux des noms mieux façonnés et moins rabotteux; ils auroient été guidés dans cette nomenclature par une oreille plus difficile, ou par le goût des principaux citoyens qu'ils auroient fréquentés. C'est ainsi que, chez les anciens, les artisans, quoique la plupart esclaves, étant instruits et surveillés par des citoyens plus distingués, n'avoient point un idiôme à part, dont les termes ne fussent connus que d'eux seuls, et ne fussent

usités que dans leurs boutiques. Ces termes d'art, nés plus heureusement, connus et adoptés de la famille commune, ne déshonoroient point la langue mère, et figuroient par-tout où ils avoient occasion de se montrer. Les philosophes, les orateurs, les poëtes ne dédaignoient point de parler des arts mécaniques; ils tiroient de-là leurs descriptions, leurs comparaisons, et se servoient des mots tecniques qui n'avoient rien d'étrange, ni de bas, ni de rebutant pour ces oreilles si délicates. Homère et Platon sont remplis de ces détails mécaniques, exprimés avec autant d'exactitude que d'élégance et d'harmonie. Cette partie du langage, qui est très-considérable, nous est presque toute interdite par la barbarie des locutions dont l'origine est si ignoble, et qu'on ne s'est point avisé de dérouiller, ni de polir dans des temps plus heureux. Voilà sans doute une nouvelle source de pauvreté pour la langue française, et nos traductions, à cet égard, seront toujours des parodies de l'antiquité.

Mais comment les nobles Francs auroient-ils contribué à polir le langage des arts mécaniques et champêtres qu'ils méprisoient, puisque, dans l'art de la guerre, dans l'exercice de la chasse, dans toutes leurs occupations, et tout ce qui avoit rapport à eux-mêmes, ils n'avoient pu se former un idiôme plus distingué que celui du

peuple ? Y a-t-il quelque chose de plus barbare dans la langue française que les termes du *blason*, que la plupart de ceux de la *vénerie*, de la *fauconerie*, et même que beaucoup de mots relatifs à l'art militaire ? Quelle autre cause en peut-on assigner que ce mépris farouche pour toute instruction, et leur goût favori pour la plus arrogante ignorance ? Les premiers héros de l'antiquité aimoient les beaux-arts, sur-tout la poësie et la musique ; ils aimoient les poëtes, les chantres de leurs actions, qu'ils admettoient parmi eux. De ce commerce résultoit naturellement un langage noble, poli, harmonieux. Les nobles Francs étoient insensibles à ce charme, à ce goût des belles ames, que Charlemagne avoit, et qu'il voulut envain leur faire partager. La gloire d'un si grand homme ne put être, comme il l'auroit voulu, celle de la France, et son long régne ne fut qu'un sillon de lumière dans cette nuit de barbarie qui s'épaissit encore quand ce grand flambeau du Nord fut éteint.

Les mœurs générales entretenoient donc et fortifioient le caractère barbare imprimé sur les arts et sur le langage. Qu'étoient les bourgeois, sinon les rustiques imitateurs de leurs maîtres ignorans et grossiers ? Il y avoit un peu plus d'étude parmi le clergé ; mais cette foible instruction se renfermoit dans la langue latine, et ne

tournoit guère au profit de la langue usuelle. Leur science d'ailleurs se borna long-temps aux chicanes de la théologie et des tribunaux ; ils se forgèrent, pour ces deux sciences litigieuses, un jargon latin presque aussi barbare que le françois d'alors : et de plus, quand ce jargon de l'école et du barreau vint à se franciser, il conserva son ancienne rouille, qu'il a conservée presque toute entière, comme une chose sacrée, jusque dans les siècles les plus polis, où l'on a vu la procédure hérissée et hideuse étaler tout ce qu'elle avoit de plus sauvage et de plus gaulois à côté du purisme de *Patru*, et de l'éloquence des *Lemaître* et des *Cochin*.

Il faut avouer que le barreau, où paroissoit devoir se développer le talent de la parole, fut une des causes principales qui prolongea la durée de la barbarie du langage. Cette carrière fut toujours celle où se jettèrent la vanité et la cupidité bourgeoise, pour se soustraire à l'oppression des grands, et pour parvenir à les égaler en richesses, après les avoir dégraissés par la chicane. Le grand art étoit de se faire un labirinthe inextricable de formes processives, où ils pussent enlacer leur proie de manière qu'elle ne pût leur échapper ; et pour cacher cette *pratique* dans une impénétrable obscurité, il leur falloit, comme aux filoux, une espèce d'*argot* dont eux

seuls eussent le chiffre et l'intelligence. Tel fut le jargon de tous les actes judiciaires, de tous les contracts, qui renfermoient dans leurs ténèbres une semence féconde de procès qui s'engendroient les uns des autres. Ce jargon inintelligible à quiconque n'avoit pas dévoré la poussière des études de la chicane, étant devenu un moyen prompt et sûr de rapine et de fortune, toutes les familles bourgeoises voulurent s'initier dans ces mystères de brigandage, et la France fut bientôt couverte de praticiens aussi vils qu'insolens, qui méprisoient tous les arts honnêtes, et n'estimoient que leur savoir cauteleux et lucratif. Il est bien vrai qu'ils étoient en butte aux avanies de ces mêmes grands qui ne pouvoient se passer d'eux, et qu'ils étoient en horreur au petit nombre de bons esprits qui ont toujours fait pleuvoir sur eux le ridicule et le mépris; mais ils se soutenoient par leur grand nombre; ils se consoloient de l'injure par la richesse, et montroient un dédain féroce pour tout ce qui n'étoit pas de leur ressort. Leur emp'oi étant recherché et considéré de la classe moyenne, qui est la plus nombreuse, ils portèrent dans la société, leur morgue, leur dureté, le mépris des beaux-arts, et leur bavardage barbare. Ce caractère n'a jamais changé. Quelques hommes se sont distingués, de temps en temps, au barreau, par des vertus et par des talents; mais

tout le reste a conservé l'arrogance, l'ignorance, l'esprit de domination et de rapine de leurs plus anciens devanciers. L'histoire littéraire a consigné plusieurs exemples d'hommes de génie et de mérite qui, poussés dans cette carrière par leurs parens, s'en sont éloignés, dès leur première entrée, avec autant d'horreur que de dégoût. Sully sembloit prévoir combien cette race orgueilleuse de brigands devoit être funeste à la France, quand il engageoit son royal ami à rabaisser leur vanité bourgeoise, et à rogner leurs grifes. Richelieu voyoit combien leur esprit et leur jargon de chicane étoit opposé aux beaux-arts, à la noblesse, à la pureté du goût et de la langue, quand il les exclut nommément de l'académie françoise. Et ce sont ces mêmes hommes qui ont bouleversé l'empire français ; qui, de légistes, se sont faits législateurs ; qui ont légalisé la banqueroute, le vol, le meurtre, l'usure, l'agiotage, tous les genres d'exactions et d'usurpations ; ce sont eux qui ont changé toute la France en un champ de débats et de procès où la chicane s'apprête à dévorer les restes de la guerre civile. Ce sont ces ennemis des lettres et des arts, qui..... Mais ce tableau demande une autre place.

Parmi tant de causes qui sembloient devoir perpétuer à jamais l'ignorance du peuple franc, et la dure pauvreté de sa langue, il se trouva, dans

le caractère de ce peuple, deux qualités naturelles qui, en s'épurant peu à peu, devoient produire à la longue les plus heureux effets. L'une de ces qualités étoit la valeur: d'abord impétueuse, violente et farouche, mais réglée ensuite par des sentimens d'honneur, d'amour et de religion, elle n'en eut que plus d'intrépidité, et devint humaine, généreuse, magnanime. L'autre qualité, plus intime encore, puisqu'elle prit son nom du peuple même qui lui donna le plus d'éclat, fut la *franchise* qui, à mesure qu'elle perdit de son âpreté, offrit tout ce qu'il y a de plus beau dans la loyauté, et de plus aimable dans la candeur, en y ajoutant cette saillie de vivacité qui avoit pris sa source dans une pétulance particulière à la nation. Cette vivacité est le plus heureux don que la nature puisse faire aux hommes pour les rendre aimables, quand ils savent la régler; car elle donne le caractère de l'inspiration et du sentiment à des vertus, à des actions nobles, qui ne paroissent, dans les esprits froids et tranquilles, que le fruit de la prudence et de la réflexion.

Les semences d'héroïsme que Charlemagne avoit jettées dans la nation, ne furent pas perdues, quoique long-tems enfouies sous les ronces et la stérilité des règnes suivans. Son exemple et celui de son neveu Roland fut une forte impulsion qui fit naître cet esprit de chevalerie, quelque temps

isolé, mais qui se communiquant de proche en proche, se répandit ensuite dans toute l'Europe, où il fonda, pour ainsi dire, une république errante, dont les lois étoient celles de l'honneur franc et loyal, et dont les Français furent les premiers et les plus brillans modèles. Le même motif qui avoit armé les héros de l'antiquité, le soutien de l'innocence contre les oppresseurs et les brigands, mit aussi les armes à la main aux héros modernes, et cette héroïque générosité prit encore un caractère d'enthousiasme plus éclatant par cette chaleur de religion et d'amour qui l'animoit. Ce fut la chevalerie qui retira les nobles de cette vie brutale où leurs esprits s'endurcissoient et se rouilloient; ce fut elle qui forma les liens d'une société plus douce, qui humanisa le cœur des hommes par l'aménité des femmes, et fortifia l'ame du sexe par la magnanimité de leurs adorateurs. Ces sociétés de chevalerie prirent un caractère à la fois auguste et aimable; les conversations habituelles prirent aussi un ton plus affectueux et plus élevé; les formes du langage s'adoucirent et s'ennoblirent. Les réceptions, les fêtes introduisirent les chants, les vers et les troubadours. Des chevaliers furent troubadours eux-mêmes. Tel fut l'âge d'or des mœurs, de l'héroïsme et de la galanterie parmi les Français (1). Les

(1) Quelques marquis de Mascarille ont voulu secon-

exploits, les aventures amoureuses des héros furent le sujet des chansons et des fabliaux. Ce genre de contes où les François ont excellé sur tous les autres peuples, tenoit à leur ancien caractère, et à leur curiosité naturelle pour tout ce qui étoit singulier et nouveau. Ces différentes peintures, faites sur des modèles vivans, inspirées même par leur présence, par leurs entretiens, par leurs récits, par la chaleur de leurs sentimens, eurent un air de vie et de vérité supérieure à toute autre imitation faite sur des traditions historiques. Aussi le fond de ces narrations est-il admirable par-là, et ce mérite de la vérité, le premier de tous en fait de conte, n'a-t-il jamais été surpassé.

Ce fut alors que la langue françoise connut son premier génie; car jusque là elle n'en avoit point eu. Ce génie original étoit un mélange de franchise, de saillie, de sensibilité et de grace ingénue, où l'on ne sentoit ni travail, ni recherche, ni affectation d'esprit et de savoir, mais le seul épanchement d'une ame loyale, tendre et gaie. Ce ca-

---

der nos sophistes modernes dans leurs plaisanteries sur les preux et loyaux chevaliers; mais les Mascarilles, qui n'étoient ni des Bayard, ni des Duguesclin, ont été les dupes de nos sophistes, bien heureux aujourd'hui d'aller se chauffer dans leurs anti-chambres, et de rompre quelquefois pour eux une fort mauvaise lance.

ractère tout particulier fut désigné sous un nom qui n'appartient proprement qu'à la nation françoise ; c'est celui de *naïveté*. Cette naïveté a quelque chose de ce beau naturel antique, sans en avoir toute la pureté, ni toute la perfection ; mais le naturel des anciens n'a pas non plus ce demi-sel doux et piquant ; cette gaîté tendre, ce je ne sais quoi de franchise riante qui tiennent à la naïveté gauloise. Les anciens n'ont rien qui ressemble à nos fabliaux, ou contes, à nos madrigaux, et épigrammes marotiques, à nos rondeaux, à nos vaudevilles. Dans tout le reste, nous avons été leurs imitateurs ; par la naïveté nous sommes originaux. Remarquez aussi que cette naïveté tient à des mœurs originales, et que, pour tout le reste, à la comédie près, nous n'avons pu trouver de modèles que dans les mœurs anciennes. Ce n'est pas que, si la langue eût été aussi noble que naïve ; si, du tems de nos mœurs héroïques, elle eût réuni l'élégance et l'harmonie, nous n'eussions pu avoir un Homère et un Eschyle ; car c'étoit peut-être la seule époque favorable pour l'épopée et la tragédie nationale : mais la chevalerie, dont les connoissances étoient très-bornées, ne put produire tous les miracles à la fois ; ce fut beaucoup qu'elle fit connoître à des barbares la véritable grandeur d'ame, les douceurs de la société mêlées aux plaisirs de la gloire, les plus pures

délicatesses de la galanterie, le goût des conversations aimables et honnêtes, et celui des vers et de la musique. Enfin, notre langue lui doit ce premier caractère original, ce génie de naïveté qui l'a distinguée de toutes celles de l'Europe, et peut-être de toutes les autres nations anciennes et modernes. On me dira que la chevalerie, s'étant répandue chez tous les peuples européens, auroit dû produire par-tout le même effet. Il est certain que cette institution héroïque fut pour tous un grand commencement de civilisation, et que tous les peuples de l'Europe lui doivent bien des années de gloire. On verroit, à cette époque, les premiers élémens de la grandeur espagnole, et de la politesse italienne, dont les progrès furent même plus rapides qu'en France; mais les divers caractères de ces nations imprimèrent à leurs langues un caractère différent; et n'étant point douées, par la nature, de cette aimable vivacité, de cette gaîté franche et ingénue qui caractérisoient les Français; elles n'eurent point non plus en partage cette espèce de naïveté qui étoit toute françoise,

AVIS.

Ce premier cahier n'ayant pu être imprimé sous les yeux de l'auteur, il s'y est glissé plusieurs fautes qu'il est essentiel de corriger.

INTRODUCTION.

Pag. *xiv*, lig. 10, au lieu de *quels que soient les foiblesses*, lisez : *quelles que soient les foiblesses.*

Pag. *xxiv*, lig. 15, lisez : *les cent mille romans du jour*, au lieu des *cent mille romains.*

Pag. *xxxvj*, lig. 13, on lit : *avec une tâche de plus ;* il faut lire : *avec une tache de plus.*

Pag. *xliv*, lig. 1, il y a *puérile et guindé ;* il faut *puéril.*

TABLEAU ANNUEL, ETC.

Pag. 12, lig. 5 et 6, au lieu de *la lenteur et la longueur du récit nous le permet*, lisez : *nous le permettent.*

Pag. 15, lig. 26, il y a *appésentir ;* c'est *appésantir* qu'il faut lire.

Pag. 19, lig. 22, on lit : *plus occupé de lui-même que de son projet*, lisez : *son sujet.*

Pag. 26, lig. 5, au lieu de *quelque chose plus froid*, il faut *quelque chose de plus froid.*

Pag. 27, lig. 25, il y a *double explication*, lisez : *double exclamation.*

Pag. 81, lig. 25, au lieu de *n'est pas le même*, lisez : *n'est que le même.*

Pag. 88, lig. 6, il y a *et beauté*, lisez : *et la beauté.*

Pag. 102, lig. 9, au lieu de *elles ont pu*, lisez : *elles n'ont pu*

Pag. 109, dernière ligne, au lieu de *curieux*, lisez : *sérieux.*

Pag. 114, lig. 6, il y a *abrégé Portus*, lisez : *abrégé de Portus.*

Pag. 118, lig. 9, au lieu de *des mots moëlleux*, lisez : *des mots plus moëlleux.* Lig. 25, au lieu de *charrogois*, lisez : *charroyois.*

